LAQUELLE DES DEUX ?

PAR EDGAR WALLACE

HACHETTE

45f

LAQUELLE DES DEUX?

EDGAR WALLACE

LAQUELLE DES DEUX?

(THE DOUBLE)

TRADUIT PAR PIERRE COBOR

HACHETTE

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
***Copyright by Librairie Hachette*, 1936.**

LAQUELLE DES DEUX ?

CHAPITRE PREMIER

En quittant Cambridge, Dick Staines eut à choisir entre plusieurs solutions, mais aucune ne le tentait vraiment. Etant donné ses titres universitaires, il pouvait devenir professeur dans une école d'enseignement secondaire. Comme c'était un scientifique, il avait la possibilité d'entrer dans une usine, d'y travailler pendant trois ans pour un salaire minime sans être sûr de dénicher une situation intéressante à la fin de cet apprentissage. Entrer dans l'armée et recevoir juste assez d'argent pour payer régulièrement sa note hebdomadaire au mess n'était guère satisfaisant. Enfin, se faire admettre dans un service ministériel quelconque, d'où il pourrait commencer une carrière diplomatique, demandait avant tout des relations.

Or, Dick Staines n'avait pas d'amis influents, et il ne lui restait, pour toute fortune, que les miettes d'un héritage de mille livres qui lui avait permis de faire figure honorable à Cambridge.

Donc, un soir, il rentra dans la chambre meublée qu'il avait louée dans Gower Street et il réfléchit à son avenir. Il avait découvert, après avoir fait plusieurs démarches, qu'il était difficile de trouver même un poste de professeur. Il avait jeté au feu, après l'avoir déchirée, une réponse peu encourageante de l'usine d'automobiles qu'il avait sollicitée. Rien ne paraissait vouloir réussir. Alors, il se décida, et prenant dans sa poche une formule imprimée qu'il avait ramassée au cours de ses recherches, il la remplit soigneusement, la glissa dans une enveloppe et alla la mettre lui-même immédiatement à la poste. Trois jours après, il était convoqué à Scotland Yard et, six mois plus tard, Mr. Richard Staines, diplômé de l'Université de Cambridge, faisait une patrouille dans Finchley Road, revêtu de l'uniforme des policemen londoniens.

Les événements facilitèrent son avancement. Il disait toujours qu'il avait eu de la chance et il oubliait le magistral coup de poing qui avait envoyé rouler sur le sol Peter Lanbradi, au moment même où celui-ci visait un ministre important. Ses performances sportives l'avaient aussi fait remarquer; mais, ce qui l'avait beaucoup aidé, c'était sa grande connaissance des langues étrangères. En effet, il parlait quatre langues parfaitement, deux très bien et trois autres passablement. Quatre ans après son entrée à Scotland Yard, il était brigadier et en tête de liste pour la prochaine promotion.

La promotion nommée, il était devenu l'inspecteur Staines, détective de qualité. C'est à ce moment-là qu'il partit pour Brighton avec lord Weald, que ses amis appelaient familièrement Tommy. Les deux jeunes gens avaient été au même collège de Cambridge et s'étaient perdus de vue ensuite.

« C'est tout de même drôle, n'est-ce pas, mon vieux, de se rencontrer comme ça? » lança Tommy en obli-

geant sa silencieuse Rolls à se faufiler entre deux charrettes. « Il me semble que c'est hier qu'on se faisait prendre ensemble pour tapage nocturne par un policeman!... Et voilà que tu l'es devenu toi-même! »

Cette pensée le fit éclater de rire. C'était un homme au visage tout rond qui paraissait plus jeune que son âge. Il était beaucoup plus petit que son compagnon. Dick Staines avait très belle apparence. Il était grand et robuste comme un athlète, ses yeux gris souriaient facilement comme ceux d'un homme qui sait voir le côté humoristique de la vie. Il n'avait pas revu Tommy depuis des années, car lord Weald revenait d'un voyage au sud de l'Afrique et il l'avait rencontré par hasard dans la rue. Dick Staines partait justement pour l'Ecosse pour une quinzaine de jours: il avait été invité à une partie de pêche par un de ses supérieurs qui était très riche. Comme ses finances n'étaient pas brillantes, il avait loué pour un mois son petit appartement de Chelsea et son changement de direction n'était pas fait pour arranger ses affaires. Cela démolissait tous ses plans.

« Dieu seul sait ce que je vais fabriquer à Brighton et pourquoi j'y vais pour deux jours ! conclut-il soudain.

— Pourquoi, vieux? Mais parce que tu n'aurais tout de même pas voulu refuser l'invitation d'un de tes plus vieux copains! D'ailleurs, tu m'as dit toi-même que ton bonhomme d'Ecossais ne serait chez lui qu'à la fin de la semaine. Alors? Et puis, j'ai des tas de choses à te raconter! J'ai eu des aventures formidables! J'ai chassé le lion...

— C'est toi ou lui qui a chassé?

— Bien sûr, chacun son tour, répondit simplement Tommy. Tantôt il était devant moi, tantôt j'étais devant lui! De toutes manières, Brighton fera le plus grand bien à ton foie, et puis il y a quelqu'un là-bas qui est bien la chose la plus délicieuse que j'aie

jamais vue! Tu n'as sûrement jamais rien vu de pareil!

— Une lionne? »

Lord Weald le regarda d'un air navré.

« C'est une nurse. Je n'ai jamais pu savoir exactement qui elle est. Mais toi qui es détective, tu te débrouilleras bien...

— Si tu crois, répondit vivement Dick, que je vais au bord de la mer pour faciliter tes amours, tu te trompes! »

Tommy n'avait pas encore fini de clamer son indignation devant de telles paroles lorsqu'ils arrivèrent à l'hôtel. Un homme apparut en haut des marches du vaste perron: il avait un visage rouge, barré par une petite moustache noire et mince. Quand il vit Tommy, il lui fit un signe de la main, mais ne se détourna pas de son chemin.

« C'est un type tordant, expliqua Tommy. Tu ne le connais pas? »

Dick fit « non » de la tête.

« Il s'appelle Walter Derrick, continua lord Weald. Sa maison est à côté de la mienne à Lowndes Square. Il a une grande bicoque, beaucoup d'argent et, quand même, il est tordant. Mon oncle paternel disait que son père était bien l'homme le plus désagréable qu'il eût jamais rencontré... mais, lui, il est...

— Tordant... » termina Dick.

En montant dans l'ascenseur, Tommy, qui ne pouvait suivre qu'une idée à la fois, s'étendit longuement sur le joyeux caractère de son voisin. Mais, autant que Dick put en juger par ses histoires, la plus grande raison qu'avait Mr. Derrick d'être traité de gai compagnon était qu'il s'esclaffait longuement à toutes les blagues de Tommy.

Dick, cependant, connaissait ce gentleman de nom. Il avait entendu raconter une chose peu sympathique sur lui et s'en souvenait: on disait qu'un jour, un

de ses cousins éloignés était venu lui demander de l'aider pour une échéance difficile, et Derrick avait fait appeler la police pour jeter dehors le malheureux. Ce n'était pas le fait d'une âme grande et généreuse. Son père avait été, d'ailleurs, l'avare le plus notoire de Londres. Il avait poussé la mesquinerie à de telles limites qu'on affirmait qu'il s'était querellé avec son fils au sujet de l'achat d'une bicyclette et que, pendant des années, ils avaient vécu comme des étrangers, le fils travaillant au loin comme simple ouvrier.

Ces sept ou huit années d'exil n'avaient pas aigri le jeune homme. Après avoir été un garçon intelligent que peu de gens avaient vu et que personne n'avait connu intimement, il était revenu, un an avant la mort de son père, robuste et heureux de profiter de l'existence.

« Il est tellement content de vivre... Il le répète à chaque instant, et cela se voit! » expliqua Tommy.

Ces petites vacances étaient fort agréables à Dick Staines. Après le dîner, comme il faisait chaud et encore un peu clair, les deux amis marchèrent sur la promenade. Tommy, qui n'avait pour ainsi dire pas cessé de parler depuis son retour en Angleterre, racontait encore, avec un luxe de détails étonnant et de grands gestes, ses aventures — et, malgré toutes les fioritures qu'il y ajoutait, elles paraissaient très banales.

Ils avaient atteint un endroit paisible, lorsque Staines se sentit agripper par le bras.

« Tiens, la voilà », murmura Tommy.

Dick tourna la tête. Une jeune fille, vêtue du strict costume de nurse, avançait vers eux lentement. Il ne put voir son visage avant qu'elle fût tout près.

Il y a plusieurs genres de beautés : il y a celle qui attire immédiatement, mais qui ne supporte pas un examen détaillé; il y a celle qui est plus longue à

se révéler, mais qui retient mieux; et enfin, et c'est la plus rare, il y a celle qui confond par sa grâce et qui a, en même temps, un certain air familier qui fait qu'elle apparaît comme celle qu'on désirait le plus vivement trouver.

Bien qu'il la vît pour la première fois, Dick Staines sentit qu'il attendait depuis longtemps cette jeune fille, celle-là précisément et pas une autre.

La rencontre dura à peine une seconde.

« Qu'en penses-tu, vieux? demanda anxieusement Tommy.

— Elle n'est pas mal, répondit mollement Dick en s'injuriant intérieurement de montrer si peu d'enthousiasme.

— C'est une nurse, ajouta Tommy sans nécessité. Elle pousse un infirme dans une voiture toute la journée. A dire vrai, elle ne le pousse pas exactement, mais elle est toujours avec lui. Tu ne la trouves pas étonnante?

— Oui, vraiment, elle est étonnante, reconnut Dick. Comment s'appelle-t-elle?

— Mary Dane. Tu n'aurais pas cru que j'aie pu trouver cela tout seul ! repartit triomphalement Tommy. Eh bien! je sais qu'elle se nomme Mary Dane... On dirait un nom de cinéma, n'est-ce pas?

— Comment as-tu appris cela? »

Sans la moindre gêne, Tommy s'expliqua:

« Je me suis renseigné à la pension de famille! C'est une idée qui ne te serait pas venue! Il n'y a pas que vous autres, flics, qui ayez de l'initiative! Et je te confierai même ceci: le vieux monsieur qu'elle trimbale s'appelle Cornfort. Elle le balade le long de toute cette côte à la recherche de l'air qui lui convienne le mieux. Et puis, tu sais, je lui ai déjà parlé, à elle... Je lui ai, une fois, dit: « Bonjour... »

— Et que t'a-t-elle répondu? s'enquit Dick, amusé.

— Elle m'a dit « Bonjour » aussi. Et j'ai été tel-

lement ému d'entendre sa voix que je n'ai plus rien trouvé à lui dire. Elle a une voix douce, douce comme... comme du vélours... comme... »

Il s'arrêta à la recherche d'une comparaison plus adéquate, et ne trouva rien. Dick garda aussi le silence. Ils revinrent sur leurs pas, espérant rencontrer à nouveau la jeune fille, et ils furent déçus de ne pas la voir.

Cette nuit-là, comme ils étaient installés dans le fumoir devant un dernier whisky and soda, Mr. Derrick réapparut. Il était en tenue de soirée et il avait vraiment grande et joyeuse allure. Il fit, des yeux, le tour de la pièce et, ayant vu lord Weald, il s'avança lentement vers les deux camarades.

« Hello! Weald! Décidément, nous sommes frères siamois ! » Ils vivaient à Londres dans des maisons contiguës, et Brighton ne les séparait pas!

Il rit lui-même de sa plaisanterie et s'assit à côté d'eux.

Il sourit à Dick et ses yeux brillaient gaiement derrière ses lunettes d'écaille.

« Quel est l'horrible crime qui vous amène à Brighton, monsieur l'inspecteur? s'informa-t-il, à la grande surprise de Staines. Mais bien sûr, je vous connais, expliqua-t-il simplement, je vous ai vu plusieurs fois témoigner au tribunal... Je m'intéresse beaucoup aux procès criminels. J'ai la meilleure bibliothèque de Londres sur ce sujet.

— Dick est un de mes plus vieux amis, se hâta de dire Tommy. Nous étions « en boîte » ensemble, à Cambridge. Le voilà policier, c'est assez drôle, et il est venu se reposer ici avec moi! »

Mr. Derrick ne s'intéressait guère à la situation de Staines, il pensait évidemment à autre chose.

« C'est assez curieux, reprit-il, que je vous rencontre ici. J'ai justement parlé de vous hier, au sujet de l'affaire de Slough. Vous vous en souvenez? Il s'agit

du caissier de je ne sais plus quelle usine qui fut tué et à qui on vola l'argent qu'il portait. J'étais en Afrique à cette époque, et j'avais cru lire qu'on avait arrêté le coupable. Il paraît qu'on ne l'a jamais trouvé! C'est d'ailleurs une histoire qui remonte à longtemps. Vous ne faisiez pas encore partie de la police, sans doute!

— Cela date du jour même de mon entrée, dit tranquillement Dick. Non, on n'a jamais trouvé le criminel. Nous avons cependant un indice... »

Mr. Derrick inclina la tête.

« Oui, je sais, une empreinte digitale relevée sur le revolver. J'ignorais seulement que le type n'eût pas été pris. Quand on vit dans un trou perdu, et que les journaux ont la fantaisie de rester en route... on rate souvent la fin des bonnes histoires... et j'ai plus de six courriers qui se sont égarés dans les rivières. »

Le visage de Walter Derrick s'assombrit un peu.

« Alors, dit-il, j'ai perdu. J'avais même parié que le coupable avait été jugé. J'ai dû confondre avec une autre affaire. »

Il était décidément de cette sorte de gens qui, dans une conversation, laissent peu de place pour les autres. Il poursuivit:

« J'étais en quelque sorte intéressé à ce cas particulier. Mon père, qui n'était pas homme à s'amuser, avait la manie de collectionner les empreintes digitales. Le pauvre vieux était persuadé qu'il était plus malin que tout le monde et que lui seul ne se trompait jamais. »

Il fit une légère grimace.

« J'ai souffert moi-même de cette intransigeance, mais je ne m'en plains pas. Il était donc absolument convaincu que la police est dans l'erreur lorsqu'elle affirme qu'il n'existe pas au monde deux empreintes digitales semblables. Il avait donc constitué une étonnante collection... Elle lui a coûté des sommes énor-

mes, et Dieu sait s'il détestait dépenser son argent! Il a donné des primes à des écoles, à des usines, pour se procurer des spécimens...

— Il a dû avoir bien des déceptions, sourit Dick.

— Je ne sais pas, répondit Mr. Derrick, s'il n'y a pas tout de même un peu de vrai dans sa théorie. Après tout, combien avez-vous d'échantillons à Scotland Yard? Mettons vingt-cinq mille. Cela représente environ le seize cent soixantième de la population. Les seules personnes que vous ayez examinées font partie de la classe criminelle. C'est d'ailleurs la même chose en France, en Amérique, partout où l'on se sert de ce système. Rien ne prouve que, parce qu'il n'y a jamais eu deux criminels semblables, il n'y a nulle part deux honnêtes gens qui se ressemblent.

— Et vous continuez les recherches de votre père? s'enquit Dick.

— Non, lâcha brièvement son interlocuteur. La première chose que j'ai faite après sa mort a été de rassembler le tout et de le jeter au feu. »

Puis, à brûle-pourpoint, il se retourna vers Tommy et lui posa des tas de questions sur son voyage, sur les gens qu'il avait rencontrés, sur les choses qu'il avait vues. Il était évident que Mr. Derrick connaissait bien le pays que Weald avait traversé. Il avait passé une partie de son exil au sud du bord méridional du Tanganyika.

« Se coucher tôt et se lever tôt, voilà la recette pour devenir millionnaire! » s'écria-t-il bientôt, et il se leva en étouffant un bâillement. Il rit de sa formule, et puis, il se pencha solennellement sur l'épaule de Dick et ajouta en confidence: « Mais ce qui est mieux encore, c'est d'avoir eu un père qui ait fait cela pour vous! »

« Qu'il est drôle, commenta Tommy quelques instants plus tard. Il a toujours le mot pour rire. L'autre jour, il me racontait que...

— Je vais au lit, moi aussi, annonça Dick... Si tu veux encore une fois me citer ce qu'il a répondu au chef de gare de Beira, ce n'est pas la peine de te fatiguer, je le sais! »

Staines se leva de bonne heure le lendemain et il eut de la chance. Il vit la jeune nurse en difficulté avec la voiture de l'invalide. Il s'agissait de monter une légère pente, et la force musculaire de Dick intervint très à propos. Mais, en faisant cet exercice, il perdit un porte-mine que Tommy lui avait donné. C'était un crayon enveloppé d'une gaine d'or et surmonté d'un large bouton rouge. Lorsque la jeune fille se fut éloignée, il s'aperçut de sa disparition et chercha vainement le long du talus. Il pensa que le crayon avait dû glisser hors de sa poche alors qu'il était penché sur le véhicule.

Mais quand il revit la nurse, ce fut dans des circonstances si mouvementées qu'il oublia d'en parler.

Il était environ une heure moins dix. Dick Staines était assis sur un banc et regardait vaguement le trafic ininterrompu des automobiles. Soudain, au milieu de la chaussée, il vit quelque chose qui le fit sursauter...

Si la grande Rolls jaune de Mr. Derrick avait heurté la chaise de l'invalide cette histoire n'aurait pas été écrite. L'auto, en effet, apparut tout d'un coup sur la promenade, et à une telle allure que le conducteur, Mr. Derrick lui-même, eut juste le temps, lorsqu'il vit la nurse et le domestique qui poussait l'infirme, de serrer de toutes ses forces les freins pour éviter l'accident. Les roues s'immobilisèrent en grinçant, mais le poids de la voiture l'entraîna d'abord sur la gauche où elle se cogna au trottoir qui la renvoya sur la droite, puis, elle avança encore, et enfin, s'arrêta en penchant dangereusement.

En moins d'une seconde, Dick fut près de la jeune fille et l'aidait à mettre la voiture en lieu sûr.

« Eh bien! dit-il gravement, vous l'avez échappé

belle... Je ne comprends pas comment vous n'êtes pas au Paradis... »

Il s'adressait à la jeune nurse et la regardait bien en face. Elle était réellement belle. Son costume n'était pourtant pas fait pour l'embellir, car si une femme n'est pas vraiment jolie, ce n'est pas cet uniforme qui lui donnera aucune grâce.

Elle regarda enfin Dick et reconnaissant en lui l'homme qui l'avait déjà secondée le matin, elle lui sourit. Le domestique aux cheveux gris restait debout à côté d'eux, parfaitement impassible; l'invalide, enfoui dans ses couvertures, poursuivait un rêve intérieur et semblait n'avoir rien vu.

« C'est curieux, n'est-ce pas? » dit enfin la jeune fille. Elle avait une voix douce, presque tendre et cependant très nette. Dick ne put s'empêcher de rire.

« Vous trouvez cela curieux! Je vous félicite! Je ne m'amusais pas du tout moi, je vous l'assure. Vous en avez un sang-froid ! Le seul avantage que vous eussiez pu tirer de cette aventure — et encore vous n'en auriez jamais rien su, — c'est d'avoir été écrasée par un garçon très riche et très gai ! »

La nurse regarda de l'autre côté de la chaussée. Mr. Derrick discutait avec un policeman qui n'avait pas l'air commode et qui prenait des notes sur un carnet.

« C'est Mr. Derrick, n'est-ce pas? Il est au Métropole, je crois. J'ai souvent vu sa voiture. Il allait horriblement vite...

— Mais il en prend pour son grade, je crois », expliqua Dick en montrant le visage sévère du policeman.

Elle rit à son tour. Le domestique ne bronchait toujours pas, l'infirme somnolait.

« Vous êtes au Métropole, vous aussi ? questionna-t-elle.

— Le plus heureux des invités! affirma Dick. Ma

bourse ne me permet pas de m'offrir des Métropoles ! »

Staines se sentait ravi. Il découvrait que la jeune fille avait cette simplicité des gens de bonne éducation. Elle lui parlait simplement sans se préoccuper des formalités de présentation habituelles. Il sentait que si, sans ambages, il l'invitait à dîner avec lui, le soir, elle en aurait été profondément choquée. Il y avait entre eux deux une sorte de compréhension qui l'étonnait et l'enchantait.

« Alors, reprit-elle gaiement, vous avez la vie belle! »

Elle sourit encore et fit un léger signe au domestique.

Dick suivit des yeux le petit groupe qui s'éloignait le long du rivage. Il eut un soupir de regret. Les yeux de la jeune fille, clairs et gris comme un ciel de printemps, restaient comme une vision charmante devant lui.

CHAPITRE II

L'image de la nurse le poursuivait encore lorsqu'il revint ce soir-là à Londres. Tommy devait partir faire une grande tournée le long de la Côte Méridionale anglaise pour rendre visite à ses innombrables parents. Et il avouait que les trois semaines qu'il voyait devant lui ne l'amusaient pas du tout. Il essaya d'assurer au moins le confort de son ami pendant son passage dans la capitale.

« J'ai fait le nécessaire pour que tu passes la nuit à Lowndes Square. Mon majordome t'aura préparé un lit et il te réveillera à temps pour le train demain matin. Si tu veux utiliser une des voitures, fais comme si elles étaient à toi. »

Dick aurait préféré aller à l'hôtel, mais Tommy avait insisté avec tant de gentillesse, il s'était donné tant de mal (il reconnut qu'il avait téléphoné à Londres et qu'il détestait le téléphone), qu'il n'osa pas lui

refuser cette hospitalité qu'il offrait si chaleureusement.

Dick trouva à la gare un maître d'hôtel, un peu affolé, qui se mit très respectueusement à lui raconter tous les ennuis qu'il avait. Il se trouvait être le seul domestique à la maison : la cuisinière était partie la veille en vacances, les femmes de chambre, deux ou trois jours plus tôt, et lui-même était dans un grand embarras. Dans l'après-midi, un bébé était né dans une maternité de Notting Hill. Staines ne s'intéressait pas beaucoup à ce récit : il ignorait que les maîtres d'hôtel eussent parfois des enfants. Le majordome annonça que c'était la première fois, et il ajouta précipitamment que cela n'arriverait plus. Bref, il parvint au but de ses discours : Dick accepterait-il de dormir seul dans la maison ? Le brave homme promettait d'être là de très bonne heure pour lui préparer son bain et lui faire son petit déjeuner.

« Mais bien sûr. Je peux même faire moi-même mon déjeuner ou prendre un café à la gare », accepta Dick en regrettant plus que jamais de ne pas aller dans un hôtel près du chemin de fer.

Un souper froid l'attendait. Il dîna ; ensuite, non sans avoir plusieurs fois montré son impatience, le maître d'hôtel le conduisit au troisième étage où une magnifique chambre avait été préparée. Elle avait trois grandes fenêtres qui s'ouvraient sur un balcon de pierre. Deux des fenêtres étaient closes par une sorte de rideau de fer comme on en voit dans certaines boutiques. Ce rideau, ainsi que l'expliqua le domestique, se roulait vers le haut dans la journée. Il avait fermé deux des fenêtres et avait laissé la troisième ouverte au cas où Dick aurait aimé à avoir de l'air frais. Maintenant, d'ailleurs, le majordome regrettait d'avoir laissé cette fenêtre ouverte plutôt qu'une autre, car il montra à Dick que la corde qui retenait le rideau était cassée et qu'il avait dû faire un ar-

rangement de fortune pour qu'il ne retombât point.

« Cela tiendra si vous n'y touchez pas, monsieur », dit-il en quittant la pièce.

La chambre était charmante : un grand lit à quatre colonnes trônait au milieu, de grands fauteuils recouverts de satin aux brillantes couleurs étaient répartis un peu partout, des aquarelles de bon goût ornaient les murs. C'était à la fois vieillot et reposant. Dick eut la sensation qu'il aurait pu vivre longtemps dans ce décor.

Le maître d'hôtel avait laissé une petite clé sur la table : « Au cas où vous voudriez aller faire un tour, monsieur », avait-il expliqué.

Il était parti depuis longtemps lorsqu'après avoir mis son pyjama et une mince robe de chambre, Dick, machinalement, mit la clé dans sa poche.

Il faisait chaud et il n'y avait pas un souffle d'air. Son pyjama lui collait aux épaules et il enleva sa robe de chambre pour être plus à l'aise. Puis il alla sur le balcon, s'allongea sur une chaise longue, alluma une cigarette et regarda les lumières scintillantes dans le square et le long d'une grande rue qui paraissait filer vers l'infini. Dick pensait très sérieusement à dormir sur le balcon lorsqu'au loin, au ras du ciel, il vit une lueur fulgurante, bientôt suivie par l'écho d'un coup de tonnerre.

« Il vaut mieux dormir dedans », murmura Dick pour lui-même, et il se leva.

Il était à peine debout qu'un nouveau craquement se faisait entendre, mais à deux pas de lui cette fois. Les lumières de la chambre parurent s'éteindre d'un seul coup : le rideau de fer avait été insuffisamment calé. Que ce fût la lointaine déflagration du tonnerre ou quelque autre cause naturelle, toujours est-il que le petit morceau de bois qui retenait le rideau s'était déplacé et la fenêtre s'était trouvée fermée.

Un instant, Dick fut sidéré, puis il se mit à rire. Il

n'était sûrement pas difficile de relever suffisamment le rideau pour pénétrer à l'intérieur. Il tâtonna le long du bord inférieur à la recherche d'une poignée quelconque. Il se souvenait en avoir vu aux devantures des magasins. Mais il ne trouva rien. Le bord du rideau de fer s'emboîtait très exactement dans le rebord de pierre de la fenêtre. Dick cependant pressa de toutes ses forces sur la jointure pour tenter d'y glisser ses doigts. Rien ne bougea. C'est alors qu'il reçut sur le dos une large goutte de pluie. Il attrapa sa robe de chambre qu'il avait déposée sur le fauteuil et se pencha sur la rue. Il n'y avait absolument personne. Quelques minutes plus tôt, il avait vu passer des promeneurs et un policeman; maintenant, la rue était déserte. Les flâneurs s'étaient enfuis ou s'étaient mis à l'abri de l'averse qui venait. Il vit une longue voiture qui tournait le coin du square et s'arrêtait, mais elle était beaucoup trop loin de lui.

Il tenta encore de remuer le rideau de fer mais sans plus de succès. Il aimait bien les aventures, mais cette dernière qui consistait à passer une nuit blanche sur un balcon et sous une pluie battante au troisième étage d'un hôtel particulier de West End ne le réjouissait guère.

Soudain, à une très légère distance au-dessous de lui, il vit le bord d'un autre balcon de pierre sur lequel donnait une fenêtre dont les volets n'étaient pas fermés.

Qui habite à côté ? songea-t-il, et il se souvint. C'était la maison de cet homme tordant... de Derrick, et elle n'était pas habitée.

Au même instant, sa main dans la poche de sa robe de chambre tâtait la petite clé. Tout allait donc bien. Il serait facile d'enjamber le balcon, d'atteindre la maison voisine et, en la traversant, de revenir dans la sympathique chambre de Tommy. S'il avait pour cela à casser un carreau, cela n'avait pas d'importance, il

s'excuserait et payerait le dommage. Après tout, n'était-il pas de la police et, par conséquent, à l'abri de tout soupçon?

Il passa une jambe par-dessus le balcon et regarda en dessous. Il n'était pas nerveux d'habitude, mais il lui sembla que le sol était bien loin, et, à la lueur d'un éclair, il vit se dresser vers lui les pointes aiguës des grilles sur lesquelles il risquait de tomber.

La pluie tombait avec rage maintenant. Un vent violent et furieux s'était levé et soufflait sur le square. Les arbres se penchaient à droite et à gauche sous les coups de boutoir qu'il leur assenait. Dick serra plus fort ses poings sur le bord de pierre pour que ce terrible vent ne lui fît pas perdre l'équilibre.

Bien agrippé, il se laissa tomber dans le vide et, bientôt, ses pieds se fixèrent sur l'autre balcon. Alors, il lui sembla qu'il mettait des heures à trouver un bon point d'appui et, enfin, il put prendre son élan et sauter. Derrière les vitres, de grands voiles blancs étaient pendus. Dick n'avait pas de temps à perdre : même s'il avait eu les instruments nécessaires, il ne se serait cependant pas attardé à couper le verre. Mettant son épaule contre la fenêtre, il poussa. Les vitres résistèrent un peu, puis, avec un craquement, les battants cédèrent sans trop de difficulté. Dick repoussa les rideaux et chercha le long du mur un commutateur. La lumière lui montra qu'il était non pas dans une chambre, mais dans un cabinet de travail.

Il y avait un petit bureau, deux étagères de livres et un divan. Dans la cheminée, il vit un appareil électrique assez usé. Deux ou trois tableaux pendaient aux murs et, auprès d'un meuble, un grand chandelier. Une machine à écrire lui fit penser qu'il était sans doute dans la pièce réservée au secrétaire de Mr. Derrick.

Il tourna la poignée de la porte : elle s'ouvrit très facilement. Ayant éteint la lumière, il attendit une

seconde sur un palier couvert d'une moquette épaisse. Il lui était facile de trouver son chemin car les éclairs ne discontinuaient presque pas, le tonnerre grondait si fort que la maison paraissait trembler du haut en bas.

L'escalier était très large. Dick se souvint que la maison était une maison d'angle, elle était plus vaste que celle de Tommy. Le maître d'hôtel le lui avait fait remarquer quand ils étaient arrivés.

Il parvint au second étage et put marcher plus facilement. Les fenêtres des paliers étaient plus importantes et les vitres étaient des glaces sans tain. Il vit, à la lueur d'un éclair, un magnifique dessin et le fantôme pâle d'une délicate statuette de marbre qui parut disparaître dans la nuit.

Son plan était très simple : il voulait atteindre la porte d'entrée, sortir et rentrer chez Tommy, puis aller au lit et dormir si cette tempête le lui permettait.

Le hall du rez-de-chaussée était très sombre. Seul le reflet des éclairs y parvenait ; il dut marcher avec plus de circonspection. Le hall était vaste et carrelé ; de grandes armoires se dressaient de chaque côté, autant qu'il pouvait en juger. Heureusement, une croisée lui permettait de se diriger.

Arrivé à la porte, il essaya d'ouvrir, mais la porte ne bougea pas. Il fit une nouvelle tentative, chercha un loquet quelconque mais ne trouva rien. Il sourit et se demanda ce que penseraient Tommy et le joyeux Mr. Derrick s'ils le trouvaient là. Et Mary Dane ? Quelle solution lui offrirait-elle en le regardant de ses grands yeux si parfaitement compréhensifs ? –Il s'étonna de penser à elle en un pareil moment. Rien pourtant ici ne lui rappelait la simplicité gracieuse de la jeune fille. Mais il comprit soudain, avec un peu de honte, que la nurse n'avait pas cessé de hanter son esprit depuis son départ de Brighton. Il se souvint que, lorsqu'il s'était penché à la fenêtre de son wagon pour faire un geste amical à Tommy, c'était dans

l'espoir stupide de voir apparaître le visage à la fois grave et souriant de Mary. Il croyait aux miracles.

Il chercha autour de lui pour trouver le bouton électrique, et non sans mal, le dénicha. Une lueur pâle s'alluma dans une antique lanterne suspendue tout en haut du plafond. Il examina la porte et comprit : la porte était fermée au verrou et, sans clé, il était impossible de l'ouvrir.

Dick Staines se gratta le menton. Il était trempé, sa robe de chambre dégouttait d'eau et, déjà, un cercle se formait sur le sol autour de lui.

Il n'avait plus qu'une ressource : passer par la cuisine. Il devait certainement y avoir une entrée pour les domestiques. Tout en laissant la lumière allumée pour se diriger plus facilement, il explora la pièce et commença à descendre un étroit escalier. Une vague odeur de cuisine le guidait. Quand il parvint au bout des marches, il eut la surprise de trouver une lampe qui brûlait sur une applique du mur. La lampe était vieille et sale, elle semblait avoir été oubliée par quelque domestique. Deux portes s'ouvraient dans l'antichambre où il était ; il pensa que celle qui était derrière lui menait dehors. Il tourna la poignée et entra. Il n'avait pas fait un pas, qu'il s'arrêtait net, pétrifié.

Là aussi la lumière était allumée. C'était la cuisine, la table avait été poussée dans un des coins, et, sur le sol, étendu de tout son long, un homme, pieds et poings liés, yeux bandés, reposait.

Cela aurait suffit à le stupéfier, mais, penchée sur l'homme et fouillant nerveusement ses poches, il y avait une femme, vêtue d'une robe du soir bleu sombre. Sur une chaise, un manteau élégant était jeté et, au fur et à mesure que ses mains tâtaient les vêtements, il voyait briller les feux des diamants.

Elle ne l'avait pas entendu entrer. Il fit encore un pas en avant... et elle se retourna.

« Par exemple ! » laissa échapper Dick Staines.

La jolie femme qui, d'un seul coup, s'emparait du revolver qui était à portée de sa main et se dressait devant lui, lui offrait un visage qui le bouleversait... un visage pour lui unique, celui de Mary Dane !

CHAPITRE III

Pendant une seconde, leurs yeux s'affrontèrent. Dans ceux de la jeune fille, il n'y eut pas le moindre signe qui laissât croire qu'elle sût qui était l'intrus. Dick y lut seulement l'horreur et la peur.

« Vous, Mary Dane ! » s'écria-t-il, et sa voix était si dure et si tendue qu'il la reconnut à peine.

Elle ne bougea pas. Sa main continuait à se cramponner nerveusement au revolver. Staines avança d'un pas vers elle; à ce moment précis, les lumières d'un seul coup s'éteignirent : un bras l'agrippa par le cou et le jeta en arrière. Quelqu'un était entré sans bruit dans la cuisine et l'avait surpris par-derrière. Sur le moment, il ne put résister. Il perdit son équilibre, lutta avec son agresseur mais finit par tomber hors de la pièce. La porte fut refermée avec violence. Il entendit qu'on mettait le verrou, qu'on parlait à voix basse, et comme il se relevait et s'appuyait de toutes ses forces sur le panneau de bois, il entendit nettement

une seconde porte se refermer plus doucement.

Il jeta un coup d'œil autour de lui et put distinguer contre le mur une sorte de bêche. Il s'en aida comme d'un levier et parvint à forcer la porte. Ainsi qu'il s'y attendait, la pièce ne renfermait plus que la victime, immobile sur le sol.

Un vent rageur envahit la cuisine. La porte extérieure, qui n'avait sans doute été que poussée, venait de s'ouvrir, et Dick aperçut une cour détrempée.

Il s'empressa auprès de l'homme ligoté. Dans l'un des tiroirs du buffet il découvrit un vieux couteau et l'utilisa pour couper les liens du malheureux.

Il fallut quelques instants pour que l'homme retrouvât ses esprits et s'expliquât un peu. Il indiqua à Staines qu'il était chargé de garder la maison et qu'il habitait dans les sous-sols. Chaque soir, il avait coutume de faire un petit tour de promenade sans perdre de vue la maison. Il n'avait vu personne entrer et était paisiblement revenu pour dîner, puis se coucher. Les restes de son souper étaient encore sur la table : un demi-verre de bière, de la viande froide et des pickles, un morceau de pain. Il se souvint qu'il avait bu un peu...

« Aviez-vous versé la bière avant de sortir ? » demanda Dick.

L'homme réfléchit, sa tête douloureuse dans ses mains. Il ne savait plus. Puis, peu à peu, il lui sembla qu'il n'avait pas ouvert la bouteille avant son départ.

« C'est clair, reprit vivement Dick, vous avez été endormi. Vous manque-t-il quelque chose ? On vous fouillait lorsque je suis entré. »

Le gardien chercha et tira d'une poche un trousseau de clés.

« Non, ils ne m'ont rien pris... C'est l'homme qui m'a attaché.

— L'homme ? Il y avait aussi un homme ? »

Le gardien se souvenait très nettement de l'homme

maintenant. Il n'avaït pas absolument perdu conscience lorsqu'on l'avait ligoté. C'était un homme au mince visage un peu sauvage surmonté de cheveux blonds.

Soudain, il s'aperçut de la tenue de Dick et celui-ci dut expliquer sa présence.

« Je suis venu de la maison de lord Weald, celle qui est tout à côté. »

Il fit ensuite rapidement le tour des autres pièces, puis il revint vers le gardien qui était tout à fait revenu à lui maintenant et qui se préparait à se verser un verre de bière.

« Ne touchez pas à cela, intervint Dick; laissez tout tel quel jusqu'à ce que la police arrive. Vous avez bien le téléphone ici ? Demandez le poste le plus proche et qu'on envoie un brigadier. »

Il sortit dans la cour ; la pluie tombait toujours, mais Dick était si trempé qu'un peu d'eau supplémentaire n'avait vraiment plus aucune importance. Il retrouva la petite clé dans sa poche, rentra chez lord Weald et, dix minutes plus tard, il était dans un bain chaud. Il s'habilla rapidement, mit de grosses bottes et un imperméable et sortit encore une fois. Tout de suite, il vit s'arrêter devant la porte de la maison de Mr. Derrick un side-car et une motocyclette, deux hommes sautèrent lestement à terre. Il les laissa pénétrer dans la demeure.

Il était encore tout abasourdi de sa découverte ; mais son devoir lui apparaissait très clair : il devait remettre l'affaire entre les mains du poste de police responsable et donner toutes les indications qu'il pourrait fournir. Mais quelles indications? Fallait-il qu'il dît qu'une jeune fille qu'il avait aperçue trois fois, et à qui il avait une fois seulement adressé la parole, avait fait, aidée d'un inconnu, une tentative de cambriolage ?... et que cette jeune fille était Mary Dane ? Cette pensée lui serrait le cœur. Il ne pouvait y croire.

Malheureusement, dans la police, on se trouve souvent devant les choses les plus incroyables. Il aurait pu jurer qu'il ne s'était pas trompé... et pourtant, il aurait pu jurer avec autant de confiance et de certitude, que la jeune nurse aux yeux gris était incapable d'une telle action.

La tempête se calmait; on entendait encore, mais très loin, les sourds grondements du tonnerre; cependant la pluie continuait à tomber avec régularité. Staines ne se souvenait pas d'avoir vu une telle pluie si abondante et si implacable.

Soudain, en dépit de tout ce qu'il avait à déclarer, il fit demi-tour et rentra chez lui. Après tout, si la police voulait le voir, elle savait où le trouver. Ce n'était pas à lui d'aller s'immiscer dans le travail des policemen du quartier, et le commissaire pourrait être froissé qu'il entrât sans être appelé.

D'ailleurs, il avait seulement à dire qu'il avait vu une jeune fille bien habillée, endiamantée et jolie... Il savait qu'inévitablement, il aurait à répondre à ceci :

« Par hasard, l'auriez-vous reconnue, monsieur l'inspecteur ? » Il était assez souvent en relations avec des malfaiteurs pour attendre cette question, et alors, que devait-il répondre? Il réfléchit longuement et trouva enfin une formule qui le satisfaisait. Il dirait simplement: « Je ne l'ai pas reconnue comme quelqu'un ayant eu affaire à la police. »

Il avait faim tout d'un coup. Il se mit en quête de la cuisine, ouvrit une porte, descendit quelques marches et, au lieu d'une cuisine, il trouva un garage. Il aperçut une petite voiture devant la porte. Il vérifia le réservoir d'essence, il était plein. Il poursuivit son inspection et constata que la voiture était prête à partir pour une grande randonnée si besoin était. En réalité, le tout avait été préparé par le second chauffeur de lord Weald qui voulait s'offrir un petit voyage

d'agrément, mais Dick n'avait aucune raison de le soupçonner.

Sur l'auto, il remarqua un dispositif qui l'intrigua : c'était une sorte de poignée de poulie. On pouvait s'asseoir dans la voiture, tirer la poignée et probablement les portes du garage s'ouvraient seules. Immédiatement, Staines monta dans l'auto et essaya le système qui fonctionna silencieusement.

Dehors, il pleuvait toujours lourdement. Dick alluma les phares pour en être bien sûr, bien que cela ne fût pas très nécessaire. D'ailleurs Tommy n'avait-il pas dit : « Sers-toi de mes voitures, si tu veux », et Dick ne se sentait plus fatigué. Il se redressa, fit fonctionner les essuie-glaces et, délibérément, fonça vers les ruelles sombres qui se trouvaient derrière la maison.

Lorsque la voiture franchit le seuil du garage, il sentit qu'il passait sur une barre de fer. Il était à peine sorti que les grandes portes du garage se refermaient sur lui, sans le moindre bruit. C'était une manie de Tommy : il adorait tout régir en appuyant sur des boutons ou en tournant des manettes... Et voilà exactement la situation où se trouvait l'inspecteur Richard Staines : il était dans une ruelle étroite et sombre, dans une voiture petite mais puissante, les portes du garage étaient closes derrière lui, la porte d'entrée de la maison était fermée à clé, et la seule clé qu'il possédât était dans la poche de sa robe de chambre, dans la salle de bains à l'intérieur.

Ce n'était certainement pas une nuit pour une promenade d'agrément, mais Dick trouva une excuse à sa position. Il fallait rejoindre Tommy et lui raconter ce qui était arrivé. Il ne put cependant se leurrer lui-même; il allait se rendre compte si Mary Dane était à Brighton; il en avait eu l'intention dès le premier instant; et la seule chose à laquelle il n'avait vraiment pas pensé, c'était à utiliser une des voitures de Tommy. Néanmoins, il fuyait l'enquête. Dès à présent,

les détectives devaient frapper à la porte de lord Weald afin de questionner Dick, et chaque tour de roue l'éloignait un peu plus d'eux.

« Non seulement tu es un idiot, mais tu te conduis d'une façon déplorable, monsieur l'inspecteur », se dit-il à lui-même en filant sur Vauxhall Bridge.

« Je fais mon devoir, puisque je vais chercher des preuves à mes soupçons », ajouta-t-il comme argument.

Il savait pourtant que ses soupçons désiraient bien plus être exprimés que confirmés.

Il rencontra l'orage à Dorking. La voiture glissait entre deux hautes collines balayées par le vent, les éclairs étincelaient, le tonnerre roulait presque sans arrêt. A une heure un quart du matin, Dick Staines, ruisselant, parvint à Brighton.

Il y avait justement un grand bal masqué au Métropole. Les voitures, les unes au bout des autres, se suivaient sans interruption pendant plus d'un kilomètre. Le portier dit à Dick que lord Weald était au bal, et, tout en défaisant son trench-coat, il se faufila dans la foule. Autour de lui tournoyaient les inévitables cavaliers, pierrots et pierrettes; des clownesses dansaient joyeusement, d'autres, moins attirantes, étaient assises le long des murs. Au moment où il pénétrait dans une pièce, il vit venir vers lui, dans un espace un peu abandonné par les danseurs, une jeune fille : elle portait le costume de nurse et son visage était masqué. Mais la démarche de l'inconnue lui était déjà familière et son cœur sauta dans sa poitrine. Alors, à son grand étonnement, elle porta la main à son visage et retira paisiblement son masque.

« Je vous cherchais, monsieur Staines : lord Weald m'a dit votre nom. »

Il ne pouvait douter qu'il avait bien en face de lui Mary Dane. Il la regarda sans pouvoir articuler une parole. Enfin, il put prononcer:

« Avez-vous... Etes-vous restée toute la soirée ici? »

Elle leva les yeux vers lui :

« Oui, mais pas vous. Pourquoi ? »

Dick avala sa salive et répliqua en se faisant à lui-même l'effet d'un fou :

« Pourquoi vouliez-vous me voir ? »

Elle ouvrit son petit sac et en retira un porte-mine qu'il reconnut immédiatement.

« Vous avez perdu ceci... peut-être en m'aidant à pousser la voiture ou bien en me sauvant sur la route, je ne sais pas. Le domestique l'a retrouvé. Je voulais vous le rendre. J'ai soif, continua-t-elle gentiment, ne pourriez-vous me dénicher une glace ? »

Il s'en alla vers le buffet et la retrouva bientôt assise sous un palmier dans un grand fauteuil. Elle le remercia d'un sourire.

« Vous devez me trouver bien frivole pour une nurse ? En vérité, je ne suis venue ici que pour vous rencontrer, après avoir confié Mr. Cornfort à la garde de nuit. C'est comme cela que j'ai découvert qu'il y avait un bal et quelqu'un m'a prêté un masque. Quelle heure est-il? »

Il la renseigna et elle fit un peu la moue.

« Avez-vous vu Tommy? demanda Dick.

— Tommy? Qui est-ce? Oh! lord Weald. Oui, et il était bien amusant ! Il ne savait pas qui j'étais et voulait que j'enlève mon masque. Il est vraiment très gentil. C'est un de vos grands amis, n'est-ce pas ? »

Tout à coup elle remarqua comment il était vêtu.

« Mais, au fait, je croyais que vous deviez partir pour Londres ?

— J'y suis allé. Mais je suis revenu cette nuit même pour parler à Tommy d'une affaire urgente. »

Jusqu'à présent, il ne s'était pas rendu compte qu'en somme cette affaire regardait plus spécialement Walter Derrick. Il s'en aperçut et demanda à la jeune fille si elle l'avait vu.

« Mr. Derrick ? répondit-elle. C'est bien celui qui a voulu me tuer ! Non, je ne l'ai pas vu. Il est sans doute, dans un coin, déguisé en Civa. »

Ils rirent ensemble. Quelques minutes plus tard, elle avait terminé sa glace et Dick alla lui chercher son manteau. Puis, avec beaucoup d'audace (il croyait tout au moins avoir beaucoup d'audace), il lui offrit de l'accompagner chez elle.

Il se sentit follement heureux quand elle accepta, et il courut chercher l'auto de Tommy. Mary l'attendit sur le perron. Elle habitait dans une toute petite maison à la lisière de Hove, car Mr. Cornfort détestait les pensions de famille.

Quand elle eut confié cela à Dick, elle resta un instant silencieuse, puis elle reprit :

« Pourquoi m'avez-vous demandé si j'étais au bal depuis le début de la soirée ? J'ai dit oui, mais ce n'est pas tout à fait vrai. En réalité, je ne suis venue qu'à onze heures. Vous aviez l'air si sévère, si important quand je vous ai rencontré que j'ai cru, sur le moment, que vous alliez m'arrêter, là, tout de suite, car je sais que vous êtes détective, lord Weald m'a raconté tout cela. Il vous appelle même le « Flic ».

En lui-même, Dick injuria le bavard. Il cherchait une excuse lorsqu'elle lui montra une maison.

« C'est là, auprès du réverbère de gauche. Merci. »

Il stoppa devant une toute petite villa : une lumière brillait à l'étage supérieur. C'était probablement la chambre du pauvre Mr. Cornfort.

« Merci beaucoup », dit-elle encore. Elle mit sa main dans la sienne, et elle s'enfuit.

Il la vit traverser le petit jardin, attendre à la porte où elle avait dû sonner, puis, lorsque la garde de nuit lui eut ouvert, elle disparut. Dick fit tourner sa voiture et revint au Métropole pour trouver Tommy et ainsi faire d'une pierre deux coups. En effet, Tommy, tout à fait ridicule dans un costume de toréador, racontait

une histoire, qu'il devait trouver très drôle, à un énorme pierrot.

« Epatant, mon cher, épatant! » disait le pierrot.

Dick se demanda ce que dirait le pierrot quand, lui, raconterait l'histoire qu'il savait.

Tommy l'aperçut le premier et s'écria, stupéfait :

« Bon sang ! As-tu renoncé à l'Ecosse ? »

Staines les conduisit dans un coin tranquille et leur dit, par le détail, ce qui était arrivé dans la nuit. Cependant, il ne leur parla pas, et pour cela il se trouva d'excellentes raisons, de l'étonnante ressemblance de l'inconnue avec Miss Dane.

Tommy était fou d'exaltation :

« C'est la chose la plus extraordinaire que j'aie jamais entendue ! Jamais rien de pareil ne m'est arrivé. »

Mr. Derrick reçut la nouvelle avec plus de flegme.

« Ce n'est pas la première fois. Il y a deux ou trois mois, pareille chose s'est produite. Je n'arrive pas à comprendre ce qu'ils cherchent. Je ne garde aucune valeur chez moi et mon argent ne mérite pas un tel dérangement. Larkin est-il blessé ?

— C'est probablement le nom de votre gardien ? Non, il n'a rien. Il aura certainement mal à la tête ce matin, car il a bu une drogue.

— Et vous dites qu'il y avait une femme ? reprit Mr. Derrick. Est-ce que vous la reconnaîtriez si vous la voyiez de nouveau ?

— Je l'ai vue à peine quelques secondes, les lumières se sont éteintes presque au même moment. Il est bien difficile de certifier quelque chose, surtout lorsque c'est une femme. Je crois que je reconnaîtrais plutôt sa robe qui était très élégante.

— Vous n'avez pas vu de voiture devant ma maison ? »

Par extraordinaire, Dick avait complètement oublié

la limousine qui s'était arrêtée au coin du square au début de l'orage.

« J'ai, en effet, vu une auto, mais personne n'en est descendu, personne n'y est monté non plus. Je ne suis même pas sûr qu'elle fût exactement dans votre rue. »

Il réfléchit. Quand il était remonté du sous-sol, il avait tourné vers la gauche pour rejoindre la maison de Tommy. Il n'avait même pas pensé à chercher la trace des agresseurs, persuadé qu'ils avaient eu largement le temps de s'enfuir. Cependant l'auto devait leur avoir servi.

« Vous avez donc des ennemis ? demanda-t-il.

— Pas que je sache, répondit Mr. Derrick. Si mon père vivait encore, je comprendrais qu'on puisse être tenté par ce qu'il possédait, mais moi, je n'ai jamais eu le moindre ennui avec les rares membres de la famille qui me restent, à moins que...

— A quoi pensez-vous ? » demanda rapidement Dick.

Mais Mr. Derrick ne répondit pas. Aussi exubérant qu'il ait pu être avant que l'inspecteur Staines lui eût conté son aventure, aussi muet il devenait maintenant.

« Je vais rentrer à Lowndes Square, dit-il enfin.

— Je puis vous ramener, proposa Tommy aimablement.

— Nous prendrons votre voiture, mais le chauffeur nous conduira. Je n'ai pas encore envie de tenter la chance à nouveau cette nuit », déclara Dick.

Ils partirent, conduits par le chauffeur de lord Weald, qui, heureusement, s'était couché tôt ce soir-là. A deux heures et demie, ils s'étaient débarrassés de leurs travestis et avaient pris place dans l'auto.

Le retour à Londres leur parut interminable. L'aurore commençait à poindre lorsque, couverte de boue, la grande Rolls stoppa devant la maison de Derrick.

Ainsi que Dick s'y attendait, un policeman montait la garde devant la porte. Il ne fut aimable que lorsque l'inspecteur Staines se fut nommé, et il déclara qu'un brigadier et un commissaire avaient fait l'enquête, mais qu'ils étaient partis depuis longtemps.

Derrick ouvrit avec sa clé et les deux camarades suivirent. Ils trouvèrent le gardien debout et habillé. Bien qu'il ne fût pas un nerveux, il reconnut qu'il lui avait été impossible de fermer l'œil.

Les trois hommes firent le tour de la demeure. En chemin, Dick avait expliqué par quelles circonstances bizarres il s'était introduit dans la maison du voisin. En effet, la fenêtre qu'il avait brisée au troisième étage, avait attiré l'attention des détectives qui avaient conclu que les cambrioleurs étaient entrés par là.

« Ce qui prouve bien que les flics ne savent pas toujours tout », déclara Tommy.

Quand ils redescendirent, le gardien se souvint d'un petit détail qu'il avait oublié de leur signaler.

« On a trouvé des empreintes digitales sur mon verre de bière. Ils ont emporté le verre pour le photographier. »

Pour l'un des trois, cela était une nouvelle extrêmement importante.

Il faisait tout à fait jour lorsque lord Weald entra chez lui, suivi par son ami qui commençait à ressentir la fatigue.

« Prends un bon bain, puis nous déjeunerons et tu pourras peut-être dormir dans le train, suggéra Tommy. D'ailleurs, à vrai dire, cela m'ennuie que tu t'en ailles, mon vieux...

— Mais je ne m'en vais pas, dit tranquillement Dick. Il me semble qu'il ne serait pas mauvais que je jette un coup d'œil sur cette affaire. Je vais aller à Scotland Yard ce matin et, avec un peu de chance, je pourrais me faire donner cette enquête. »

Il s'offrit un breakfast copieux et, dès qu'il jugea que cela était convenable, il téléphona à son supérieur pour lui annoncer pourquoi il préférait passer ses vacances à Londres Son hôte était lui-même trop policier pour ne pas comprendre et admettre d'aussi excellentes raisons.

A dix heures, Staines était à Scotland Yard et après avoir conféré avec différents chefs, il obtenait que le cas lui fût remis.

« Et l'affaire est intéressante, lui expliqua Bourke, son supérieur, bien plus que vous ne le croyez vous-même. »

Dick le regarda avec quelque surprise. Il savait que le cas était sérieux. Mais, en somme, il n'était pas très important à première vue.

« Il y a neuf ans, reprit gravement Bourke, le caissier de la Compagnie des Textiles a été tué par un motocycliste qui lui déroba près de six cents livres. Vous en souvenez-vous?

— Je connais l'affaire. Elle a eu lieu le jour de mon entrée dans la police, répondit Dick.

— Nous n'avons jamais retrouvé l'homme, continua Bourke. Le seul indice que nous ayons est une empreinte très nette de son pouce, vous le savez aussi ?

— Je m'en souviens très bien. J'ai même vu plusieurs fois cette empreinte. Elle a, d'ailleurs, servi à illustrer les mémoires de je ne sais plus quel commissaire.

— Les anciens commissaires ne devraient jamais écrire leurs mémoires, grogna Bourke. Bref, rappelez-vous bien cela. Il y a dix ans un homme est tué de sang-froid, on lui vole l'argent qu'il porte et le meurtrier s'enfuit sans laisser d'autre trace que l'ombre d'un pouce inconnu sur un revolver.

— Oui, j'ai bien cela en tête », répondit Dick, qui commençait à se demander où voulait en venir son chef.

Bourke ouvrit alors un album, il en tira une photographie et la jeta sur la table.

« Regardez-moi ça ! dit-il. C'est intéressant ! C'est l'empreinte du meurtrier de Slough... et elle a été trouvée sur le verre de bière rapporté de la maison de Derrick cette nuit ! »

CHAPITRE IV

Dick regarda l'empreinte, ne pouvant en croire ses yeux. Le meurtre était une histoire classique : en plein jour, un inconnu commet un crime, s'enfuit en ne laissant qu'une empreinte digitale, échappe à la police et disparaît si absolument que la terre semble s'être ouverte sous ses pas. Des centaines, des milliers peut-être de criminels ont été arrêtés et leurs empreintes ont été comparées avec celle de l'inconnu ! Dick lui-même s'était penché longuement sur l'indice: il en connaissait chaque courbe, chaque vide ; il aurait pu le dessiner de mémoire.

« Tout cela paraît assez mystérieux ! dit-il enfin. Pourquoi ont-ils choisi la maison de Derrick ? Les tableaux pendus aux murs valent à peine le prix de leurs cadres ! Et pourtant, c'est la seconde fois...

— La troisième, corrigea Bourke. Il y en a une que Derrick ignore. Savez-vous ce que je pense ? Asseyez-vous. (Bourke n'aimait pas parler à des auditeurs de-

bout.) Le vieux Derrick, le père de Walter Derrick, avait une manie...

— J'en ai entendu parler, repartit Dick. C'est assez curieux même... c'est son fils qui m'en a entretenu l'autre soir.

— Des empreintes ? »

Dick acquiesça.

« Il a dû en ramasser des milliers, poursuivit Bourke. Il cherchait deux empreintes semblables et voulait ainsi prouver que toute notre organisation reposait sur des bases erronées. Il vivait misérablement — on disait qu'il vivait dans cette grande maison avec cinq livres par semaine — mais il dépensait n'importe quelle somme pour augmenter sa collection d'empreintes. Il était aussi fanatique qu'un amateur de timbres forcené. Il allait jusqu'à payer des hommes dans de grandes usines afin de recevoir des échantillons multiples. Sa plus grande joie était de rester penché pendant des heures, le jour et la nuit, sur ses documents, les comparant, les classant et les mesurant. Je dois avouer qu'il connaissait la question à fond, peut-être mieux que nos services de Scotland Yard — tout au moins aussi bien... Si sa vue n'avait pas baissé, il aurait pu faire quelque découverte importante.... »

Il regarda longuement Dick et l'inspecteur Staines connaissait suffisamment bien son chef pour savoir qu'il n'avait pas besoin d'être prié lorsqu'un sujet le passionnait.

« Je vais vous dire exactement ce que je pense, dit enfin Bourke. Imaginez que, au cours de ses recherches, il soit tombé sur l'empreinte digitale qui nous occupe ?

— Mais la collection a été entièrement détruite, interrompit Dick.

— Croyez-vous ? demanda Bourke, sceptique. Je sais que, dès son retour, Walter Derrick a voulu se

débarrasser de la collection. Les empreintes étaient conservées dans des livres : il en avait plein un mur. J'en suis sûr, car je les ai vues. Lorsque son père est mort, Walter Derrick est venu ici nous demander de les accepter. Mais, comme nous n'avons que faire des empreintes d'honnêtes gens, nous avons refusé. Ont-elles été détruites ensuite? Le type qui va ainsi chez Derrick doit en savoir autant que nous sur la question. Alors, pourquoi perdrait-il son temps et son argent à courir un tel risque? Il ou elle cherche l'empreinte digitale. Voilà deux fois qu'ils tentent de la découvrir: la première fois, la maison était vide — Derrick était à Monte-Carlo — et c'est pourquoi il a pris ensuite un gardien, et cette fois-là non plus, ils n'ont rien emporté. »

Bourke étendit les bras en avant dans un geste un peu dramatique :

« Retrouvez-moi cet homme et cette femme, et vous aurez celui qui a tué le caissier de Slough ! »

Dick réfléchit à l'affaire comme il le faisait toujours en pareil cas, c'est-à-dire en oubliant tout ce qu'il savait à son sujet. Mais, dans le cas présent, plusieurs choses étaient difficiles à ignorer. Heureusement que, maintenant, la jolie nurse aux yeux gris n'était plus soupçonnable. Il pensait beaucoup trop à cette jolie nurse : il se disait à lui-même des choses fort désagréables, il se fit même des grimaces dans la glace en se rasant le matin, et, par moments, il ne pouvait s'empêcher lui-même d'être amusé par sa propre puérilité, par son enfantillage.

Quelque chose de si beau, de si nouveau avait tout d'un coup éclairé sa vie par l'entremise d'un ravissant visage, par la grâce d'un corps charmant à peine entrevu ! Son imagination vagabondait, son cœur battait plus vite et, cependant, il savait qu'il ne reverrait probablement jamais plus la jeune fille.

Tommy eut plus de chance que lui. Il la vit à Little-

hampton, lisant sous une des tentes de la plage. Mr. Cornfort dormait, et le domestique barbu fumait une inévitable pipe à quelques pas d'eux, après avoir calé les roues de la voiture de l'infirme avec de grosses pierres. Tommy racontait tout cela dans une lettre :

« Naturellement, mon vieux, j'ai arrêté ma voiture et je me suis précipité pour lui dire bonjour ! Elle a été très aimable et m'a demandé de tes nouvelles. Alors le vieux bonhomme s'est réveillé et a lancé quelques bonnes plaisanteries sur le temps... Lorsqu'il s'est assoupi à nouveau, je lui ai dit à elle que j'avais déjà entendu quelque part ces bonnes plaisanteries et elle a beaucoup ri. »

Tommy partait pour Petword ou aux environs de Petword où il avait :

« ...des parents empoisonnants qui vivent dans une sorte de château fort. Il y fait horriblement froid et triste en temps humide, mais cette chère tante Martha risque de nous quitter d'un jour à l'autre et en ces temps de socialisme, on n'a pas le droit de perdre une chance de récupérer quelques honnêtes pence. »

C'est à Scotland Yard que Dick lut sa lettre et il envia ce célibataire vagabond qui avait eu l'occasion de rencontrer la jolie nurse. Pourquoi Tommy n'y est-il pas resté? pensa-t-il irrité. Dick aurait pu aller le voir, le consulter, et, par hasard, il aurait pu la revoir. Il avait presque envie de tout lui raconter à propos de son sosie et de lui dire comment, à première vue, il l'avait confondue avec une aventurière. Cela lui sembla une excuse suffisante pour entreprendre le voyage. Mais il se dit qu'il devenait complètement pareil à un gamin, et c'était un peu vrai.

L'empreinte digitale trouvée sur le verre de bière du gardien était incontestablement identique à celle qu'on avait relevée neuf ans plus tôt sur le barillet d'un revolver. A Scotland, on commença à rechercher

toutes les pièces concernant cette affaire et à en faire un dossier. Mettre la chose au point ne demandait pas grande imagination et, lorsque le travail fut accompli, on n'en savait pas plus que neuf ans auparavant.

Dick reçut un jour une invitation à déjeuner de Walter Derrick. En post-scriptum était écrit :

« Au fait, l'empreinte trouvée sur le verre vous a-t-elle été utile ? »

Dick n'avait pas l'intention de faire connaître à Derrick l'étonnante découverte. Ce n'est pas à la police de faire naître des craintes inutiles au cœur de citoyens innocents. Il n'était pas du tout sûr que la théorie de Bourke fût exacte et, puisque l'affaire était entre ses mains, il devait avant tout chercher à connaître tout ce qui était possible sur les différents acteurs de ce petit drame. La position de Walter Derrick était simple : c'était un homme riche et il était probable qu'il possédait suffisamment de choses qui pussent intéresser des voleurs. La fortune du père de Walter était composée en grande partie par des propriétés immobilières. Dick voulut s'informer plus complètement auprès d'une grande agence de la Cité de Londres et, par une chance inouïe, il tomba justement sur celle qui pouvait le mieux le renseigner.

Le directeur qu'il questionna avait beaucoup de choses à dire sur le vieux Derrick, sur son avarice sordide et sur tous ses défauts.

« C'était le plus grigou des acheteurs de terrains ! dit-il. Il possédait un instinct formidable qui le mettait sur les affaires intéressantes. Il avait débuté comme simple maçon et, plus tard, il avait la manie de faire toutes les réparations lui-même. Il savait tenir une truelle, et mon père m'a raconté qu'il l'avait vu refaire une toiture sur un des cottages qu'il possédait dans le sud de Londres.

— Il a dû laisser plusieurs propriétés, demanda Dick.

— Jamais de la vie, lui repartit-on. Il s'y connaissait trop. Dès que les immeubles avaient de la valeur, il le flairait et les vendait au meilleur moment. Dix-huit mois avant sa mort, nous avons vendu pour lui quatre maisons, pour une somme de 800.000 livres. Je m'en souviens, car nous eûmes à discuter sur le montant de la commission. Il vendit à peu près à la même époque deux immeubles de bureaux dans la Cité, par l'entremise de Haytors, pour 150.000 livres. C'était un drôle d'oiseau, il tenait absolument à être payé en argent comptant. Pas de chèques, pour l'amour de Dieu ! Je l'ai vu moi-même traverser Queen Victoria Street en portant, à la main, une valise contenant près d'un demi-million de livres en billets de banque. A ma connaissance, il n'a jamais placé un sou.

— Il a dû acheter d'autres biens ? »

L'agent hocha la tête.

« Non, mais il était sur le point de le faire quand il est mort. Le marché montait à nouveau et il avait déjà engagé des négociations pour l'achat d'un très grand immeuble, toujours dans la Cité ; on parlait de 412.000 livres.

— Il devait avoir beaucoup d'ennemis, suggéra Dick, qui était déjà très satisfait de ce qu'il venait d'apprendre.

— Tous les hommes d'affaires ont des ennemis; mais je ne crois pas que le vieux Derrick ait eu contre lui une réelle animosité quelconque. Les agents même, à qui il marchandait jusqu'au moindre sou, ne le détestaient pas. La seule chose qu'il n'ait jamais voulu vendre, c'est sa maison de Lowndes Square. Je sais pourtant qu'on lui a fait des offres très intéressantes, au moment où les immeubles ne s'achetaient plus, et j'étais persuadé qu'il sauterait sur l'occasion. Je crois qu'il avait là un intérêt sentimental. Il l'avait construite lui-même, il l'avait même reconstruite, et il n'a jamais rien voulu accepter. »

C'est au club que Dick rencontra Walter Derrick pour le déjeuner. Le club, vaste et confortable, était situé dans Pall Mall, rendez-vous des automobilistes. Dick trouva son hôte dans un vestibule bruyant et il fut accueilli par ce sourire joyeux et franc que Derrick n'épargnait à personne, car il était vraiment un homme fort aimable.

« Cette histoire me tape sur les nerfs, dit-il en poussant Dick vers une salle à manger bondée. Je n'ai pas pu dormir l'autre nuit. Voilà que cet idiot de gardien retrouve la mémoire. Il dit que la jeune fille était jolie comme une miniature. Voilà l'avantage d'être un riche célibataire. Elles vous cherchent partout, même au prix d'une tentative de cambriolage. »

Il rit de bon cœur, mais redevint sérieux pour expliquer les inconvénients d'une telle situation.

Il partait pour la campagne le soir même et laissait sa maison sous bonne garde.

« Je ne vois pas ce que ces gens cherchent, dit-il. Du temps de mon père, j'aurais compris. Il gardait tout son argent dans une boîte de fer sous son lit. Il n'a jamais eu, que je sache, de comptes en banque. Nous avons trouvé dans le coffret — tout au moins, c'est la nurse qui l'a découvert — 412.000 livres en billets. »

Dick releva soudain la tête :

« Combien? » demanda-t-il.

Mr. Derrick répéta la somme.

« Et c'est là tout ce dont vous avez hérité ? »

Les yeux de Derrick clignotèrent.

« La somme ne m'a pas semblé à dédaigner, répondit-il. Oui, c'est là, exactement, le montant de mon héritage. Les gens me croient millionnaire — d'ailleurs moi, je le crois aussi... et vous feriez comme moi, si tout d'un coup vous aviez en main 412.000 livres. »

Une idée naissait dans l'esprit de Staines.

« N'avez-vous pas cherché à savoir s'il ne possédait pas autre chose ? Votre notaire... »

Walter le regarda avec incrédulité.

« Voyons, reprit Dick, vous n'allez pas me faire croire que, ni vous, ni votre notaire, ne vous êtes renseigné auprès des gens avec lesquels votre père était en affaire : les marchands de biens, par exemple. Vous avez dû trouver des reçus, des quittances, des papiers enfin, se rapportant à ce qu'il faisait.

— Rien, répondit lentement Derrick. Où voulez-vous en venir ?

— Je vais vous l'expliquer, mais dites-moi encore ceci : votre père est-il mort subitement ou après une longue maladie ?

— Il est mort très subitement. Il s'est couché un soir et, le lendemain, nous l'avons trouvé mort. Jusque-là, il avait été en parfaite santé. Expliquez-vous? »

L'affaire était simple maintenant aux yeux de Dick, ainsi qu'il la raconta :

« L'argent que vous avez trouvé sous le lit était la somme que l'on demandait pour un immeuble que votre père voulait acquérir juste au moment où il est mort. Je sais qu'il a reçu d'une agence 800.000 livres; d'une autre, 150.000, et je n'ai pas été voir toutes les agences. Mais je suis sûr que si vous faisiez une petite enquête parmi les marchands de biens de Londres, vous découvririez qu'il avait vendu pour près d'un million d'immeubles l'année de sa mort. Si bien que ce dont vous avez hérité n'est qu'une part de ce que vous devriez avoir et, puisqu'il avait coutume de conserver son argent chez lui, il est fort probable que le reste est caché dans quelque coin de la maison. »

Derrick était devenu très pâle et ne quittait pas Dick du regard.

« Vous devez penser que je suis un fou de n'avoir pas fait cette enquête, dit-il enfin, vous avez sans

doute raison. Dites-moi tout ce que vous savez, Staines, et je vous promets que si vous m'aidez à retrouver ce qui me revient, je n'oublierai pas que c'est à vous que je le dois. »

Dick Staines sourit malgré lui. Il n'avait jamais attaché d'importance aux promesses de récompense qu'on lui avait faites au cours de sa carrière. Il savait trop ce qu'elles valaient.

« Si nous rentrions chez vous, maintenant, et si nous faisions ensemble une inspection sérieuse des moindres recoins. Il y a sûrement quelque part une cachette connue de votre père seul. Cela me paraît très vraisemblable, car il a reconstruit lui-même sa maison et il a dû laisser de côté les plans de l'architecte. »

Tandis qu'il parlait, il lui sembla que les lèvres de Walter Derrick esquissaient une question. Il en devina les mots, bien qu'ils ne fussent pas prononcés et il fut un peu sidéré.

Ils terminèrent rapidement leur repas et revinrent ensemble à Lowndes Square. Dick avait déjà vu la maison le jour, mais il l'examina de plus près. C'était la plus grande bâtisse du square, elle était très laide et, ainsi qu'il l'avait dit à Walter, le vieux Derrick, en la reconstruisant, avait dû abandonner les plans de l'architecte et être seul responsable de tout ce qui la déformait.

Staines avait déjà remarqué combien elle ressemblait à un bâtiment public avec sa façade de briques luisantes.

Lorsque Derrick ouvrit la porte, le gardien vint tout de suite :

« J'ai fait ce que vous m'avez dit, monsieur.

— Moi ? Que vous ai-je dit ?

— Vous m'avez téléphoné pour m'avertir qu'un monsieur viendrait prendre les mesures pour les nouveaux tapis. »

Derrick et Dick se regardèrent.

« C'est bien », dit tranquillement Derrick.

Il fit entrer le détective dans le salon et ferma soigneusement la porte.

« Je n'ai envoyé aucun message, dit-il ensuite. Je partais cet après-midi pour Godalming où j'ai une maison, et je n'avais pas l'intention de revenir ici avant mon départ. C'est assez maladroit, car, enfin, Larkin pouvait très bien me prévenir par téléphone.

— Un peu trop maladroit pour n'être pas voulu. Il semblerait qu'ils désirent que vous soyez chez vous ce soir. Je vais les satisfaire, je vais rester là. »

Derrick se troubla un peu.

« Je n'y comprends rien! s'écria-t-il enfin. Que me veulent-ils donc ? Ils m'assomment ! Où veulent-ils en venir ? Pourquoi voudraient-ils... (il s'arrêta soudain) non, c'est impossible... »

Et oubliant soudain son inquiétude, il redevint d'un coup le joyeux compagnon que Dick connaissait :

« Allons chercher le trésor ! » lança-t-il.

Ils examinèrent soigneusement toutes les pièces, soulevant les tapis, tapant les murs, plongeant dans les moindres placards, même dans ceux qui, au dire de Derrick, n'avaient pas été ouverts depuis la mort de son père. La maison était construite avec la solidité d'une forteresse. Les murs en étaient très épais, mais Walter expliqua que son père avait la hantise de la fragilité. Dans sa jeunesse, il avait habité une maison qui, un jour, s'était effondrée et il avait manqué périr.

La plupart des pièces étaient si curieusement proportionnées qu'on aurait dit que c'était fait exprès pour qu'elles soient plus laides. Tout montrait la main de l'architecte-amateur : petits escaliers qui paraissaient avoir été ajoutés à la suite d'une idée absurde, fenêtres inaccessibles qui avaient dû désespérer une génération de femmes de ménage. La façade était moins inattendue. Le vieux Mr. Derrick s'était à peu

près conformé à l'architecture des autres maisons du square. Il y avait un balcon de pierre à chaque étage : ce balcon courait le long des deux façades de la demeure.

Pendant deux heures, ils montèrent et descendirent, ils examinèrent et tapèrent sans arrêt, mais ils ne découvrirent rien. Ils passèrent dans la pièce où Dick s'était introduit la première nuit. Derrick ouvrit un placard :

« Voici quelque chose qui peut vous intéresser », dit-il.

Il se baissa et prit un coffret de fer. Il était très lourd et la clé était à la serrure.

« C'est là-dedans qu'était l'argent avec quelques menues choses sans valeur. »

Il fallut à Dick toute sa force pour prendre le coffret et le jeter sur une table. Il était fait d'un acier très épais. Il était profond et large. Il souleva le couvercle et vit à l'intérieur un curieux instrument de cuivre qui ressemblait vaguement à une seringue. Il possédait deux poignées arrondies et, au bout du piston, il y avait une poignée argentée pareille à une crosse de revolver. Attaché à l'autre extrémité, pendait un large morceau de caoutchouc rouge.

« Quelle est cette arme effrayante ? demanda-t-il en l'examinant de près.

— Je n'ai jamais pu le découvrir. »

L'instrument était fortement construit et lourd : le cylindre de cuivre était court et mesurait sept pouces de diamètre. Sortant de l'extrémité du cylindre, il y avait deux énormes poignées de cuivre longues d'à peu près quatre pouces. Pendant un moment, Dick resta perplexe, puis il comprit : mouillant les bords de la coupe de caoutchouc, il la pressa sur la surface polie du coffret d'acier et il tira en arrière la tige du piston. Il entendit un léger déclic et le piston ne bougea plus. Par les deux poignées, il souleva le coffret au-dessus

de la table. Ainsi qu'il l'avait pensé, il était en présence d'une petite machine à faire le vide et il ne put détacher le caoutchouc du couvercle tant qu'il n'eût pas découvert le ressort qui détendait la poignée en forme de crosse.

« Où avez-vous trouvé cela ? demanda-t-il.

— C'était dans le coffret, avec l'argent. Je crois me souvenir que c'était juste sur le dessus. »

Dick remit l'appareil dans la boîte et referma le couvercle.

Plus tard, dans l'après-midi, il interviewa un maçon qui s'était retiré des affaires et qui vivait dans Wandsworth Road: c'était un vieil homme dont la mémoire n'était pas fameuse, mais qui se souvenait parfaitement de ses rapports avec le vieux Derrick. Il se rappelait qu'au cours de l'édification de la maison du square, on avait vu apparaître un jour un long coffre-fort. Mais il ne savait pas où il avait été placé. M. Derrick, ainsi que Dick le soupçonnait, avait travaillé lui-même à la construction et, au grand scandale de ses voisins, il avait même passé plus d'un dimanche à besogner durement. Il avait fait plus : pendant trois mois, il avait suspendu les travaux et il avait amené chez lui des noirs. Le vieux maçon pensait qu'il s'agissait de Maures, car les seules vacances que se fût offert M. Derrick consistaient en un mois à Tanger, alors que la vie y était très bon marché et qu'il était possible, pour quelques livres, d'atteindre la côte nord de l'Afrique dans un bateau transportant des fruits.

CHAPITRE V

Les souvenirs du maçon étaient assez peu précis. Cependant, il dit un détail qui produisit sur Dick un effet considérable.

« Comme c'est drôle, chevrota-t-il en lui tendant une main tremblante au moment du départ, tant de gens s'intéressent à cette maison ! Il y a un ou deux jours, une jeune femme est venue m'en parler. Elle était jolie comme une miniature... un beau brin de fille. Elle m'a dit qu'elle écrivait des livres sur les maisons et qu'elle désirait savoir si j'avais conservé des vieux plans. Naturellement, elle m'a questionné sur la maison de Mr. Derrick...

— Comment était-elle ? demanda Dick. Grande ou petite, forte ?... »

Le vieil homme réfléchit.

« Voilà, maintenant que vous en parlez, je ne me souviens plus de rien... sauf qu'elle avait de très jolis

yeux... bleu gris... comme ceux de ma petite-fille, avec de longs cils noirs... »

Dick sentit qu'il décrivait Mary Dane ou le double de Mary. Il pensa qu'il était temps de dire qu'il était policier.

« Vous êtes détective? Eh bien, je ne peux pas vous en dire plus. Elle voulait savoir où elle pourrait trouver l'architecte, et je lui ai donné son adresse. Elle l'a écrite sur cette table-là. (Il la montrait d'un doigt tremblant.) Elle n'a pas trouvé de crayon, alors elle en a pris un dans son sac... c'était un crayon en or avec une sorte de grosse pierre rouge au bout. »

Cette fois, le front de Dick se rembrunit : n'était-ce pas là la description du crayon qu'il avait perdu et que la nurse Mary Dane lui avait rendu ?

Ce fut donc un homme très perplexe et assez anxieux qui, ce soir-là, quitta Scotland Yard pour rentrer chez lui. Il était à peu près onze heures et demie et, dès qu'il eût laissé le Strand derrière lui, ce fut par des rues presque désertes qu'il atteignit Holborn. Ensuite, il passa dans le quartier de Bloomsbury qui, à cette heure tardive, était absolument vide et il regrettait vaguement d'avoir si précipitamment abandonné son appartement lorsqu'il fut soudain mêlé à un de ces mille petits drames désagréables qui éclatent si rapidement dans les grandes villes.

Une ombre marchait devant lui, assez loin cependant pour qu'il ne pût juger exactement si c'était une femme ou un homme. Peu à peu, il la rattrapait mais ne s'en apercevait même pas. Celui qui l'attaqua devait venir de la direction opposée, et Dick ne le vit que lorsqu'il entendit le cri de la femme et qu'il comprit que deux personnes se battaient. Il pressa le pas et atteignit le couple au moment où la jeune fille, se dégageant de l'étreinte de l'homme, se retournait pour fuir. Elle buta contre le détective et faillit le renverser. En une seconde, l'homme l'eut de nouveau

rattrapée par le bras. Il était extrêmement grand et dominait Dick Staines ; sa voix était épaisse comme celle d'un ivrogne et il cria très fort :

« Eh ! viens donc un peu ici ! »

L'inspecteur Staines, d'une poigne professionnelle, l'envoya rouler contre les grilles du square.

L'inconnue ayant étouffé un nouveau cri, il se retourna et resta absolument stupide : Mary Dane était en face de lui. Elle était vêtue d'un costume bleu sombre et il ne l'aurait peut-être pas reconnue avec ce chapeau qui lui recouvrait un peu les yeux, s'il ne l'avait pas vue d'aussi près.

« Oh! Mr. Staines, chassez cet homme! »

Truculent, et désireux de reprendre un entretien qui semblait l'intéresser, son assaillant reprit :

« Alors quoi? — et sa voix était encore plus aiguë, presque rauque, — on ne peut même plus parler avec une... une ancienne copine de Capetown? »

De son doigt tremblotant d'ivrogne, il menaça la jeune fille.

« Vous croyez que je ne la connais pas, n'est-ce pas? Ah, mais!... Lordy a bonne mémoire! Il n'oublie jamais ceux qui ont voulu le rouler... et... »

Pour le faire taire, Dick, en vrai policier, l'envoya de nouveau se frotter aux grilles.

« Que vous veut ce type-là? »

Il posa la question par acquit de conscience, car, à la lueur d'un réverbère, il avait vu que le visage de Mary était blême.

« Je crois, dit-elle avec effort, qu'il me prend pour une autre!

— Pour une autre! lança l'étranger. Comme si tu ne t'appelais pas Mary de Villiers! Et vous, ajouta-t-il en se tournant brusquement vers Dick, je n'ai pas besoin de savoir qui vous êtes!

— Je suis l'inspecteur Staines, de Scotland Yard », indiqua Dick et, à ces mots, l'inconnu changea de

physionomie. Sa voix reprit, mais elle était larmoyante maintenant:

« Oh! monsieur l'inspecteur, je ne fais rien de mal. Oui, c'est ça, j'ai cru reconnaître cette jeune dame. Pour vous dire la vérité, je crois... que j'ai un peu bu...

— Faites-vous voir un peu », ordonna Dick; et, l'attrapant par le revers du veston, il le tourna vers la lumière.

Ce qui le frappa immédiatement fut l'étroitesse extraordinaire de la tête de l'inconnu. Il avait un long visage hâlé, un long nez mince, de tout petits yeux très enfoncés dans l'orbite et une moustache minuscule. Le tout fut instantanément photographié dans l'esprit de Dick.

« Alors, ça va, chef? Je m'appelle Lordy Brown. Je suis arrivé samedi dernier par le *Glamis Castle*. Cette jeune personne le sait... c'est-à-dire qu'elle ne doit pas le savoir. »

Alors, à la grande surprise de Dick, il se mit à parler très rapidement dans une langue que le détective ne saisit pas tout de suite. Il pensa d'abord que c'était de l'allemand, puis il en eut la conviction et comprit.

« Je ne sais pas ce qu'il veut dire. Le comprenez-vous ? demanda-t-il à Mary qui était à côté de lui, mais un peu en dehors du cercle lumineux.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il veut, dit-elle.

— A vous, mademoiselle, dit alors presque humblement Lordy, à vous, mademoiselle, je ne veux rien. Je vous ai assez ennuyée, ce soir. Je suis un gentleman et je vous fais toutes mes excuses. J'ai débarqué du *Glamis* samedi... j'ai un bon ami ici, monsieur l'inspecteur... un copain que j'ai connu des années quand nous travaillions ensemble, durement, au Tanganyika. Il va être content de me voir. Il s'était disputé

avec son paternel et il était parti en Afrique, mais le vieux Derrick est mort... »

Dick avait retenu un geste de surprise.

« Connaissez-vous Londres? demanda-t-il brusquement. Connaissez-vous... » Il indiqua un café près de Piccadilly Circus, rendez-vous que tous les étrangers connaissent. « Retrouvez-moi là dans une demi-heure. Si vous n'y venez pas, je saurai bien vous dénicher. Où habitez-vous? »

L'homme donna le nom d'un hôtel dans une rue proche du Strand, et il le donna si vite que Dick ne douta pas de l'exactitude du renseignement.

« Je veux vous voir dans une demi-heure. Si vous ne venez pas, tant pis pour vous. »

Et, sans un mot de plus, Dick tourna le dos à l'inconnu.

La jeune fille s'en allait déjà à pas lents. Elle attendait que Staines la rejoignît.

« C'était assez terrifiant et j'ai un peu perdu la tête! dit-elle pitoyablement. Je n'ai vu cet homme que lorsqu'il s'est jeté sur moi... J'ai horreur des gens ivres.

— Où restez-vous ce soir? » questionna-t-il.

Elle passait la nuit dans un hôtel de Gower Street. Elle était arrivée de Littlehampton le matin même pour faire quelques achats, et elle repartait le lendemain de bonne heure. Elle lui confia qu'elle n'aimait pas beaucoup Londres.

« Je voudrais vous poser une question, reprit Dick. N'avez-vous jamais entendu parler de quelqu'un qui vous ressemblât tellement qu'on vous prendrait facilement l'une pour l'autre?

— Non, fit-elle en secouant la tête. Je crois que personne n'a de sosie exact en ce monde. En aurais-je donc un?

— Un triple même, à moins que Mr. Brown n'ait parlé en rêvant. Il vous a prise pour une miss de

Villiers, de Capetown. Y êtes-vous jamais allée ? »

A la grande surprise du jeune homme, elle inclina le front.

« Il y a deux ans.

— Vous ne pouviez pas être déjà nurse! Vous étiez trop jeune! »

Elle rit gentiment.

« Vous êtes en veine de compliments, ce soir, Mr. Staines. »

Puis, elle frissonna un peu.

« Je n'aurais pas voulu rencontrer cet homme aujourd'hui... maintenant je vais être inquiète pour lui. »

Il ne lui fit pas remarquer qu'elle avait bien tort de se soucier tout à coup d'un inconnu qu'elle n'avait jamais vu et qu'elle ne rencontrerait sans doute jamais plus.

« N'est-ce pas curieux qu'il ait parlé de Derrick ? »

Elle ne répondit rien et, lorsqu'il répéta cette remarque banale, elle dit seulement:

« Mr. Derrick? C'est bien ce monsieur qui a une auto jaune? Il habite Londres? »

Dick lui annonça que justement, cette nuit, il était dans sa maison de campagne du Surrey.

« Il a de la chance », murmura-t-elle.

Il lui demanda pourquoi, et elle rit de nouveau. Comme il la pressait de répondre, elle dit:

« Comme vous êtes stupide! Dire que lord Weald — vous l'appelez Tommy, je crois — vous croit si habile! Ne seriez-vous pas très heureux de ne pas avoir à recevoir un vieux camarade comme Master Brown? Vous allez le revoir, n'est-ce pas? Demandez-lui donc qui est cette miss de Villiers... c'est un nom très courant à Capetown, si je m'en souviens bien? Avez-vous de nouveau perdu votre crayon? » reprit-elle pour détourner la conversation.

Cette question lui rappela un problème qui le tracassait.

« Je l'ai presque cru, répondit-il. Et c'est même à ce sujet que la question de votre sosie s'est posée. Il y a, à Wandsworth, un maçon du nom de Ellington. C'est un très vieil homme; il a eu récemment la visite d'une jeune femme qui, d'après sa description, vous ressemble étrangement... Elle est venue le voir le jour où j'ai perdu mon porte-mine. D'ailleurs, ce même jour, il est arrivé une autre chose assez curieuse, c'est que cette jeune femme a questionné Ellington sur la maison de Walter Derrick et elle a noté une adresse qu'il lui a donnée avec un crayon qui ressemblait en tous points au mien. N'est-ce pas étonnant?

— Vous m'amusez beaucoup, fit-elle. Regardez! »

Elle ouvrit son sac et y prit un objet brillant qu'elle tendit à Dick. Il s'arrêta pour l'examiner. C'était un porte-mine semblable à celui qu'il avait dans sa poche.

« Je l'ai acheté cet après-midi dans Regent Street, dit-elle solennellement. Je pouvais en acheter quarante, cinquante, cent même! Je crois qu'ils sont à la mode en ce moment. J'ai vu un homme qui avait le même dans le train. Où avez-vous trouvé le vôtre?

— C'est Tommy qui me l'a donné, avoua-t-il.

— Bien sûr, c'est Tommy qui vous l'a offert, sourit-elle. Il y a une boutique de Regent Street qui ne vend que cela! Si vous prenez la peine d'y aller voir, vous en admirerez un grand nombre dans la vitrine... Et vous pensiez qu'il était en or! Mais ça n'en est pas! Je suis navrée de vous enlever des illusions sur le cadeau que vous a fait votre ami, mais ils ne coûtent que sept shillings pièce. Il doit bien y en avoir cinquante mille en circulation. Dites-moi...

— Que voulez-vous savoir de plus? »

Elle resta un instant silencieuse, puis demanda :

« Quel est ce grand mystère? Que vouliez-vous

dire lorsque vous m'avez confié que nous étions trois à nous ressembler? Il y avait, si j'ai bien compris : miss de Villiers, moi et une autre femme... quelle est cette femme? A-t-elle commis des crimes? Etiez-vous venu à Brighton pour m'arrêter?

— Jamais de la vie! s'écria-t-il.

— Ne mentez pas! J'ai compris, dès que vous êtes entré dans la salle du bal, qu'il était arrivé une chose grave, très grave. J'ai pensé que vous étiez venu exprès pour moi — pour me surprendre — c'est cela, et je l'ai senti tout de suite. C'était vrai, n'est-ce pas?

— Avez-vous une sœur? demanda-t-il; et elle inclina la tête.

— Elle a douze ans, ajouta-t-elle, et elle ne me ressemble pas du tout. Elle est très brune. C'est une enfant très intelligente, mais pas au point de s'identifier à moi. Ai-je une jumelle? Non. Je crois en vérité, Mr. Staines, que je suis d'un type très courant. »

Il aurait pu longuement protester contre cet argument, mais elle changea de sujet.

Elle lui indiqua que des lettres adressées au petit hôtel où elle était lui parviendraient toujours. Qu'elle pût penser qu'un jour il lui écrirait fit à Dick un plaisir qu'il qualifia immédiatement de ridicule... mais elle le taquina en le quittant:

« C'est au cas où vous dénicheriez une quatrième personne comme moi et où vous voudriez vérifier où je suis! »

Il revint vers le café où il avait donné rendez-vous et trouva l'homme assis à une petite table d'angle. Même au milieu de la foule bohème qui l'entourait, Lordy paraissait étrange avec sa chemise grise ouverte au cou, son chapeau perché sur le haut de sa toute petite tête et son visage long, brun et un peu penché de côté.

Quelques personnes qui connaissaient Dick Staines s'arrangèrent pour lui tourner le dos, car le restau-

rant était le lieu de réunion favori de garçons plus ou moins recommandables dont le métier n'admettait pas trop de précisions; les uns « protégeaient » de petites actrices, les autres attendaient, bien habillés, l'arrivée d'étrangers faciles à duper.

« Que buvez-vous, Captain? demanda Lordy Brown en faisant claquer ses doigts dans la direction du garçon. Hé! là-bas. Viens voir un peu ce que le Captain veut boire! »

Mais Dick ne voulait qu'un citron pressé.

« J'en ai pris un, moi aussi, et je n'ai bu que cela pendant des années... jus de citron et eau pourrie! Mais rien que de voir une bouteille de liqueur, ça me donne mal au cœur! Dites, Captain, vous ne m'en voulez pas, pour cette petite histoire avec la jeune fille? Je crois que j'étais un peu soûl! Connaissez-vous mon ami, Mr. Walter Derrick? »

Il fut sidéré lorsque Dick lui répondit par l'affirmative.

« C'est un frère, un peu mou, mais chic. Je l'ai connu d'une drôle de façon! Il campait dans un coin qu'on appelle Pakasaka avec un type nommé Cleave. Ils cherchaient de l'or. Je leur suis tombé dessus en traversant la brousse. Il était assez malade — un lion lui avait abîmé une jambe — mais j'ai réussi à le ramener au camp. Je parie qu'il va s'en souvenir, Captain! Vous allez voir, il va dire: « Ce vieux Lordy! qu'est-ce que je peux faire pour toi, vieille crapule! » Il blague toujours, Walter. C'est le type le plus malin que j'aie jamais connu!

— Et vous en avez connu? s'enquit Dick amusé.

— J'suis resté au camp quatre jours pour lui soigner sa jambe. C'était bien mordu, vous savez, et pas beau à voir. Il avait voulu chasser un vieux lion galeux, ce sont les plus dangereux. Il disait qu'il boiterait toute sa vie, mais j'ai dit : « Non, croyez-moi, Walter. » C'est que, avec mon expérience... je suis

meilleur qu'un docteur. J'y ai fichu de l'iode et des cascades d'eau bouillante... je vous dis : mieux qu'un toubib! Walter s'en souviendra! Il me dira : « Lordy, comme je suis content de te voir! Tu m'as sauvé la vie, Lordy, maintenant que tu es en panne, c'est moi qui vais te tirer de là. »

— Je le souhaite, risqua Dick dès que le bavard s'arrêta.

— J'en suis sûr. Nous autres « les gars du Sud », on s'aide toujours. Nous, c'est pas du chiqué, on ne vous ressemble pas à vous qui êtes restés ici... on sait ce que c'est. Mon frère était un des premiers pionniers. Je connais le pays là-bas depuis Christmas Pass jusqu'à Buluwayo! J'ai prospecté dans le Barotseland et dans le Bechuanaland. J'ai même vécu à Kalahari. »

Il examinait Dick. De toute évidence, il se demandait ce qu'il devait encore dire, jusqu'où devaient aller ses confidences.

« Vous saurez bientôt qui je suis, monsieur l'inspecteur. Alors, il vaut autant que je vous facilite la besogne. J'aime assez traiter les policiers comme des gentlemen. J'ai pas toujours été régulier... J'ai fait deux séjours à la Centrale de Pretoria. Inutile de nier, n'est-ce pas? En tout, j'ai fait un an et demi à peu près. Mais ça, c'était quand je buvais et je m'étais égaré avec des types qui étaient pires que moi. Maintenant, c'est fini, je file droit. L'autre jeu ne nourrit pas son homme. Vous savez ça mieux que moi, monsieur l'inspecteur.

— Pourquoi avez-vous été condamné? »

Du coup, Mr. Lordy Brown toussa avec embarras.

« C'est grave et ce n'est pas grave... Je n'étais pas le chef... »

C'était la vieille histoire que Dick connaissait bien. Brown n'était pas spécialement fier de ses fautes et

il tourna longtemps encore autour du sujet avant de l'aborder.

« La première fois, c'était juste le vol de l'or d'un prospecteur. Il avait bu, moi aussi, et je ne sais pas encore si l'or était à lui ou à moi. Mais la police m'a tordu le cou... elle n'est pas si aimable là-bas qu'à Londres, ajouta-t-il rapidement. Ça m'a valu ma première dose à la Centrale. La seconde fois, j'étais presque innocent. On m'avait dit qu'il achetait des diamants... Vous savez qu'on n'a pas le droit de faire le trafic des diamants en Afrique du Sud...

— Je suis au courant. Ensuite?

— Ensuite, continua lentement Lordy, j'ai voulu le dénoncer à la police, puis le prévenir. Je lui aurais demandé seulement un peu d'argent pour rentrer à Capetown, rien de plus méchant. Et voilà qu'il ne s'occupait pas de diamants du tout et que j'ai attrapé quatre ans pour faux témoignage.

— Pour avoir tenté de le dénoncer... en somme, est-ce là toute votre faute? »

Lordy ne protesta pas, mais il essaya seulement d'invoquer la pureté des motifs qui l'incitaient à rechercher Walter Derrick.

« Pour un gentleman, c'est un gentleman, celui-là. Je ne sais rien contre lui, si ce n'est qu'il est trop généreux. Il est incapable de faire une chose irrégulière... et il est si rigolo! Toujours prêt à blaguer! Savez-vous comment il appelait sa jambe lorsque je la lui emmaillotais? La part du lion! Il ne pouvait s'empêcher de plaisanter! »

Quand Lordy raconta qu'il était fauché, ce n'était pas absolument vrai. Il avoua qu'il avait débarqué avec un peu d'argent et il parut regretter sincèrement d'avoir quitté l'Afrique. Mais le détective devina qu'il avait dû avoir une excellente raison de s'en aller.

« N'avez-vous jamais eu d'ennemis à Capetown ? » demanda-t-il soudain.

A l'hésitation que Lordy mit à répondre, Dick comprit que la confession n'était pas complète.

« Oui, évidemment, quelques-uns, reconnut Brown. Quand j'étais à Capetown, c'était rempli d'escrocs, alors c'était les autres qui prenaient. La moitié de la bande des escrocs d'Australie était là, dans les meilleurs hôtels... avec des femmes chics et tous au boulot. »

Il sentit soudain que Dick était intéressé et il se tut.

« Qui est cette miss de Villiers? »

Lordy regarda au loin. Il était très mal à son aise.

« Elle? Oh! C'est une jeune femme que je connaissais un peu.

— Escroc?

— Je ne veux pas donner de renseignements sur des femmes. »

En rentrant chez lui, Dick était convaincu que Lordy s'était vraiment trompé en croyant reconnaître Mary Dane. Il n'y avait rien d'amoureux, rien d'amical dans le ton avec lequel il s'était adressé à elle; il avait plutôt senti une sorte de satisfaction, comme celle d'un homme blessé qui trouve enfin celui qui est responsable de ses malheurs.

Dick était intrigué et un peu froissé. Sans aucune nécessité, il analysa cette dernière impression. Il était froissé parce qu'il aimait la jeune fille et avait derrière la tête la conviction — et ce n'était pas tout à fait une conviction — que Mary Dane et son sosie n'étaient qu'une seule et même personne. Cependant Lordy, comme lui, avait avoué son erreur. Tous les deux n'avaient reconnu la jeune fille que dans la demi-obscurité : l'un dans le sous-sol de la maison de Walter Derrick, l'autre à la lueur incertaine d'un réverbère. Pourquoi aurait-elle pu être l'ennemie de Walter Derrick? Qu'espérait-elle gagner dans d'aussi folles aventures? Son esprit se reporta vers l'inconnu qui

avait tué à Slough. Etait-elle sa femme, sa sœur...? Il secoua la tête. Ces choses n'arrivent que dans les romans... Dans la vie, ces gens-là sont toujours seuls.

En supposant que le meurtrier de Slough fût l'instigateur de tous ces mauvais coups, il aurait été au courant de la proposition faite par le vieux Derrick lorsqu'il avait offert ses empreintes à la police qui les lui avait refusées. Mais, si ces empreintes avaient été cachées dans un coin secret... Mais Dick rejeta cette théorie. Il était plus simple de penser que les visiteurs nocturnes cherchaient le reste de l'argent que le vieux Derrick avait dû enfouir dans quelque cachette mystérieuse.

Et ainsi, il pouvait placer Mary Dane et son sosie sur le vrai plan qui leur convenait. Si sa théorie était juste, la seconde femme était un habile escroc à la recherche d'argent facile à gagner et qui, comme personne ne le réclamerait, n'amènerait pas d'histoire désagréable.

Il passa une grande partie de la nuit sans dormir, construisant des théories et les détruisant ensuite. Il s'endormit enfin en prenant la résolution de découvrir la femme qui ressemblait tellement à Mary Dane et qui avait ainsi créé un mystère qui commençait à lui taper sur les nerfs.

Par pure fatuité (ainsi qu'il se le disait lui-même), il se rendit le lendemain au petit hôtel où Mary devait avoir passé la nuit. Il fut immédiatement puni de sa folie, car Mary était partie par un train du matin bien qu'elle lui eût affirmé qu'elle resterait à Londres toute la journée.

« Etes-vous Mr. Staines? demanda la femme de chambre en se souvenant d'une commission. Voulez-vous attendre alors, monsieur. Mademoiselle a laissé une lettre pour vous... elle avait dit que vous viendriez. »

Dick ne put s'empêcher de rire. Comme « Made-

moiselle » était sûre d'elle, et comme elle connaissait les hommes! Son irritation augmenta encore lorsqu'il lut :

« Cher Mr. Staines,

« Je suis désolée d'avoir à repartir pour Littlehampton. J'ai reçu un coup de téléphone m'avertissant que Mr. Cornfort n'était pas bien. Je suis navrée de ne pouvoir déjeuner avec vous, mais j'espère que vous m'inviterez une autre fois. »

L'écriture était menue, presque enfantine. L'énervement de Dick fut accru encore car il était bien venu pour l'inviter à déjeuner avec lui, mais il était absolument sûr de ne pas en avoir parlé la veille.

Il s'imaginait la jeune fille se moquant de lui, il voyait rire ses jolis yeux gris...

« Que le diable l'emporte! » dit-il à mi-voix et il repartit vers ses occupations.

Il n'avait pas grand-chose à faire d'ailleurs. Il relut le dossier de Slough. Il fut étonné par le peu que l'on savait à ce sujet. Le seul témoignage de quelque valeur était celui d'un charretier, curieusement appelé Charrette, mais, dans le coin de sa déposition, on avait tracé ces mots : « Le témoin est mort. »

Charrette avait vu une motocyclette, munie d'un side-car, qui venait doucement dans la direction de Maidenhead. Le conducteur était vêtu de brun et portait des lunettes. Il était difficile de dire sa taille, car il était assis à califourchon sur sa machine. Le caissier assassiné était un homme de quarante ans, amateur de boxe et grand marcheur. Il avait l'habitude d'aller à pied de Slough à l'usine qui se trouvait un peu hors de la ville et de porter l'argent dans un sac noir. Le directeur avait souvent dit que c'était dangereux et avait ordonné qu'il fût toujours accompagné. Mais cet ordre n'était pour ainsi dire jamais

exécuté. Le caissier était seul, ce matin-là, lorsque, devant trois ou quatre personnes, dont un livreur d'épicerie, le motocycliste s'arrêta au coin d'un chemin et descendit de sa machine. Il était penché sur son appareil lorsque le caissier arriva à sa hauteur. Alors, il fit demi-tour, sortit un revolver et tira. Personne ne vit l'assassin remonter sur sa machine, et, avant que les témoins comprissent ce qui venait d'arriver, il avait disparu. Il avait traversé tout Slough, obéi au signal d'un agent de la circulation qui l'obligea à laisser la route à un tramway, et l'on ne l'avait jamais plus revu.

On avait retrouvé le revolver au milieu de la route à quarante pas de la victime, et l'enquête disait que le meurtrier avait dû le mettre dans sa poche et qu'il avait dû glisser à terre. On ne savait rien de l'homme, on n'avait pas la moindre idée du numéro de la moto. La police avait examiné tous ceux qui avaient un jour ou l'autre joué du browning, mais elle n'avait pas avancé d'un pas, si bien qu'on avait conclu à Scotland Yard que c'était un homme d'une certaine éducation et qu'il avait pu passer en France.

En effet, les criminels ordinaires ne s'aventurent pas à changer de pays. Ils savent bien qu'un homme qui ne connaît pas les langues étrangères est perdu hors de chez lui. On le remarque partout où il passe, et dès que son signalement est donné, il ne peut plus s'échapper.

Scotland Yard peut compter sur les doigts d'une seule main le nombre d'hommes qui se sont réfugiés sur le continent, et ce sont tous des escrocs internationaux, des perceurs de coffres-forts qui sont aussi bien chez eux à Paris, à Berlin ou à Londres.

CHAPITRE VI

Le meurtre de Slough était donc réduit à très peu de chose : un crime affreux commis par quelqu'un que la police ne connaissait pas, puisque toutes les enquêtes faites dans les habituels bas-fonds n'avaient rien révélé.

Dick lut et relut les diverses conclusions apportées par plusieurs inspecteurs de police à la recherche du moindre détail oublié. Il parcourut à nouveau la déposition du charretier et rien n'attira particulièrement son attention. Refermant le dossier, il le fit remporter dans le bureau de classement. Son téléphone sonna et il comprit qu'on l'appelait de loin au temps qu'il fallut pour qu'il entendît celui qui le demandait.

« C'est vous, Staines? »

C'était Walter Derrick, il reconnut immédiatement sa voix.

« Qu'y a-t-il encore? demanda-t-il vivement, mais Walter éclata de rire.

— Rien! mais demain, c'est samedi, et je voulais savoir si cela vous amuserait de venir ici et de passer le week-end chez moi... à moins qu'on n'ait pas droit aux week-ends à Scotland Yard? Weald vient... Non, lui seulement, nous serons juste nous trois. Vous vous ennuierez peut-être mais la campagne est magnifique en ce moment. »

Dick n'avait rien de spécial à faire à Londres et il était curieux de savoir ce que Walter pensait de Lordy Brown.

« J'ai rencontré un de vos amis, lança-t-il dans l'appareil.

— Qui donc? questionna Walter.

— Je vous le dirai... un drôle d'oiseau!

— Alors, ça doit être un de mes amis! plaisanta Derrick. Mâle ou femelle? Pas mes voleurs, au moins?

— Oh! non, ce n'est pas aussi intéressant que cela! »

Avant de quitter Londres, Dick alla aux bureaux de l' « Union Castle Line » et se fit remettre la liste des passagers qui étaient arrivés par le *Glamis Castle*. Personne, ni en première, ni en seconde, ni même en troisième classe ne portait le nom de Lordy Brown. Cela n'était pas extraordinaire. Si la théorie de Staines était juste et si Brown avait quitté l'Afrique pour un motif sérieux et précipitamment, il avait dû voyager sous un faux nom. Il se pouvait aussi que l'homme fût arrivé en Angleterre depuis longtemps. Cette supposition se trouva un peu confirmée lorsque Dick découvrit des faits qui pouvaient avoir causé la fuite de Lordy. Plusieurs cambriolages avaient eu lieu à Capetown six mois auparavant; un assez grand nombre d'arrestations avaient été opérées. Bien que Brown ne fût pas recherché par la police, on le soupçonnait d'avoir appartenu à cette bande. La peur d'être pris avait pu le faire revenir en Angleterre.

Le rapport que Dick reçut le samedi matin montra

combien Lordy avait été discret dans la confession de ses fautes. Ce n'était pas deux fois qu'il avait été dans les prisons africaines, mais une douzaine de fois. Il avait même été puni au Congo et emprisonné à Elisabethville. C'était, de plus, un grand voyageur. Il s'était donné comme prospecteur, mais il était avant tout connu comme trafiquant.

Walter Derrick disait toujours que sa maison de campagne était dans le Surrey. En réalité, elle se trouvait à la limite du Sussex et à quelques milles de Singleton. La propriété était petite, la maison modeste et sans prétention.

Derrick vint chercher son invité à la gare et l'emmena à Keyley. Sur sa demande, le détective était passé à Lowndes Square et y avait trouvé deux hommes de garde. Ils n'avaient presque rien à dire; vraisemblablement on n'attaquerait plus la maison de Derrick, ce qui était aussi l'avis de Dick.

« Quelle histoire! soupira Walter, tandis que sa longue et silencieuse voiture roulait le long de la large route. Je n'y comprends rien. Cela n'a ni queue ni tête. S'ils croient qu'il y a encore de l'argent caché quelque part, ils doivent ignorer autant que moi où il peut se trouver. La semaine prochaine, je vais prendre un architecte et quelques ouvriers et je vais leur dire de fouiller partout très sérieusement. Si je découvre quelque chose, ces mendiants me laisseront-ils enfin tranquille? »

Ils trouvèrent Tommy Weald qui les attendait devant la maison. Il accueillit Staines avec joie.

« J'ai eu une semaine si assommante et je m'attendais à un week-end particulièrement rasoir...

— Merci », fit Derrick.

Mais Tommy n'avait aucune envie de s'excuser.

« Je ne peux pas m'en empêcher, mon vieux. Les stupides parents que j'ai vus cette semaine m'ont démoli. Et si je n'avais pas accepté votre invitation,

Derrick, je serais allé à Bognor voir ma petite amie... Elle est adorable, mon vieux Dick.

— Qui donc? » demanda Derrick amusé.

Mais Dick n'avait aucune envie de parler de Mary Dane. Il pensa que ce week-end s'annonçait aussi assommant que Tommy l'avait prédit. Dick avait eu une semaine assez lourde et il était fatigué. Derrick fut particulièrement taciturne pendant le dîner et Tommy bâilla tant qu'il put en dépit de toute sa bonne éducation. Les rares fois où il ouvrit la bouche pour parler, ce fut au sujet de la « divine nurse » qui, de toute évidence, lui avait fait une très grande impression.

« Je voudrais bien faire connaissance avec votre Miss Dane, dit enfin Derrick. Vous la connaissez? demanda-t-il en se tournant vers Dick.

— Oui, répondit paisiblement ce dernier... et vous l'avez déjà rencontrée, vous aussi... avec votre voiture!

— Serait-ce cette jeune femme que j'ai failli renverser à Brighton?

— Je ne vous l'aurais jamais pardonné ! » dit Tommy en étouffant un bâillement.

Il avoua qu'il tombait de sommeil, et quand Derrick lui conseilla d'aller au lit, il accepta avec enthousiasme.

Dick sortit avec son hôte et marcha un peu le long des pelouses. La nuit était chaude et l'air alourdi par le parfum des roses. On entendait quelque part au loin le chant d'un rossignol.

« Je suis persuadé qu'à Scotland Yard, on peut difficilement imaginer qu'un tel endroit existe, plaisanta Derrick... Pas un voleur, pas un gredin, pas un assassin... »

Une silhouette furtive traversa le gazon et les deux hommes la distinguèrent malgré l'obscurité.

« Pas d'assassin... Hum! il faudra que je tue cette

hermine un de ces jours ! Elle est déjà entrée deux fois dans mon poulailler et m'a liquidé quelques poulets. »

Soudain, Derrick questionna brutalement:

« Qui est cet ami que vous avez rencontré, Staines? Je voudrais bien le savoir!

— Moi aussi! répliqua Dick en souriant. Connaissez-vous un certain Lordy Brown? »

Il y eut un long silence.

« Lordy Brown? répéta lentement Derrick. Oui, il me semble. Voyons, n'est-ce pas un acrobate de cirque?

— Je croirais facilement qu'il a pu l'être! Vous souvenez-vous d'avoir été blessé par un lion en Afrique? Je ne savais pas que vous fussiez chasseur!

— Cette fois-là, d'ailleurs, j'étais plutôt gibier! Mais, est-ce que ce n'est pas le type qui... Lordy Brown ! »

Il réfléchit un moment...

« Un homme au long visage mince qui parlait toujours de lui. Je m'en souviens... mais je croyais qu'il était mort... Je croyais avoir lu qu'il s'était noyé quelque part dans le Tanganyika. Comment l'avez-vous rencontré? »

Là, Dick s'était préparé à mentir un peu.

« Tout à fait par hasard, dit-il. Mais, en tous les cas, je devais faire sa connaissance tôt ou tard, car j'ai une section qui s'occupe tout spécialement des indésirables venant de l'extérieur. D'après un rapport que j'ai reçu, il est bien l'homme que nous désirions le moins voir ici!

— Et il vous a dit qu'il était un de mes amis? demanda Walter avec un léger gloussement comme s'il se souvenait soudain de quelque chose de très drôle. Il n'a pas dû vous raconter que lorsqu'il quitta notre camp, il emportait près de douze onces d'or que nous avions eu beaucoup de mal à retirer de la rivière? »

Dick n'était pas étonné que leur amitié ait fini de pareille façon.

Ils marchèrent encore de long en large. Derrick avait collé un cigare entre ses lèvres et il tenait ses mains derrière son dos. La nouvelle de l'arrivée de Lordy Brown avait déclenché en lui un nouveau courant de pensées qui ne paraissaient pas particulièrement agréables..

« Il a du culot tout de même! dit-il enfin. Moi, un de ses amis! Vous a-t-il raconté qu'il fuyait lorsque nous l'avons rencontré et que j'ai fait faire cinquante milles à un messager pour prévenir le plus proche magistrat? Je peux dire que Lordy Brown est le seul véritable ennemi que j'aie jamais eu dans ma vie. Il me hait autant que je le hais. S'il est dans le pays depuis quelque temps, je m'explique tous les crimes qui ont été commis, et principalement... »

Mais il ne termina pas sa phrase.

« Je crois que vous pouvez cependant vous attendre à le rencontrer quand vous rentrerez à Londres, dit Staines. Il habite maintenant à l'Hôtel Howfolk, dans le Strand. Je crois qu'il doit avoir besoin d'argent.

— Il n'aura pas un sou de moi, répondit calmement Derrick. Je me souviens de lui... Il a même dû être condamné pour chantage une fois ou deux... Vous savez, on entend dire de ces choses et, ensuite, on ne sait plus exactement quel est l'homme qui a commis tel ou tel méfait! S'il vient chez moi, je n'hésiterai pas à appeler la police. Il s'était si bien mis d'accord avec mon associé... un nommé Cleave. Je ne sais pas si Cleave n'a pas, lui aussi, eu de démêlés avec les policemen, bien qu'il fût parfaitement élevé. Pauvre vieux Cleave! Je ne devrais pas dire du mal de lui. Il est devenu un peu fou... Il s'est enfui dans la brousse et je ne l'ai jamais plus revu. C'était le moment où le gibier changeait de place et

il y avait des lions partout. J'en ai tué deux le jour où il a disparu. »

Il jeta au loin son cigare et en alluma un autre.

« C'est ça, je me rappelle bien des choses sur Lordy Brown maintenant, reprit-il après un nouveau silence. Il avait dénoncé un homme de Capetown, mais malheureusement pour lui, il existe une excellente petite agence de détectives à Cape, et Lordy a eu bien de la chance de ne pas être expédié à Breakwater. Comme c'est drôle... j'avais complètement oublié tout cela! (Il rit tout à coup...) Et voilà que je vous fais presque sa biographie! J'aimerais que vous soyez là lorsque nous nous reverrons. Il a dû m'écrire à Londres... Je vais lui fixer un rendez-vous pour jeudi. »

Cette nuit-là, ils ne parlèrent plus de Lordy. L'après-midi suivant, tandis qu'il jouait au golf avec un Tommy mélancolique, Derrick y fit encore allusion.

« Je voudrais que vous tâchiez de savoir, Staines, s'il n'a jamais été condamné pour vol... cela expliquerait peut-être les tentatives de cambriolage de Lowndes Square. »

Walter avait coutume de dormir le dimanche après le déjeuner et Tommy était au courant de cette habitude, car à peine se fut-il retiré qu'il entraîna Dick dans le jardin.

« J'ai une voiture dehors, dit-il. Si on allait faire un tour à Bognor?

— Vous avez donc des parents à Bognor? » demanda-t-il, et Tommy rit doucement.

Dick le regarda sans bienveillance.

« Nous pourrions peut-être la trouver sur la jetée, vieux frère! Elle se balade toujours de long en large avec son vieux bonhomme. Elle sera très contente sûrement de nous voir, dit-il avec chaleur. Chaque fois que je la rencontre, elle ne fait que me parler de toi... Elle dit que tu es un type extraordinaire et se

demande comment tu as pu rester dans la police. »

Dick n'avait pas besoin d'être persuadé : dès les premiers mots de Tommy, son cœur avait battu.

Il sembla, au début, que leur expédition fût vaine. Pendant deux heures, ils arpentèrent la promenade sans voir la moindre silhouette qui pût être Mary Dane. Ils songeaient sérieusement à revenir à Keyley, lorsque Dick aperçut le fauteuil jaune qui revenait doucement du village, suivi par la jeune fille vêtue de bleu sombre. Une seconde plus tard, ils se précipitaient à sa rencontre.

Elle ne parut aucunement surprise de les voir, et pour cela elle avait une excellente raison.

« Il y a une heure que je vous observe... car les fenêtres de l'hôtel où nous sommes donnent sur la jetée. »

Tommy tenta de trouver une explication à leur présence, mais elle n'écouta pas ce qu'il disait. Ses yeux restaient fixés sur Dick.

« Qu'est-ce que j'ai bien pu faire encore? Avez-vous déniché une quatrième personne avec un porte-mine à sept shillings? »

Elle regardait Tommy; il baissa la tête un peu confus.

« Et qu'est-il sorti de votre interview avec cet homme terrible? Vous ne l'avez sans doute plus revu! »

L'après-midi ne fut pas particulièrement agréable pour Tommy. Il dut faire de grands efforts pour qu'on lui permît de prendre part à la conversation. L'infirmier poussait la chaise de l'invalide à quelques pas devant eux et ils le suivaient sans même s'en apercevoir.

« Le docteur veut que Mr. Cornfort parte pour la côte Est. Nous allons d'abord aller à Margate, puis, par le bateau, à Clacton.

— Qu'a-t-il donc? » demanda Dick.

Il ne s'intéressait pas spécialement à la santé du malade et il fut un peu choqué de sa propre indiscrétion. Mary le regarda gravement.

« C'est une question qu'il ne faut jamais poser à une bonne nurse », et Dick sentit sa gêne augmenter.

Ce n'était pas ainsi que Tommy avait envisagé cet après-midi au bord de la mer, et il suggéra qu'il serait temps de retourner vers leur hôte. Il regrettait presque, ajouta-t-il pendant le trajet, d'avoir proposé cette promenade d'agrément à Bognor. Dick l'interrompit brusquement.

« Quand rentres-tu en ville?

— Pas avant un mois! dit Tommy. Il faut encore que j'aille rendre visite à une vieille tante. Elle joue au croquet, et elle adore ça! Ç'en est dégoûtant! Mais pourquoi me demandes-tu ça?

— J'ai presque envie, reprit Dick lentement, de te demander l'hospitalité. La chambre que tu avais mise à ma disposition chez toi me plaît beaucoup, et je voudrais passer, voyons... le mois prochain, par exemple — ne me regarde pas ainsi, regarde plutôt la route devant toi. Tu fais du cent dix et ce n'est pas une vitesse pour me regarder avec des yeux ronds...

— Qu'as-tu derrière la tête? » demanda Tommy. Puis il reprit avec un intérêt subit: « Est-ce pour une affaire policière? Si oui, je laisse tomber ma vieille tante et je rentre avec toi! »

Dick hésita un instant. Il aurait peut-être besoin d'aide si la théorie qui s'élaborait dans son esprit se trouvait justifiée, et il n'avait nulle envie de mettre Scotland Yard au courant de ses soupçons. Il était persuadé que, dans les quelques jours qui allaient suivre, une dernière tentative, tout à fait désespérée, serait faite par l'inconnu pour découvrir le trésor caché dans la maison de Lowndes Square.

« Va donc plus doucement, où je ne te dis plus rien », reprit-il, et quand Tommy fut revenu à un

modeste quatre-vingts, il s'expliqua avec une grande franchise.

« Il se peut que tu t'amuses, il se peut aussi que tu t'ennuies, il y a de grandes chances pour que tu passes des jours mornes sans aucun plaisir... mais si tu veux te mettre entièrement à mes ordres, je ferai de toi un petit détective. Quant à ta bonne tante, elle ne perdra pas beaucoup si tu ne vas pas la voir! Quand rentres-tu en ville? »

Tommy répondit vivement :

« Que dirais-tu de mercredi?

— Parfait. Mais, si tu n'y vois pas d'inconvénient, moi, je rentrerai cette nuit chez toi. Ecris à ton maître d'hôtel qui va être dégoûté de me revoir, pour qu'il me laisse l'entière disposition de tout jusqu'à ce que tu arrives. As-tu des armes chez toi?

— Deux revolvers, mon vieux, répliqua Tommy avec fierté.

— Ah! oui? Et as-tu un permis pour les garder? — Et comme Tommy restait silencieux, il poursuivit: C'est bien ça, je m'en doutais... Eh bien, si je ne découvre personne, j'aurai au moins la satisfaction de te dénoncer! Où les gardes-tu? »

Lord Weald lui indiqua l'endroit et voulut arrêter la voiture pour faire un croquis de la place exacte où ils se trouvaient, dans l'angle d'un petit bureau, mais Dick déclara que ce n'était pas nécessaire.

CHAPITRE VII

En rentrant à Keyley, ils trouvèrent Mr. Derrick qui jouait aux boules avec son jardinier. Il ne sembla pas du tout étonné qu'ils eussent pris « leur après-midi » ainsi qu'il le constata.

« Je reconnais que, sans femme, c'est assez triste ici! J'ai failli demander à une nurse qui passait de me tenir compagnie.

— Une nurse? Quelle nurse? s'enquit immédiatement Dick.

— Je veux bien être pendu si je la connais, répondit Walter en riant. J'ai seulement aperçu une nurse qui se baladait et qui admirait mon jardin... Je n'ai même pas eu le courage de lui dire qu'il était interdit d'entrer... Elle m'a paru assez jolie, de petite taille, autant que j'ai pu en juger, car elle était assez loin de moi, mais j'aurais parié que c'était cette jeune fille que j'ai failli tuer à Brighton... il est vrai que toutes les nurses se ressemblent. »

Dick et Tommy se regardèrent, un peu inquiets.

« Vers quelle heure l'avez-vous vue?

— Il y a une heure à peu près.

— Alors, je peux vous affirmer que ce n'était pas elle, déclara solennellement Tommy.

— C'est curieux, j'aurais juré que c'était elle, autant que je me souvienne d'elle. Elle était avec un homme et ils étaient certainement de très bons amis. Ils ont disparu pendant un moment, puis, lorsque je suis allé vers la roseraie, je les ai vus qui montaient en auto. C'était la jeune fille qui conduisait. J'ai horreur des femmes qui conduisent. »

Dick resta muet d'étonnement.

« N'avez-vous rien remarqué d'autre?

— Elle était à une assez bonne distance, dit Mr. Derrick en réfléchissant. J'ai seulement noté qu'elle portait des gants tannés bruns. En général, les nurses ont des gants blancs. »

Le détective resta perplexe. Mary Dane portait des gants bruns : il les avait remarqués et s'était étonné en lui-même qu'elle portât quelque chose qui fût en désaccord avec son costume. Qui donc était ce mystérieux sosie? Et pourquoi copiait-il une nurse parfaitement inoffensive?

Il s'excusa auprès de son hôte, et Mr. Derrick, loin de se formaliser de ce départ prématuré, lui offrit de prendre sa voiture. Dick fut enchanté d'accepter car les trains du dimanche étaient particulièrement incommodes. Pendant ce temps, Tommy était rentré dans la maison et avait téléphoné chez lui pour que que tout fût prêt.

Dick découvrit que le personnel de la maison s'était augmenté de deux femmes de chambre et, au lieu d'être reçu avec maussaderie, il y eut presque de l'enthousiasme dans leur réception. Il n'eut l'explication de cette joie que plus tard, alors que le maître d'hôtel lui servit son café dans la confortable chambre à coucher.

« Les femmes de chambre ont terriblement peur de la maison de Mr. Derrick, dit-il.

— Pourquoi donc? demanda Dick.

— C'est que, commença l'homme un peu honteux, elles prétendent que la maison est hantée, c'est idiot. Mais le gardien pense comme elles. Il dit qu'il entend toujours des bruits et, qu'une nuit, il a vu le père de Mr. Derrick, le vieux patron, qui montait l'escalier... Il dit qu'il l'a vu comme je vous vois. Il y avait clair de lune, et il a été tellement effrayé qu'il n'a pas osé lui courir après. »

C'était la première fois que Dick entendait parler du fantôme. Il fut tellement impressionné qu'il téléphona immédiatement à Keyley.

« Sans blague, plaisanta Walter. C'est bien la première nouvelle!

— Est-ce que vous m'autorisez à questionner votre gardien?

— Bien sûr! Appelez-le, ou bien, je vais vous l'envoyer... j'espère qu'on n'enlèvera pas ma maison en son absence! Allez-y, c'est encore mieux, et voyez vous-même. »

Dick attendit que Walter eût pu prévenir son gardien et il se dirigea vers la maison hantée. La porte lui fut immédiatement ouverte. Dick s'aperçut tout de suite que le gardien portait un revolver qu'il glissa dans sa poche dès qu'il se fut assuré de l'identité du visiteur.

« Oui, monsieur, c'est vrai, et j'ai la frousse. Je ne crois pas aux revenants. Je suis un ancien soldat et j'ai surveillé des maisons bizarres, plus bizarres même que celle-ci... Eh bien! pour rien au monde, je ne voudrais passer une autre nuit comme celle de samedi. Celle où j'ai vu le vieux...

— Vous le connaissiez donc? s'informa Dick, surpris.

— Oui, je l'avais vu plusieurs fois. Il venait sou-

vent au bureau. J'étais portier chez un marchand de biens et il faisait beaucoup d'affaires avec nous. Il travaille encore pour Mr. Derrick, c'est comme cela que j'ai eu ce poste-ci.

— Comment était-il?

— Plutôt mince, et petit. Il vous serait arrivé à l'épaule. Il boitait légèrement... on le reconnaissait de loin. »

Tout cela était nouveau pour Dick. Il avait souvent entendu parler du vieil homme, mais personne ne lui avait jamais fourni de signalement, ni mentionné son infirmité.

« Alors, racontez-moi ce que vous avez vu. »

Le gardien respira profondément comme si ses souvenirs exigeaient un énorme effort.

« J'étais en train de finir mon dîner dans la cuisine, en bas, lorsque j'ai cru entendre du bruit. Il m'avait semblé que quelqu'un marchait dans le couloir. Je me suis levé, j'ai pris mon vieux revolver et je suis monté dans le hall. Il n'y avait personne, en apparence, et j'ai allumé la lumière. Le salon et la salle à manger étaient fermés à clé. Je me suis donc dit que j'avais rêvé. Alors, j'ai eu l'impression qu'on marchait au premier, je suis monté — sans me presser, je dois l'avouer. Arrivé au palier, je n'ai vu personne. J'ai levé la tête. Il était près de la fenêtre de l'autre étage et un rayon de lune éclairait son visage...

— Le vieux monsieur? »

Le gardien parut avaler sa salive difficilement, et il inclina le front.

« Qu'avez-vous fait?

— Je n'ai pas bougé et je l'ai vu disparaître en boitant.

— Avait-il touché à quelque chose? Avez-vous été au second faire une inspection? Pas immédiatement... je l'imagine facilement, ajouta Dick en souriant.

— Non, il n'a touché à rien. Je ne vous mentirai pas, monsieur l'inspecteur, bien que je risque de perdre ma place si vous répétez cela à Mr. Derrick. J'ai dégringolé aussi rapidement que j'ai pu vers le sous-sol et je me suis enfermé dans la cuisine. »

Dick éclata de rire.

« Quel froussard!

— C'est possible, poursuivit l'homme, mais je ne sais pas ce que vous auriez fait à ma place! Ça a l'air idiot maintenant que nous sommes tranquillement assis tous les deux dans des pièces bien éclairées, mais j'étais absolument seul dans la maison. Et ce n'est pas la première fois qu'il revient. Le collègue que j'avais avant m'a dit l'avoir vu boitiller aux alentours de la maison. Il ne savait pas qui c'était, lui, mais j'ai tout de suite deviné lorsqu'il m'a fait sa description.

— Supposons, reprit lentement Dick, que ce ne soit pas un fantôme. Mais un homme en chair et en os. Comment aurait-il pu s'introduire dans la maison?

— Par la grande porte d'entrée seulement, et elle était fermée.

— Au verrou?

— Non, monsieur, je ne mets jamais ni verrou, ni chaîne. C'est que les verrous et les chaînes sont d'excellents moyens d'empêcher les gens d'entrer, mais ils les empêchent aussi de sortir.

— C'est-à-dire que vous avez peur de ne pouvoir vous sauver! Voyons, où dormez-vous?

— Dans la cuisine.

— Bien. Je vais donc vous dire ce que j'attends de vous et je demanderai ensuite l'autorisation de Mr. Derrick. Je voudrais que vous mettiez votre lit dans cette pièce-ci. (Il montrait du doigt la chambre qui était au-dessus d'eux et dont le mur était mitoyen avec la maison de Weald.)

— Dans le bureau, monsieur? demanda le gardien

mal à l'aise. Je dois vous avouer que c'est toujours là qu'il va.

— Oublions un peu le revenant et pensons à notre sécurité. »

Dick monta sur le balcon où avait débuté toute cette aventure. Tous les stores de fer de la demeure de son ami étaient levés maintenant ; celui qui l'avait obligé à passer chez le voisin avait été réparé.

« Si vous dormez ici, et moi là, à côté, il nous sera très facile de communiquer. Si vous couchez dans le sous-sol et si quelque spectre vient vous voir, vous avez neuf chances sur dix de rester sans secours. Comme ceci, vous n'aurez qu'à frapper sur le mur avec votre poing ou avec un marteau, si vous préférez. Faites-le tout de suite, frappez, et je vais aller voir si je vous entends. Faites-moi signe sur le balcon ensuite. »

L'homme secoua la tête.

« Je crois qu'il n'y a pas beaucoup d'espoir, monsieur, ces murs sont tellement épais.

— Essayons toujours. »

Larkin, le gardien, accepta de tenter l'expérience et Dick attendit. Il entendit un très léger bruit, puis il alla sur le balcon.

« J'ai tapé avec le talon d'une botte, avez-vous entendu? »

Dick dut reconnaître que ce n'était pas un bruit pareil qui pourrait le réveiller lorsqu'il serait profondément endormi.

« Attendez une seconde, dit-il; et il sonna le maître d'hôtel. N'avez-vous pas dans la maison une sonnette électrique que l'on puisse transporter?

— Oui, monsieur, il y a celle dont monsieur se sert pour appeler son valet de chambre.

— Apportez-la moi. »

Le majordome revint bientôt portant une petite

boîte, un rouleau de fil électrique terminé par une sonnette.

Dick repassa sur le balcon et donna ses instructions.

« Il fait assez chaud pour que vous laissiez votre fenêtre ouverte. Je vais garder la sonnerie dans ma chambre. Nous mettrons la sonnette dans la vôtre, et nous l'installerons de manière que vous l'atteigniez facilement de votre lit. »

Larkin dormait sur un lit de camp. Il put facilement faire le déménagement et il n'était pas peu satisfait de dormir désormais « en compagnie », comme il dit. La seule chose qui le chiffonnât, c'était qu'il devait traverser toute la maison obscure s'il avait envie d'un rafraîchissement.

« Mais vous n'avez qu'à rentrer ici seulement pour dormir et lorsque vous serez au lit vous n'avez qu'à dormir comme un bon chrétien, sans boire. Est-ce que cette porte peut se fermer? »

Le gardien revint au bout d'un instant et annonça que la porte avait une serrure et un verrou. Ils installèrent le fil d'un balcon à l'autre et la sonnerie fut placée sur le côté du lit de Larkin.

La nuit n'amena aucune nouvelle aventure. Dick se leva de bonne heure et trouva Larkin qui fumait sa première pipe de la journée sur le balcon.

« Non, monsieur, rien n'est arrivé. Je voudrais vous montrer un vasistas qui est en haut de l'escalier et qu'on ne peut pas fermer. »

Dick sauta sur l'autre balcon et suivit l'homme dans la maison de Derrick. Du dernier palier partait un escalier très étroit qui aboutissait à un couloir sans porte. En levant la tête, il aperçut une échelle suspendue en l'air et tenant par contrepoids. C'était une très banale sortie de secours en cas d'incendie. Il tira sur une grosse corde assez courte qui pendait, et l'échelle descendit vers le sol tandis qu'en même

temps le vasistas s'ouvrait automatiquement. Rapidement, Dick monta sur le toit, rabattit la vitre. L'échelle remonta vers le mur à mesure que la fenêtre se fermait. Elle était d'ailleurs très facile à ouvrir de l'extérieur aussi. Le toit était absolument plat, coupé seulement par les briques qui épaulaient les cheminées. Un petit chemin conduisait à un autre vasistas qui devait conduire dans la maison de lord Weald. En effet, il trouva là les mêmes dispositifs et put facilement ouvrir de l'extérieur. La maison suivante possédait un étage de plus, mais une échelle de fer permettait à des gens se sauvant du feu de continuer à fuir.

Il revint vers Larkin et le rassura.

« Je ne pense pas que nos amis puissent entrer par ce chemin-là. » Mais il était quand même satisfait de savoir que cette voie existait. Cela pourrait lui servir plus tard.

Il attendait un peu la visite de Lordy Brown et il avait donné des instructions à Larkin à son sujet. Mais il devait rencontrer Lordy tout à fait par hasard.

Ce même après-midi, Dick se hâtait à travers Piccadilly pour rejoindre Bourke avec qui il avait pris rendez-vous. Il était venu en voiture jusqu'à Berkeley Street, mais la circulation était si dense à cet endroit qu'il avait préféré faire le reste du chemin à pied.

Il regarda sa montre. Il était déjà en retard de cinq minutes. Il s'arrêta donc dans un café qu'il connaissait pour téléphoner à Bourke. Il apprit que celui-ci était sorti et avait laissé un message pour lui, retardant leur rendez-vous. Tranquillisé, Dick sortit de nouveau dans Piccadilly et continua vers la place sans se presser.

Il était Londonien de naissance et par goût. Les bruits de Londres étaient ceux qui l'enchantaient le

plus; l'âcre odeur des rues lui plaisait plus que le parfum des jardins. Dick Staines aimait à rêver : il savait laisser son imagination courir à son gré, créer des vies fantaisistes, imaginer les raisons qui pouvaient faire se presser comme des fourmis agitées ceux et celles qu'il coudoyait.

Il stoppa un instant sur le trottoir à l'endroit où Piccadilly rejoint la place bruyante. Les mains derrière le dos, il suivait les efforts de deux policemen qui tentaient de réglementer une circulation affolante.

« Tiens, Mr. Staines. Quelle agréable surprise! » entendit-il tout à coup.

Il se retourna et se trouva en face d'un long visage étroit, où deux yeux bleu pâle riaient un peu ironiquement. Il n'aurait jamais reconnu Lordy Brown si celui-ci ne l'avait pas abordé. En effet, Lordy portait un costume gris un peu trop large comme s'il l'avait acheté tout fait, une chaîne de montre en or traversait son gilet, à son doigt une bague portait une pierre scintillante. Il était très différent du vagabond effacé que Dick avait quitté dans le café de Piccadilly quelque temps auparavant.

« Vous admirez le paysage? commença-t-il sur un ton un peu protecteur. Quelle drôle de ville... et nous sommes des rien-du-tout là-dedans... Parlez-moi plutôt d'un petit patelin où l'on est quelque chose! Je me souviens lorsque j'étais à Geelong...

— Ce que vous êtes bien habillé, Brown! Avez-vous fait une « bonne affaire » ?

— Pas précisément, sourit Lordy. J'avais un peu d'argent et j'ai justement reçu ce matin une lettre d'Afrique avec quelques dividendes. J'ai deux ou trois paquets d'actions qui me rapportent une livre ou deux de temps à autre! »

Il prit un porte-cigares dans sa poche. Il était très neuf, très brillant et serti d'or.

« Non, merci, fit Dick en repoussant l'offre, je ne fume pas. Enfin, je ne fume pas ces cigares-là tout au moins. »

Lordy coupa le bout d'un cigare et l'alluma.

« Vous venez boire un verre? »

Dick eut instantanément envie de refuser, puis il eut la curiosité d'en apprendre un peu plus sur cet étranger qui entrait dans sa vie.

« Alors, je prendrai du thé.

— Moi aussi, je veux du thé. A cette heure boire de l'alcool serait immoral et dégoûtant. La nuit, c'est différent. Un homme comme moi, qui peut boire ce qui mettrait deux hommes normaux sous la table, aime prendre ses plaisirs lorsque le travail est terminé. »

Ils partirent dans la direction d'un grand café de Coventry Street, et Brown philosopha. Il croyait que la fortune vient naturellement comme la pluie sur la terre pour le « bon type ». Il prétendait être un « bon type » et, par conséquent, réclamait des dieux tous les avantages auxquels il voulait avoir droit.

« Avez-vous rencontré Mr. Derrick, demanda Dick lorsqu'ils furent assis et qu'ils eurent commandé leur thé.

— Ah! oui, parlons-en, dit Brown en souriant avec mépris, il ne veut pas me voir. Il n'est pas à Londres, d'ailleurs, mais à la campagne... Keyley, on appelle sa propriété.

— Vous y avez été? s'enquit Dick intéressé.

— Oui, hier. Et même, je vous ai vu sur la route. Je lui ai écrit, mais il a fait répondre qu'il était occupé et qu'il me verrait ici. Croyez-vous ça d'un homme à qui on a sauvé la vie? La reconnaissance... ça n'existe pas, Mr. Staines.

— Alors, vous ne l'avez pas vu?

— Si, je l'ai vu, mais lui ne m'a pas vu, corrigea Lordy. Il n'a pas changé. Il me semblait que je le

voyais encore dans la brousse avec sa jambe déchirée par les lions! Mais je n'ai pas l'habitude de m'imposer aux gens... Je ne suis pas un mendiant. Ça, vous pouvez le demander partout, on vous dira que je suis un bon type qui n'embête pas les gens.

— Oui, sourit Dick, et Mr. Derrick, lui, n'est pas un « bon type »?

— Oh! mais oui! répondit l'autre vivement. Je suis large d'esprit, vous savez. Demandez en Afrique, on vous dira qu'il n'y a pas d'esprit plus large que le mien sur les deux rives de la Tuli! Mr. Derrick a eu raison, — c'est un homme d'affaires, et il n'a pas envie qu'on le dérange quand il est avec ses amis, — il était avec un lord! Et puis, on n'a pas dû lui dire exactement mon nom. Vous voyez, je trouve des excuses à tout le monde, même à ceux qui ne sont pas très chic avec moi. C'est un brave type, je m'en souviens comme si c'était hier. »

Il tira un mouchoir de la poche de son pantalon et fit tomber quelques billets qu'il ramassa précipitamment.

« Vous n'avez pas l'air d'avoir besoin de lui en ce moment! Ces dividendes me semblent suffisamment importants.

— Les dividendes sont convenables, le marché est bon. J'ai de quoi vivre. Je n'ai besoin de la charité de personne. (Il regardait fixement Dick en parlant.) Et pourtant, cela ne m'étonnerait pas qu'il m'offrît une centaine de livres... mais je ne les accepterais pas. Je lui dirais: Non, merci. Je n'ai jamais demandé de l'argent pour avoir sauvé la vie d'un homme. Je suis comme cela, Mr. Staines.

— Je ne l'aurais jamais cru », affirma Dick, et Lordy ricana.

Mais il redevint sérieux presque aussitôt.

« Vous rappelez-vous cette de Villiers que j'ai rencontrée, ou que j'ai cru rencontrer... miss... je ne

sais plus qui? Elle est à Bognor, c'est une nurse... elle s'occupe d'un vieux monsieur.

— Comment savez-vous cela? demanda Dick surpris.

— Parce que je l'ai aperçue à Bognor. Elle est étonnante! (Il fit claquer ses lèvres.) Elle est le portrait craché de cette jeune fille d'Afrique. On dirait sa sœur jumelle. »

Il dit qu'il avait songé à faire bâtir une maison à Bognor. Il allait acheter une voiture pour y aller plus facilement.

« Dites-moi, est-ce un simple cambriolage ou bien avez-vous « donné » quelqu'un pour une jolie somme? »

Lordy tourna vers Dick des yeux navrés.

« Je voudrais que vous soyez sûr qu'il n'y a pas à Londres un type plus régulier que moi. Je peux vous le jurer.

— Et pourtant vous comptiez sur la reconnaissance de Mr. Derrick... de la manière habituelle! »

Lordy parut avoir un peu pitié de Dick.

« Je ne voudrais pas lui tirer une miette! C'est un type de la pire espèce... de ceux qui oublient leurs meilleurs amis dès qu'ils sont arrivés!

— Vous l'avez connu longtemps?

— Quatre jours, répondit franchement Lordy, mais c'est suffisant pour moi. Je me lie très vite. Voyez-vous, toutes ces histoires sur les tropiques qu'on a rabâchées partout sont de la blague. Il n'y a pas de copains pour Derrick! D'ailleurs, son père n'était pas intéressant. Il faut longtemps pour corriger un vice à un cheval... mais à un homme, c'est encore pis! Ce qui n'empêche pas, déclara Brown froidement, qu'il ne l'emportera pas au paradis, comme dit William Shakespeare... ce sont mes oignons! »

Dick ne put s'empêcher de sourire. Il appela le gar-

çon et paya malgré les faibles protestations de Lordy. Tandis qu'ils sortaient, il parla encore à son douteux compagnon.

« Celui qui épluche ses oignons ici... s'ouvre aussi la porte de la cellule 94. N'oubliez pas cela, Brown!

— Je n'oublie rien », répliqua Lordy sans la moindre hésitation.

CHAPITRE VIII

Dick rentra chez lui peu après cette rencontre et il alla questionner Larkin sur le pas de la porte de Derrick.

« Non, monsieur, rien de neuf. Je n'ai vu personne.

— Vous n'avez pas eu un coup de téléphone vous disant de partir pour Tombouctou?

— Non, monsieur, répondit Larkin en souriant. Cela n'arrivera plus, nous avons un code, Mr. Derrick et moi. Je n'accepte pas d'autres ordres que ceux donnés en langage convenu.

— Riche idée, déclara Dick... c'est moi qui l'ai eue. »

Staines remarqua que, de temps à autre, l'homme jetait un coup d'œil un peu inquiet vers la maison.

« Le fantôme se balade-t-il?

— Non, mais je suis un peu nerveux, c'est tout. »

Il n'avait aucun plaisir à passer une nouvelle nuit

dans cette demeure. Avant de dîner, Dick sortit avec la petite voiture de lord Weald et admira encore le mécanisme ingénieux qui faisait fonctionner les portes.

Même en plein jour, le garage de Tommy donnait de l'extérieur l'impression d'être une chapelle. Certaines parties de l'architecture étaient très vieilles : il y avait par exemple, à l'extrémité de la voûte gothique, un motif certainement ancien. Cela l'intéressait, car Tommy n'avait aucunement l'esprit religieux. Ce garage bizarre devait exister avant qu'il achetât la maison.

La voiture allait vite. Dick tenta de trouver Bourke à Scotland Yard, ne le trouva pas et revint en faisant un long détour par le sud de Londres. Il se trouvait près d'une station de Métro, lorsqu'il vit une jeune fille qui marchait vite sur le trottoir. Un instant, il crut la reconnaître. En passant près d'elle, il tourna la tête et vit qu'il ne s'était pas trompé. Il freina brusquement, arrêta la voiture, mais lorsqu'il regarda autour de lui, la jeune fille avait disparu, absorbée sans doute par le Métro. Et pourtant, il aurait juré qu'elle avait dépassé la station lorsqu'il l'avait aperçue.

C'était Mary Dane, et cependant ce n'était pas tout à fait Mary Dane. Cela devenait une obsession pour lui.

Il commença à raisonner en lui-même. En quoi cette jeune fille différait-elle des autres, des centaines d'autres jeunes filles charmantes qu'il avait déjà rencontrées? Elle n'était ni plus intelligente, ni plus jolie que telle ou telle dont il se souvenait très bien. Il dut revenir au vieux thème qu'il connaissait bien et dont il n'arrivait pas à se libérer: il y avait une affinité entre eux... ils revenaient l'un vers l'autre ou, tout au moins, il revenait toujours à elle. La première fois qu'il lui avait parlé, il avait eu le sentiment

de la connaître déjà, et il s'était établi entre eux un courant de sympathie immédiate. Est-ce cela qu'on appelle aimer? Si cela était, l'expérience n'avait pas l'air de vouloir lui être favorable.

En rentrant, il eut une inspiration. Il savait où elle habitait à Bognor, il se souvenait même du nom de l'hôtel. Il savait qu'il y avait le téléphone, il en avait remarqué les fils à l'extérieur. Il appela Bognor. « Enquête », dit-il, et, quelques minutes plus tard, il parlait à la surveillante. Elle le mit en communication avec l'adresse qu'il indiquait.

« Puis-je parler à miss Dane?

— Je ne sais pas si elle est là, répondit une voix d'homme. Je vais voir. »

Très nerveux, il attendit quelques secondes.

« Oui... Qui m'appelle? demanda bientôt une voix qu'il connaissait bien.

— Est-ce miss Dane qui est à l'appareil? Ici, inspecteur Staines », dit-il.

A l'autre bout du fil, il entendit un éclat de rire.

« Oui, c'est moi... mais est-ce à moi ou à votre ami que vous voulez parler? Si vous le voulez, je puis l'appeler! Il est assis en face de la maison...

— Tommy?

— Oui, c'est le plus persévérant des Tommy que j'aie jamais rencontré. Que me vouliez-vous?

— Moi, rien... Dick hésita un instant. Je voulais vous demander, reprit-il, si vous étiez venue à Londres ce matin... je croyais vous avoir aperçue...

— Oh! Mr. Staines, dit-elle, — et le ton de sa voix était plein de reproche, — vous voyez toujours des choses!... Comme votre vie doit être compliquée! »

Et, sans attendre de réponse, elle raccrocha, le laissant confus comme un enfant. Il échangea quelques mots avec Larkin par-dessus les balcons.

L'homme était presque joyeux.

« Je ne vous sonnerai pas cette nuit, expliqua-t-il, les voleurs ne reviendront plus. »

Dick le désirait fort lui aussi, car il se sentait très fatigué et ne s'expliquait pas très bien pourquoi.

Il se déshabilla et se mit au lit vers onze heures et demi après avoir souhaité bonne nuit au gardien de la maison voisine. Ce fut le maître d'hôtel qui le réveilla le lendemain matin. Il faisait tout à fait jour et le soleil entra largement dès que les fenêtres furent ouvertes.

« Bonjour, monsieur, dit le majordome en posant un plateau servi près de Dick. Monsieur a-t-il bien dormi?

— Très bien, vraiment, fit Dick en bâillant.

— La sonnette n'a pas fonctionné? » dit en souriant le maître d'hôtel.

Dick l'avait prévenu le jour de l'installation pour qu'il ne s'inquiétât pas en entendant l'alarme.

« Non, nous avons eu une excellente nuit, le gardien et moi.

— Il dort encore. J'ai remarqué, en allant chercher le courrier, qu'il n'avait pas encore pris sa boîte de lait. D'habitude, il est debout à six heures. »

Dick Staines n'attachait pas beaucoup d'importance à ces détails ménagers et il trouva une explication très simple.

« C'est probablement la première nuit paisible qu'il ait passée depuis des semaines. »

Il endossa une robe de chambre et alla sur le balcon. La première chose qu'il vit, le frappa : le fil électrique avait été soigneusement coupé.

Il rentra et s'habilla rapidement, puis les rares passants purent s'étonner de voir une silhouette athlétique enjamber un balcon et se laisser tomber sur celui de la maison voisine. Il entra dans la chambre du gardien. Le lit était défait, mais personne n'avait dormi dedans. La porte était grande ouverte. Sur

une petite table, il avisa une large montre d'argent: le gardien avait dû la déposer là avant de se préparer à dormir. Sur le sol, près de l'endroit où la main du dormeur devait naturellement reposer, il y avait un revolver.

Dick se dirigea vers la porte et appela le gardien par son nom. Personne ne répondit, et l'écho lui renvoya ses propres paroles. Dick lentement descendit l'escalier, s'arrêtant à chaque palier pour vérifier les portes. Elles étaient toutes fermées à clé, sauf celle du salon qui était grande ouverte. Les rideaux étant tirés, la pièce était entièrement dans l'ombre. Dick ouvrit les rideaux, repoussa les volets. Il sentait depuis qu'il était entré une odeur qu'il ne pouvait identifier. Il connaissait la pièce mais s'aperçut que le mobilier avait été recouvert de housses. Deux chaises se faisaient face comme si elles avaient été laissées ainsi par deux personnes qui, en dépit des housses, seraient restées là longtemps, en conversation intime. Quelques chiffons avaient été négligemment jetés dans un coin sur une sorte de tapis roulé... Un tapis roulé? Dick s'en approcha de plus près... et il vit le bout d'un soulier brun...

En deux mouvements, Dick arrachait les chiffons et défaisait le rouleau. Un homme était couché là... son étroite figure grimaçait. Il était mort et rigide. Il y avait du sang sur son cou et sur son veston. Ses mains, repliées sur sa poitrine, avaient les poings serrés.

« Lordy Brown! dit gentiment Dick, comment es-tu venu là, pauvre diable? »

Il entrouvrit le veston de la victime et vit quelque chose qui le fit reculer. Des mains habiles avaient tenté de le soigner : un linge blanc était roulé autour de lui, un pansement avait été placé tant bien que mal, mais adroitement; les épingles étaient correctement placées. Mais, sans doute dans la hâte du

départ, on avait oublié à côté de Lordy une petite trousse de pharmacie... C'était un étui de cuir contenant des épingles et une bouteille d'iode. Dick ramassa l'objet et découvrit dans une petite poche une carte sur laquelle était écrit ceci :

« De R. D. à M. D. Papa souhaite à Mary un joyeux Noël 1923. »

« M. D.? » répéta Dick malgré lui.

Evidemment, ces initiales n'avaient rien d'extraordinaire... elles pouvaient très bien ne pas être spécialement celles de Mary Dane.

Il y avait un téléphone dans le hall. Dick envoya un message à Scotland Yard et trouva même Bourke qui arrivait ou repartait.

« Je serai là dans quelques minutes. Continuez les recherches dans la maison. »

Dick descendit dans le sous-sol. Il ne trouva aucune trace du gardien. Il avait certainement dû dîner là, car les restes étaient encore sur la table. Les portes étaient closes et il n'y avait ni verrou, ni chaîne à la porte d'entrée.

Comme il terminait ses investigations, la police arriva. Bourke et trois assistants firent leur entrée.

« Etait-il mort lorsque vous l'avez trouvé? »

Dick inclina la tête.

« Alors qui l'a soigné ainsi?

— Je voudrais bien le savoir.

— Hum! dit Bourke en réfléchissant. On dirait qu'il a été tué d'une balle. Mais qu'est-ce que cela sent ici?

— Je ne sais pas. Je l'ai senti tout de suite en entrant.

— Jusqu'à l'arrivée du docteur, nous ne pourrons pas dire exactement comment il a été tué. C'est le nommé Brown? »

Il examina soigneusement le cadavre, mais sans y toucher. On n'apprit rien de nouveau. Brown avait

habité à plusieurs endroits depuis son débarquement en Angleterre. Rien n'indiquait comment il était venu là: il n'avait sur lui ni clés, ni instruments d'aucune sorte. Rien ne pouvait laisser envisager comment il était entré.

Lorsque le docteur fut venu, et tandis qu'une ambulance attendait devant la porte entourée de badauds, ils cherchèrent plus méticuleusement. Dans la poche du pantalon, ils trouvèrent un pistolet automatique. Mais ce qu'ils découvrirent de plus important fut un papier sur lequel était écrit au crayon:

« Hyde Park — magazine — pont lumière verte — gauche — onze et demie — minuit moins le quart — Mr. Pinkey. »

« Alors, Staines, encore en plein mystère! Vous devriez nous lire ça facilement! »

Dick relut ces lignes attentivement.

« Je vais les copier et je donnerai l'original à Scotland Yard. »

Il mit le billet dans sa poche et aida à transporter le malheureux sur un brancard que les infirmiers avaient apporté.

« Mr. Derrick est-il au courant de cette nouvelle affaire?

— Pas que je sache, répondit Dick. J'allais lui téléphoner, mais j'ai préféré vous attendre.

— Prévenez-le », indiqua laconiquement Bourke, et il monta vers la chambre improvisée du gardien.

Dick demanda un numéro, mais il entendit soudain la voix de Bourke dans ses oreilles.

« Ça va, dit ce dernier, il y a un poste ici, en haut, et je l'essayais pour voir s'il fonctionnait. »

Il parlait encore, lorsque Dick reconnut la voix de Derrick, cette fois.

« Pouvez-vous venir tout de suite? C'est important, lui dit-il. Vous souvenez-vous que nous avons parlé ensemble d'un type nommé Brown?

— Lordy Brown... oui. Il était ici hier à ce qu'on m'a dit. Il s'est adressé, pour me voir, à un de mes domestiques et je ne comprends pas pourquoi il n'a pas voulu entrer. Quand je l'ai envoyé chercher, il avait disparu. Lui est-il arrivé quelque chose? J'ai eu l'impression qu'il était à bout.

— Ses ennuis sont terminés, répondit tranquillement Dick. Il est mort.

— Mort? »

La voix de Derrick était horrifiée et incrédule.

« Un accident? Comment cela est-il arrivé? Où?

— Cette nuit... Dans votre salon. »

Il entendit un cri à l'autre bout du fil.

« Vous plaisantez! A-t-il essayé d'entrer chez moi? Vous savez que j'avais de sérieux soupçons!

— Je ne sais pas comment cela s'est passé. Il était dans votre maison et il a été tué. »

Derrick garda le silence.

« Que dit le gardien? Est-ce lui qui a tiré? Il avait un revolver.

— Votre gardien a disparu.

— Bien. J'arrive le plus vite possible.

— Savez-vous où nous pourrions dénicher Larkin?

— Je n'en sais rien. Je ne sais même pas son adresse!

— Amenez Tommy avec vous », commanda-t-il. Et Derrick raccrocha.

Bourke revenait de son inspection.

« N'avez-vous rien trouvé d'autre qui puisse nous guider? » questionna-t-il.

Dick hésita une seconde, puis, mettant la main dans sa poche, il montra la trousse d'infirmière.

« Quelqu'un l'a soigné... Ceci prouve que c'était une nurse expérimentée.

— Je l'avais pensé aussi. »

Il ouvrit l'étui, mit son doigt dans la petite poche, mais il n'en tira aucune carte. Ce fut la seule pièce

que l'inspecteur ne montra pas à son chef. Pourquoi ne la donna-t-il pas? Il ne le comprit pas lui-même. Et cependant neuf hommes sur dix et dix femmes sur dix auraient expliqué ce manquement au devoir de la manière la plus simple du monde.

Dick revint dans la maison de lord Weald, prit un bain, changea de vêtements et déjeuna rapidement. Ce fut à ce moment-là qu'on eut le premier renseignement. Au début de la nuit, le gardien d'une station de voitures, qui bavardait avec un chauffeur, avait vu Larkin, qu'il connaissait bien, sortir précipitamment de la maison.

Le conducteur du premier « cab » était occupé à dîner et Larkin avait pris la seconde voiture et s'était fait conduire très vite à King's Cross Station, où il devait, disait-il, prendre un train de nuit pour le Nord.

Le gardien de la station était certain que c'était lui. D'après ce qu'il raconta, très souvent, la nuit, Larkin venait le trouver et dînait avec lui. Il restait quelquefois deux longues heures à bavarder et regrettait toujours d'avoir à retourner dans la maison déserte.

« On pourra toujours l'accuser de n'avoir pas fait son devoir, reprit Bourke. Ne disait-il pas à Mr. Derrick qu'il ne quittait la maison sous aucun prétexte? Est-il arrivé, Derrick?

— Oui, il vient de descendre de voiture... Il est dans tous ses états... Il doit être surtout très vexé.

— C'est toute la différence qu'il y a entre lui et nous... Il le montre et nous, nous le cachons. »

CHAPITRE IX

Dick sortit et alla trouver Derrick qui marchait de long en large dans le salon où le crime avait été découvert. Il était en costume de golf lorsque Dick l'avait appelé; il allait se rendre sur les « links ».

« Non, je n'ai rien dit à Weald, mais il revient aujourd'hui. Que pensez-vous de tout cela, Staines?

— J'ai trois hypothèses, dit ce dernier en hochant la tête.... Mais toutes les trois sont si ridiculement impossibles que je ne risquerai pas ma réputation d'homme intelligent à vous les exposer. On n'a rien touché, autant que j'en puisse juger. Mais il est évident qu'il y a eu plusieurs personnes dans la maison, cette nuit.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela? » demanda vivement Walter.

Bourke empêcha son subordonné de répondre, en grognant:

« Voyons, l'homme qui a tué Brown n'est pas le

même que celui qui a tenté de le sauver. La victime avait été très proprement soignée. »

Derrick regarda autour de lui, sidéré.

« Et où était-il?

— Il était là, recouvert d'une toile et avec un coussin sous la tête. Staïnes a cru que c'était un tapis roulé...

— Mon Dieu! »

Derrick était pâle et ses yeux étaient grands ouverts par l'ébahissement.

« Je n'y comprends rien. Plusieurs personnes... ici?... Mais que pouvaient-elles faire?... C'est affreux!... Je ne sais plus ni ce que je dis, ni ce que je fais. Je me doutais que quelque chose allait arriver, je le sentais, j'ai si mal dormi toutes ces dernières nuits. Avec vos histoires de fantômes!... L'a-t-on reconnu, ce revenant? Qui est-ce?

— D'après Larkin, c'était votre père.

— Mon père... »

Derrick semblait affolé, il parlait à mots hachés:

« Mais ce Larkin est un fou... Il a peur, et son imagination galope! A-t-il fait une description... de... enfin, du fantôme? »

Derrick essuya son visage couvert de sueur.

« Oui, Larkin m'a parfaitement décrit le revenant. Il m'a dit qu'il avait vu votre père, il y a plusieurs années, et qu'il l'avait immédiatement reconnu. Il m'a indiqué qu'il boitait...

— Qu'il boitait? » répéta Derrick, puis il reprit vivement : « Mais tout le monde peut boiter ! C'est facile... N'importe quelle brute peut simuler un déhanchement pour lui ressembler davantage. »

Puis, il continua sur un ton furieux:

« Mais pourquoi ne m'a-t-il rien dit? Fantôme ou non, je serais venu voir moi-même de quoi il retournait, et je vous jure que j'aurais tiré la chose au clair! »

Il se retourna vers Bourke.

« Alors, que dois-je faire? Combien de temps tout ceci va-t-il continuer? Je suis un parfait honnête homme. Autant que je puisse en juger, je n'ai jamais fait de mal à personne. S'il y a de l'or ici et s'ils s'entêtent à le chercher, je veux bien leur laisser la maison tout le temps qu'ils voudront. Ensuite, j'aurai la paix, sans doute! J'irai jusqu'à mettre une annonce dans les journaux! continua-t-il en plaisantant. Seulement, je crains que tous les chercheurs d'or du monde ne débarquent et qu'ils réduisent ma maison en poussière. Je ne sais pas ce que vous avez l'intention de faire... Mais moi, je sais ce que je vais faire... Je vais aller pour quelque temps à l'étranger. Je supprimerai le gardien, et les revenants et les chercheurs de trésor pourront s'en donner à cœur joie !

— Pensez-vous que Lordy Brown faisait partie de l'une ou l'autre catégorie? demanda brusquement Bourke.

— Je n'en sais rien. Il était certainement au courant de ces cambriolages. D'après ce dont je me souviens de lui, le vol n'était pas, pour lui, chose inconnue. Mais je ne sais rien... Je suis tellement étonné que je ne puis vraiment pas avoir d'opinion. Une seule chose est certaine: on l'a trouvé mort dans mon salon et mon gardien a disparu. »

La porte s'ouvrit et un agent entra rapidement.

« On téléphone de Scotland Yard que Larkin a été retrouvé à Liverpool. Il y est arrivé par le train de nuit.

— On l'a arrêté? demanda Derrick.

— Je ne sais pas. »

Le sergent parla à voix basse à Bourke, qui inclina la tête.

« Il paraîtrait que Larkin prétend que vous lui avez téléphoné cette nuit de se rendre à Li-

verpool par le train de nuit, d'aller à un hôtel et de vous y attendre. Il dit que vous aviez un code secret.

— C'est vrai, affirma Derrick. Le mot de passe était Peterborough. Je l'avais institué à cause de cette première histoire de téléphone.

— Eh bien! on s'est servi du mot de passe, et Larkin a obéi immédiatement. »

Derrick serra les lèvres et son front se plissa.

« Ça, alors, c'est curieux. Comment ont-ils pu savoir?...

— Qui connaissait le code? demanda Dick.

— Lui et moi... Personne d'autre, à moins que j'aie parlé en dormant... et encore, comme je dors seul... — Il haussa les épaules. — J'y renonce!

— Vous n'avez pas donné d'instructions à Larkin? demanda Bourke.

— Pourquoi lui aurais-je dit d'aller à Liverpool? Je n'y connais personne. On a voulu certainement l'éloigner... et c'est... »

Il regarda fixement Dick, et son visage devint un peu plus pâle, un peu plus hagard.

« Il y avait une autre personne dans la maison... vous l'avez dit. Elle était peut-être là depuis longtemps et elle a pu parler au téléphone.

— Elle a même pu, remarqua lentement Bourke, parler par l'appareil du premier étage, tandis que Larkin était au sous-sol. Mr. Derrick, voudriez-vous me laisser quelques secondes avec Staines?

— Vous êtes chez vous », déclara Derrick.

Il y avait une petite table au centre de la pièce. Dick se souvint que, lorsqu'il était entré, elle n'était pas recouverte d'une housse comme le reste. En revenant de l'inspection faite avec Bourke, il avait noté qu'un chiffon avait été jeté dessus, tandis qu'on avait enlevé le vase de fleurs qui l'ornait.

« Regardez ceci, dit Bourke en enlevant soigneu-

sement le tissu. Mettez-vous un peu de biais contre la lumière... Que voyez-vous maintenant? »

Dick vit nettement une empreinte digitale... une empreinte qu'il connaissait par cœur : l'empreinte du meurtrier de Slough!

CHAPITRE X

Dick se donna personnellement la tâche de retrouver les traces de Lordy Brown. Brown avait habité un hôtel dans Norfolk Street, il y occupait une des plus modestes chambres, tout en haut de la maison. Le portier, avec lequel Lordy s'était un peu lié en prenant l'habitude de s'asseoir près de lui sur les marches de l'escalier et de lui raconter ses aventures, n'apprit pas grand-chose de neuf à Dick.

Brown aimait à raconter comment il avait si souvent échappé à la mort, quelles mines magnifiques il avait découvertes, quels voyages il avait entrepris.

« Il ne vous a jamais parlé de ses amis?

— Non, monsieur. Il m'a seulement dit qu'une fois, il avait sauvé un gentleman qui allait être dévoré par des lions. C'est même il y a deux nuits exactement qu'il m'a dit cela. Il avait ajouté qu'il allait devenir riche et qu'il me prendrait comme valet... Je n'y avais pas fait beaucoup attention, car j'ai si souvent entendu

ce genre d'histoire! Dès qu'un type a un peu bu, son premier souci est de me prendre comme valet et de m'emmener avec lui faire le tour du monde. Mais il était drôle et quelques-unes de ses aventures étaient intéressantes. D'après ce qu'il m'a dit, il avait eu pas mal de coups durs.

— A quelle heure était-il sorti la nuit dernière?

— Vers dix heures, peut-être un peu plus tard. Il s'est arrêté pour me parler dans le hall... puis il est parti.

— Avait-il reçu une visite?

— Non, monsieur, mais il avait eu une longue conversation au téléphone vers neuf heures et demie. C'était un appel d'un bureau, car c'est moi qui ai répondu.

— C'était un homme ou une femme?

— Un homme. Il avait une voix très commune. Il demandait à parler à Mr. Brown, c'était très urgent. C'était important, car Mr. Brown est ressorti et m'a demandé un papier et un crayon pour prendre des notes. A travers la vitre, je l'ai vu écrire. »

Dick sortit le papier qu'il avait trouvé sur Lordy.

« Est-ce cela? »

L'homme regarda soigneusement le billet et le rendit à Dick.

« C'est celui-là même. C'est la moitié d'une note d'hôtel. »

Donc, ce document était le résultat d'une conversation téléphonique. Dick le relut encore:

« Hyde Park — magazine — pont lumière verte — gauche — onze et demie — minuit moins le quart — Mr. Pinkey. »

Brown devait donc retrouver un inconnu à Hyde Park, près du pont. Cet inconnu viendrait en auto et allumerait une lumière verte pour se faire reconnaître entre onze heures et demie et minuit moins le quart. Mr. Pinkey? Qui était Mr. Pinkey? Cela ne vou-

lait peut-être rien dire, c'était peut-être seulement le nom sous lequel le mystérieux correspondant, mâle ou femelle, se ferait connaître.

Dick inspecta soigneusement la chambre que Lordy avait habitée. Une chose l'avait étonné: c'est qu'on n'avait pas trouvé d'argent dans les poches du mort, à part quelques shillings et un ou deux billets chiffonnés. La liasse de bank-notes que Dick avait vue au café avait disparu. Il se pouvait donc que cet argent fût encore dans sa chambre, bien que la somme fût bien importante pour la laisser ainsi. Mais, à moins que Lordy n'eût déposé cette petite fortune dans une banque, il n'y en avait aucune trace, le caissier de l'hôtel n'ayant rien dans son coffre au nom de son client.

La chambre était toute petite, mais convenablement meublée. Dick défit le lit, retourna le matelas, regarda dans tous les tiroirs, examina ce qui constituait le maigre bagage du disparu, mais n'y trouva rien d'intéressant.

Il découvrit un vieil agenda où Lordy avait inscrit quelques adresses, la plupart en Afrique, des notes qui pouvaient avoir trait à des rendez-vous qu'il avait eus, des remarques sur les papiers nécessaires aux prospecteurs, et le contenu d'une boutique... ce qui rappela que Lordy avait participé à des cambriolages. En bas de l'énumération, il lut: « Valeur: L. 2.800. J. paye 120. » « J » était sans aucun doute le receleur inconnu.

Mais l'examen du livre ne pouvait donner que des renseignements vagues et imparfaits. Il le mit dans sa poche et poursuivit son enquête. Il trouva un revolver, dont le chien était brisé et un ticket de troisième classe de Capetown à Wynberg. Ce ticket l'étonna un peu, car, au Cap, seuls les indigènes et les plus pauvres gens prennent des troisièmes.

Dans le fond d'une valise, il trouva une sorte de

sous-main sur lequel était inscrit le nom de la compagnie de navigation « Union-Castle ». C'est là-dedans qu'il trouva la moitié d'une lettre écrite par une main féminine maladroite. La correspondante se plaignait de la difficulté qu'elle avait à se procurer de l'argent et elle parlait de « honte », mais sans spécifier de quelle sorte de honte il était question.

« Tu dis toujours que tu ne te souviens pas de la date de naissance des enfants. C'est bien toi! Tu ne te rappelles que ce qui t'intéresses. Si j'avais seulement pu continuer à travailler au magasin, tout irait mieux. Alors, essaye de ne pas oublier la prochaine fois. Les enfants veulent avoir de tes nouvelles et j'en ai assez de leur dire que tu es en voyage, alors que tu fais Dieu sait quoi! Mabel est née le 14 avril, Jinny le 7 juillet et le petit Freddie, le 13 décembre. J'espère que tu n'oublieras plus. Il faut que je te dise que cette de Villiers... »

La lettre se terminait là. Il devait y avoir eu un autre feuillet, mais Lordy n'avait conservé que celui-ci à cause des dates sans doute.

« Cette de Villiers... »

La première fois que Dick avait rencontré Lordy, n'avait-il pas confondu Mary avec cette « de Villiers » ?

Il retourna le sous-main en tous sens, espérant découvrir le reste de cette lettre et avoir ainsi quelques éclaircissements sur cette femme dont le nom venait, pour la seconde fois, vers lui.

Il ne trouva rien d'autre. Les costumes et le linge étaient presque neufs et quelques factures lui prouvèrent que Lordy avait dû pas mal écorner ses fameux dividendes.

Le morceau de lettre qu'il emporta avec lui ne portait aucune adresse: seules, les initiales C.T. dans un coin. Il ne savait donc même pas sous quel pseudo-

nyme vivait Mrs. Lordy Brown. Il rapporta tout cela à Bourke.

« Lordy Brown a reçu un coup de téléphone entre neuf et dix. Celui qui l'appelait lui a fixé un rendez-vous. Il devait le prendre à Hyde Park. »

Comment était-il venu jusqu'à la maison de Derrick? Cette mystérieuse personne était-elle un des chercheurs de trésor... un des ennemis de Derrick? et à quoi voulait-on employer Lordy?

Brown était un voleur expérimenté, c'est vrai. Il avait participé au cambriolage d'une banque et dans les rapports de la police, on le considérait comme spécialement expert en « coffres-forts ».

« On peut encore supposer que Lordy avait accepté d'entrer dans la maison de Derrick et proposé d'ouvrir le coffre-fort mystérieux s'il le dénichait », dit Bourke; mais lorsque Dick voulut répondre, Bourke continua :

« Ne me dites pas qu'ils n'ont pas trouvé le coffre et qu'ils n'ont pas eu recours à un expert pour ouvrir une cachette dont ils ignoraient la place. Je le sais. Pensaient-ils le découvrir cette nuit-là? S'ils l'ont trouvé, s'ils ont employé Brown dans ce dessein... il ne faut pas oublier non plus que Lordy était un beau maître-chanteur! Il se peut qu'il ait essayé de leur soutirer plus d'argent qu'ils ne voulaient lui en donner, et ils l'ont liquidé pour simplifier la discussion. Une chose est claire : il y a donc, pour entrer dans la maison, un chemin qu'aucun de nous n'a encore repéré.

— Je vais essayer...

— Repérez aussi ceux qui l'utilisent ! » suggéra Bourke.

CHAPITRE XI

Ce fut ce soir-là que, pour la première fois, Dick put se trouver seul avec lord Weald. Tommy était venu si rapidement qu'il avait laissé derrière lui une longue piste semée de contraventions pour excès de vitesse, mais il en avait l'habitude et ne s'en inquiétait pas. Il réclamait des nouvelles.

« Alors, mon pauvre vieux, sais-tu qui j'ai vu ce matin? Cette chère petite fille! Elle est vraiment épatante! Elle allait à Londres en voiture... Qu'elle est jolie!

— Si je comprends bien, tu parles encore de Mary Dane?

— Bravo! vieux malin! Mais son vieux bonhomme n'en a pas pour longtemps, pauvre vieux! (Tommy soupira mélancoliquement.) Ce n'est vraiment pas drôle pour une aussi charmante femme d'être toujours avec un bancroche!

— Un quoi?

— Un bancal, quoi! Tu ne comprends pas? Il a un pied dans la tombe et l'autre sur le gazon! C'est elle qui conduisait. Elle a arrêté sa voiture. Je n'en croyais pas mes yeux! Comme elle a été aimable et délicieuse! Elle m'avait reconnu! Tiens, au fait, elle ne m'a pas parlé de toi! pas une seule fois... Elle t'oublie! Elle ne m'a pas posé une seule question sur le grand Richard Staines! Qu'est-ce qui se passe? Enfin, les femmes sont comme ça! Il faut s'y faire. Mais elle ne me lâche pas, moi! Nous avons bavardé un bon moment. Le vieux gentleman était en verve. Il doit être persuadé que j'ai une grande compétence en matière de digestion! Et je dois les revoir tous ce soir! »

Il évita le regard sombre que Dick tournait vers lui.

« Tu ne vas pas assommer cette pauvre fille avec tes propositions malhonnêtes! Tu la suffoquerais! »

Tommy eut un sourire supérieur.

« Vieux farceur ! Tu me crois donc si bête ? Non, j'ai besoin de changer!

— Je croyais que tu devais rester ici et jouer au détective? »

Tommy fut un peu gêné par cette question.

« C'est vrai, dit-il, confus, je sais bien que je t'avais parlé de ça, mais tu te débrouilles si bien sans moi! Quoi de neuf?

— Oh! rien, seulement un meurtre et c'est sans intérêt pour toi!

— Qu'est-ce que tu dis? s'écria Tommy, et il posa l'inévitable question.

— Je ne sais pas qui l'a commis, répondit Dick un peu ennuyé. Si je le savais, je serais sorcier!

— Mais où? et comment?... Dans la maison de Derrick? Par exemple! Dans son salon? Ce pauvre vieux n'aura plus le sourire! J'aurais dû revenir la nuit dernière! Je n'ai jamais vu d'assassiné!

— Je te garderai une bonne place pour la prochaine fois! » dit sombrement Dick qui n'avait guère envie de plaisanter. Puis, sentant tout à coup qu'il avait tort de bouder, il s'écria: « Sais-tu que je suis jaloux de toi!

— Mais bien sûr que je le sais! (Tommy épousseta distraitement une poussière sur la manche de son veston.) Mais tout est permis...

— Si tu dis « en amour et à la guerre », je te casse la figure! déclara Dick.

— Bien, alors, je dis tout, poursuivit Tommy un peu confus. Je dois t'avouer qu'après ton départ, l'autre jour, je suis reparti pour Bognor. Evidemment, tu peux penser que je profitais lâchement de ton absence, mais, en vérité, c'est que je m'ennuyais à périr avec Derrick. Je déteste le billard, et j'ai eu envie de respirer un peu d'air frais... et j'ai eu une de ces chances! Elle était assise près de la fenêtre d'une de ces tristes pensions de famille et elle cousait... elle m'a reconnu et m'a gentiment fait signe de la main... Je suis presque sûr qu'elle m'a envoyé un baiser... seulement, comme il faisait assez noir, je n'ose pas m'en vanter. Tu sais à quel point je suis modeste! Je lui ai demandé de sortir.

— Comment cela?

— Par signes, dit très simplement Tommy. C'est très facile quand on sait s'y prendre! Je lui ai montré le kiosque à musique et lui ai fait signe de m'y rejoindre...

— La population de Bognor a dû bien rire de ton exhibition! » insinua Dick, méprisant.

Tommy ignora cette insulte.

« Mais elle ne pouvait descendre. Alors, j'ai pris une chaise, et je me suis installé là, le dos à la mer... Il m'a semblé qu'elle était heureuse que je reste là. C'est très agréable d'avoir un homme sous la main. »

Le cœur de Dick se mit à battre un peu plus vite.

« A quelle heure as-tu quitté Bognor? » demanda-t-il sur le ton le plus dégagé qu'il put prendre.

Tommy leva les yeux vers le plafond.

« Vers onze heures. Dès qu'elle eut tiré les volets. C'est-à-dire, je ne suis pas parti tout de suite, j'ai bien attendu encore une heure. J'espérais qu'elle viendrait prendre un peu l'air. On traite vraiment les nurses d'une manière abominable. Ce sont de véritables esclaves. Quand j'ai compris qu'elle ne viendrait pas, il était à peu près minuit, je me suis levé... et elle m'a vu. Elle a ouvert le volet et elle m'a encore fait un gentil signe. Qu'en penses-tu? »

Dick respira largement.

« J'en remercie le ciel! » dit-il.

Tommy lui prit la main, son visage exprimait une profonde gratitude.

« Vraiment, mon vieux, ça te fait plaisir? Tu ne m'en veux pas? Cela m'ennuyait tellement de prendre ta place... mais dans un cas pareil...

— Ne me parle plus de tes opinions sur l'amour, cela me rendrait malade. Viens boire un verre! »

Minuit... elle ne pouvait donc pas être à Londres avant deux heures. Le meurtre devait déjà avoir été commis puisque, suivant le diagnostic du docteur, il avait eu lieu un peu après minuit, au plus tard à une heure du matin.

« Peuh! fit-il.

— Oui, mon vieux, il y en a peu comme elle! » répliqua Tommy se méprenant.

A la demande de Tommy et pour satisfaire sa morbide curiosité, il le conduisit à la maison de Derrick. Walter était reparti pour Keyley avant l'arrivée de Weald et ne savait pas que son invité l'avait quitté.

« Il va être navré, dit Staines. Je le serais aussi. Ce n'est pas tous les jours qu'il peut s'offrir un invité amusant. »

Tommy put seulement jeter un coup d'œil dans le

salon, car il y avait à l'intérieur des hommes fort occupés.

« Que font tous ces photographes? demanda-t-il.

— Ils prennent des photos, expliqua Dick, et bien mal à propos, il montra un coin du palier. C'est là qu'était le fantôme, dit-il.

— Le fantôme? questionna Tommy, la mine assombrie. Tu plaisantes?

— Pourquoi as-tu peur? ce n'est ni ton fantôme, ni ta maison!

— Mais c'est bien près, protesta Tommy. D'ailleurs, mon cher vieux, si tu as lu des livres au sujet des revenants, tu devrais savoir qu'un revenant peut très bien traverser un mur, aussi épais soit-il ! »

Il leva les yeux vers les étages supérieurs.

« Je n'ai pas besoin d'en voir davantage. Rentrons chez moi! « Ciel! cria-t-il en consultant sa montre. Je n'ai plus qu'une demi-heure pour attraper le train de Clacton!

— Tu t'en vas encore? demanda Dick en fronçant les sourcils.

— Il le faut. C'est stupide, mais j'ai une tante là-bas.

— Tu n'as pas de tante dans l'Est... c'est toi-même qui me l'as dit, il n'y a pas une semaine!

— Elle vient d'y aller, expliqua Tommy rapidement. C'est ma tante Arabella. Une terrible vieille femme, riche comme Crésus, totalement sourde, et tout et tout! »

Il dégringola les escaliers, suivi, plus lentement, par son camarade.

Lorsque Dick arriva dans la maison voisine, Tommy était sur le point de partir.

« Pourquoi prends-tu le train ? Tu as une voiture.

— Elle me rejoindra. J'aime prendre le train de temps en temps, cela change un peu. Et puis, c'est

plus démocratique. On y rencontre parfois des gens très curieux. Si on se trimbale toujours en Rolls, on ne voit jamais le vrai peuple. »

Après avoir serré la main de son ami, il suivit le chauffeur du taxi qui l'attendait et s'en alla. Dick pensa bien que Mary Dane devait aussi prendre le même train et qu'elle l'avait confié à Tommy.

Vers le soir, il eut une longue conversation avec Bourke dans le bureau de ce dernier à Scotland Yard.

« Je vous inscris dans cette corvée pour tout le temps qu'il vous faudra à l'éclaircir. Restez donc chez lord Weald, s'il n'y voit pas d'inconvénient.

— Il faut démasquer ce fantôme. A quelle heure Larkin arrive-t-il de Liverpool?

— A sept heures. Je lui ai fait dire de venir me voir. Je vous l'enverrai ensuite... « Je ne comprends pas pourquoi ils ont coupé le fil électrique.

— Ils ont craint, expliqua Dick, que Larkin ne revienne dans sa chambre et ne me réveille. Vous découvrirez sans doute, lorsque nous le questionnerons, qu'il a tenté de m'appeler pour me prévenir qu'il partait et qu'il n'a pas obtenu de réponse. Car si... C'est cela! Il a dû entendre la sonnerie du téléphone, descendre pour répondre, ne sachant pas qu'il pouvait avoir la communication là où il était. C'est à ce moment-là qu'on a coupé le fil.

— Dans ce cas, reprit Bourke, l'intrus est entré par sa chambre. Il y a décidément tout un tas de petites choses que je ne comprends pas très bien. D'abord, comment Lordy Brown est-il entré dans la maison? Nous n'avons trouvé aucune porte, aucune fenêtre forcée. Pas une fausse clé, pas un instrument d'aucune sorte. Si je romance un peu, je suis tout prêt à dire qu'il y a une entrée secrète.

— Et il y en a une, renchérit Dick rapidement, tandis que Bourke le regardait avec surprise. Je vous affirme, chef, qu'il y a un passage secret. Le vieux

Derrick, qui a presque entièrement reconstruit sa maison, a employé toutes sortes d'ouvriers, et lui-même était maçon. Les murs sont si épais que tout est possible. D'autre part, il avait une peur terrible du feu. C'est une des raisons de l'épaisseur des murs.

— Mais pourquoi un passage secret? Derrick était un type assez peu intéressant, mais il n'a jamais enfreint les lois que je sache! Il n'était pas recéleur. Il ne craignait pas la police! Pourquoi aurait-il construit cela?

— Il avait peur du feu, il avait peur des voleurs; et pendant sa dernière année, il avait peur des assassins, indiqua Dick calmement. C'est une de ces frayeurs qui saisissent souvent les gens riches qui ont vécu d'une façon assez mesquine. Il a peut-être fait ce chemin au cas où il serait attaqué — bien qu'on ne voit pas très bien pourquoi on l'aurait attaqué!

— Je pourrais vous donner une explication à ceci, reprit Bourke après avoir réfléchi, et ce n'est pas à l'avantage de la mémoire du vieux Derrick. Seulement je crains que vous ne vous éloigniez de l'affaire en cours. Si vous trouvez le passage, alors, vous comprendrez. Vous consulterez à ce sujet l'inspecteur Endred. Il connaît la maison qui est juste derrière celle de Derrick. »

Dick fit donc ses préparatifs pour s'installer chez son camarade. Il passa chez lui prendre quelques affaires et revint à Lowndes Square vers huit heures. Le maître d'hôtel lui annonça que Larkin était venu et désirait le voir.

« Il est à côté?

— Non, monsieur, car je crois bien que monsieur Derrick l'a mis à la porte.

— Ce n'est pas très chic. Enfin! Envoyez-le-moi dès qu'il arrivera. »

Il avait à peine terminé qu'il entendit sonner et quelques minutes plus tard le gardien entrait.

Le maître d'hôtel le précédait et le réconfortait fraternellement. Mr. Minns, le majordome, était un homme replet ayant tendance à l'obésité. Il donnait à Dick l'impression d'être toujours plus vivement intéressé par les affaires des autres que par les siennes.

« C'est terrible ce que monsieur Bourke m'a dit. J'avais bien lu, dans les journaux, qu'un meurtre avait eu lieu, mais je n'aurais jamais cru que c'était dans cette maison. »

Minns s'était trompé en annonçant que Larkin était renvoyé. Derrick lui avait ordonné de se présenter à la maison de lord Weald, mais le message qui l'en informait n'avait rien d'un bulletin de renvoi.

« La seule chose que je n'ai plus à faire, c'est de dormir là, dit-il assez joyeusement. Je n'ai à garder la maison que jusqu'à six heures du soir. Mr. Derrick part pour l'étranger. Vous lui avez parlé du fantôme, n'est-ce pas? J'aurais préféré que vous ne le fassiez pas. J'avais dû boire un peu trop de bière cette nuit-là! »

Dick n'était pas resté sans rien faire jusque-là. Il avait fait venir un charpentier qui avait fixé une sorte de pont avec deux planches entre les deux balcons. Ainsi qu'il l'expliqua à Bourke qui vint dîner avec lui, il n'avait pas envie de courir des risques inutiles. Il avoua qu'il n'avait jamais passé d'un balcon sur l'autre sans avoir presque mal au cœur.

« Si vous vivez assez longtemps, vous pourrez faire mettre un garde-fou sur ce pont », plaisanta Bourke.

Puis, élevant son verre, il ajouta :

« Votre lord d'ami consomme un excellent porto!

— Mais ce qu'il y a de tragique, c'est qu'il ne sait pas même reconnaître un bon vin d'une mauvaise

piquette! » soupira Dick. Son soupir n'était pas occasionné par le mauvais goût de Tommy... mais par le fait que ce diable d'homme devait être à l'heure actuelle auprès de Mary Dane.

Lorsque Bourke fut parti, Dick passa quelque temps à réajuster la sonnette électrique entre les deux demeures. Il attendit la nuit, passa chez Derrick, souleva un tapis et installa un détecteur improvisé près de la porte. Content de lui, il revint dans sa chambre. Bien que la nuit fût froide, il prit ses précautions contre la pluie. Il avait remarqué que des stores contre le soleil étaient roulés au-dessus des fenêtres. Il en défit un et l'accrocha contre la grille du balcon. Puis, ayant revêtu un imperméable, il s'installa sous cet abri et commença sa surveillance.

La maison était d'ailleurs facile à surveiller. Par derrière, il y avait une cour qui contenait le garage que Walter avait fait construire, mais, entre le garage et l'habitation, il n'y avait pas de communication. De sa place, Dick voyait aussi une bonne partie du square. Aucune voiture ne pouvait s'arrêter aux alentours sans qu'il aperçût les personnes qui en descendraient. En se penchant, il plongeait du regard sur la porte d'entrée où il n'avait pas jugé nécessaire de poster quelqu'un.

Minns vint tout doucement, vers dix heures et demie, lui apporter du café chaud et des sandwiches. Dick pensa qu'il avait oublié sa montre. Il se leva, entra dans sa chambre, tira les rideaux, alluma la lampe.

« Vous ne pouvez savoir combien les domestiques sont heureux que vous soyez là, monsieur, dit le maître d'hôtel. S'il y avait un sous-sol dans la maison, nous ne pourrions garder aucune femme de chambre.

— Quoi? il n'y a pas de sous-sol ici?

— Non, monsieur.

— Pas de cave?

— Non, monsieur Staines. Nous gardons le vin dans une petite pièce qui est près de la cuisine, dans la cour. Je me suis souvent demandé pourquoi le vieux Derrick n'avait pas voulu de cave. Vous savez qu'il a habité aussi cette maison?

— Non, je ne le savais pas.

— Le père de lord Weald la lui a achetée et les deux demeures étaient en réparation quand... »

La sonnerie, au pied de Dick, résonna tout à coup.

Il lâcha sa tasse, passa à travers les rideaux, en deux enjambées, il était dans la maison voisine. Il poussa la vitre et se trouva en face d'une silhouette qu'il ne put identifier. Avant qu'il puisse bouger, il entendit la porte claquer brutalement et la clé tourner dans la serrure. Il se jeta de tout son poids contre le panneau de bois mais les montants en étaient très solides.

Il courut vers la fenêtre, revint dans sa chambre, descendit quatre à quatre l'escalier. Quand il arriva à la porte d'entrée de Derrick, il la trouva close. Il sortit la clé de sa poche et l'introduisit dans le trou: la clé tourna, mais la porte ne s'ouvrit pas...

Le verrou était mis!

Larkin n'avait pu le mettre en s'en allant. Les intrus prenaient bien toutes leurs précautions!

Dick siffla un agent qu'il apercevait au coin du square. Ce dernier arriva au trot.

« Restez là. Si quelqu'un cherche à sortir, cognez dessus.

— Il y a quelqu'un dans la maison? demanda le policeman qui venait de reconnaître Dick.

— Je vous le dirai dans un instant. »

Il fit le tour de l'encoignure: la porte, là aussi, était fermée. Il essaya d'ouvrir la fenêtre, et, comme il n'y parvenait pas, il sortit de sa poche une trique de caoutchouc et brisa une vitre. Il entra dans ce qui servait de salle à manger aux domestiques.

La porte était ouverte mais la lumière qui, d'ordinaire, brûlait dans le couloir avait été éteinte. Il tâtonna sur le mur pour trouver le commutateur. Il appuya dessus: aucune lueur n'apparut. Il eut recours à sa propre lampe de poche.

Avant de continuer, il alla ouvrir la porte de la cuisine et appela l'agent.

« Restez là-dedans, fermez la porte derrière vous, ou ils vous verront, murmura-t-il.

— Combien sont-ils? demanda tout doucement le policeman.

— Qu'est-ce que cela fait? » répondit Dick furieux. L'agent se le tint pour dit.

Dick avait des chaussures à semelles de crêpe. Il avait fait exprès de les mettre cette nuit-là. Il éteignit sa lampe et avança, trouvant son chemin en suivant le mur d'une main. On n'entendait absolument rien. Il parvint à l'escalier et commença à monter. Les marches étaient bien faites et pas un craquement ne le trahit.

Au premier étage, il ouvrit doucement la porte du salon. Il venait assez de lumière par les fenêtres pour qu'il se rendît immédiatement compte qu'il était vide. L'inconnu avait entendu le bruit de la vitre brisée. Mais qui était-il?

Il continua à monter, s'arrêtant de temps à autre, pour écouter. Il parvint ainsi derrière la porte qu'on lui avait fermée au nez. Il chercha la clé : elle n'était pas là. Il y avait cependant quelqu'un dans la pièce. Il entendit un léger murmure et frappa sur la porte avec sa matraque. Le choc déclencha à l'intérieur un « Oh! » bien distinct, puis ce fut de nouveau un murmure rapide.

Il y avait donc une femme... un cambrioleur professionnel n'aurait jamais poussé une telle exclamation.

Dick recula de quelques pas, prit son élan et d'un

seul coup, frappa la porte de toute la force de son épaule. Avec un craquement sourd, le panneau céda. Dick était dans la chambre... elle était vide!

Il voulut allumer tout de suite la lumière, mais n'obtint rien. Et alors, sans que rien pût le justifier, il eut un frisson, un frisson qui lui courut tout le long de la colonne vertébrale jusqu'à la racine des cheveux. Il sentit soudain que quelqu'un l'observait... des yeux moqueurs se posaient sur lui, l'examinaient d'un poste d'observation qu'il ne voyait pas. L'illusion fut si forte qu'il se retourna et, pour la première fois, fit ce geste que les policemen anglais ne font que dans les moments de péril extrême : il tira son pistolet et l'arma.

Une voix venant d'en bas le fit sursauter. C'était l'agent.

« Avez-vous besoin d'aide? »

Dick hésita une seconde.

« Montez, dit-il enfin. Tenez-vous sur vos gardes... il y a quelqu'un dans la maison! »

Quelqu'un dans la maison! L'écho moqueur lui renvoyait ses propres paroles comme si véritablement un inconnu répétait ce qu'il disait avec une nuance d'étonnement.

Dick se retourna encore une fois. Il n'y avait personne pourtant. Rien ne bougeait. La sueur coula sur son front. Puis, soudain, il se mit à rire doucement et remit son revolver dans sa poche. Il venait de passer le point culminant de la terreur, et son sens de l'humour reprenait le dessus.

L'agent arriva et, avec l'aide de leurs deux lampes électriques, ils cherchèrent sur le mur une trace quelconque. Ils ne découvrirent rien. Dick ouvrit le placard d'où Derrick avait tiré le coffret d'acier, mais il était bien trop étroit pour servir de cachette et il referma la porte.

Le bruit sourd que fit cette porte en se fermant,

éveilla sa curiosité. Il frappa sur le placard et découvrit qu'il était aussi en acier et ressemblait étonnamment à un coffre-fort. Dans le fond, quatre chevilles de bois le fixaient au mur qui était assez solide pour le supporter.

« Ça, alors! » murmura Dick.

Il alla ensuite examiner sa sonnette. Quelqu'un y avait touché. On l'avait sortie de dessous le tapis et le fil avait été coupé.

« Vous ne sentez rien, monsieur? » demanda tout à coup l'agent.

Dick renifla. Cette fois ce n'était pas l'odeur de l'iode, mais un parfum délicat qu'il avait senti sans y arrêter son attention.

« C'est un parfum de femme, ajouta le policeman. Le connaissez-vous?

— Je ne m'y connais pas en odeur... pour moi, celui-là en vaut un autre. »

Dick ne pouvait pas voir l'agent, mais il eut le sentiment qu'il souriait.

« C'est celui qu'on appelle « Sans atout », expliqua l'homme, fier de sa science.

— Comment savez-vous cela? » demanda Dick étonné.

L'agent expliqua qu'il connaissait une jeune femme qui travaillait chez un parfumeur et qu'elle lui avait fait connaître le « Sans atout ».

« C'est un des parfums les plus chers, d'après ce qu'on m'a dit. Mais il est impossible de le confondre avec un autre... c'est un mélange de rose et de santal.

— Vous m'impressionnez, déclara Dick, assez irrité. Maintenant, tâchez de respirer mieux et de me dénicher un beau meurtrier! »

Son sang se glaça soudain. Quelque part un rire léger et tranquille résonnait.

« Pourquoi riez-vous? demanda-t-il.

— Mais je ne ris pas, riposta l'agent. Je ne pourrais rire comme cela même si vous me payiez! Cela vient du palier! »

Dick n'en crut pas un mot mais il alla quand même voir. Il ne trouva rien. Quand il revint, il eut l'impression que cette fois, il était bien seul avec le policeman. La présence invisible paraissait s'être évanouie.

« Ça m'a tout l'air d'être un fantôme! » constata l'agent.

Staines se tourna vers lui, trop amusé pour le rabrouer.

« Avez-vous déjà entendu un fantôme rire?...

— Non, monsieur, mais c'est comme cela que j'imagine le rire d'un revenant ! dit l'autre avec dignité. »

« Ce qui est curieux, expliquait plus tard Dick à Bourke, c'est la difficulté qu'il y a à faire se hâter un agent qui n'est au courant de rien. »

Pour le moment, il resta silencieux. Ce fut l'agent qui parla :

« Avez-vous encore besoin de moi, monsieur? Puis-je aller faire mon rapport?

— Mais, certainement. Dites que je vous ai appelé et que... »

A cet instant, toutes les lumières s'allumèrent en même temps. Dick avait tourné le commutateur et, n'obtenant rien, avait négligé de le rabattre. Quelque part, dans la maison, une main mystérieuse venait de remettre le courant. Sur le palier supérieur, il n'y avait pas de lumière, mais, en se penchant sur la rampe, Dick vit le reflet de la lampe qu'il avait tenté d'allumer près de la cuisine.

Pour la vingtième fois, Dick examina soigneusement la pièce. Il ouvrit encore le placard, cogna encore sur le mur avec sa matraque. La muraille était solide et pleine; même lorsqu'on la frappait violemment, elle

ne bronchait pas. Le plancher avait été recouvert avec une sorte d'asphalte.

Et de nouveau, il sentit le parfum...

« Comment appelez-vous ça?

— « Sans atout », monsieur », répondit l'agent comme s'il passait un examen.

Dick renifla plusieurs fois. Le placard fleurait bon : rose et santal. Il ferma de nouveau la porte, tourna la poignée bien à fond et descendit avec l'agent. Comme il s'en doutait, la porte d'entrée avait été fermée au verrou : on avait même mis la chaîne. Il se dit en lui-même qu'il ferait enlever tout cela dès le lendemain.

Il était près d'une heure lorsqu'il se mit au lit, et il s'endormit persuadé qu'il ne serait plus dérangé; il ne le fut pas, en effet.

Il entendit un léger coup frappé à sa porte, lui annonçant son thé matinal, et il lança un vague:

« Entrez.

— Puis-je mettre cette bouteille sur votre table, monsieur?

— Quelle bouteille? » demanda Dick en s'asseyant sur son lit.

C'était un petit flacon, finement gravé, muni d'un bouchon de verre et encore entouré d'un ruban. Il le prit et l'examina de près. Il était à moitié vide. En biais, sur l'étiquette verte et grise, des lettres d'argent se détachaient. Il lut « Sans atout ».

« Qui a mis cela ici? » s'informa-t-il brusquement.

Minns secoua la tête.

« Merci », continua Dick et, lorsque l'homme fut sorti, il se leva, marcha vers le balcon et avançant la tête, il examina la chambre de l'autre immeuble.

« Vous en avez du culot! » cria-t-il malgré lui vers ce hardi inconnu.

Il prenait un très copieux petit déjeuner dans le hall lorsque Tommy réapparut. C'était bien

là une de ces façons inattendues qu'il affectionnait.

« Alors, qu'est-ce qui ne va pas à Clacton? »

Le visage de Tommy, très sombre, ne s'éclaircit pas.

« Je suis dégoûté de moi, mon vieux. J'ai fait le plus beau faux pas de ma vie... J'ai commis la plus belle gaffe... pour tout te dire... ce n'est pas très élégant, mais voilà: je me suis fourré dedans!

— Qu'est-ce qui t'arrive? Assieds-toi donc sur ton bel acajou... Voyons, est-ce que, par hasard, tu voudrais m'infliger ta présence?

— Ce n'est pas ça, coupa Tommy. J'ai failli me fâcher avec Mary, me fâcher vraiment... tu comprends? C'est assez joli!

— C'eût été embêtant pour toi, peut-être, reprit joyeusement Dick, mais pour elle, quel débarras! Par Mary, veux-tu dire Mary Dane?

— Oui, répondit Tommy. J'ai passé une soirée épatante avec elle hier soir. Nous nous sommes promenés sur la jetée, nous avons écouté la musique. J'ai été heureux comme un gosse, mon vieux. Le vieux Cornfort est presque dans le coma. Il est allé au lit vers neuf heures, Dieu merci! Elle m'a dit qu'elle allait revenir, et, comme elle l'a dit, elle est revenue. Alors, comme nous étions assis l'un près de l'autre, voilà que j'ai eu l'idée de glisser dans son sac un de ces cadeaux idiots qui font si souvent plaisir aux femmes! Son sac était ouvert, tu comprends! Je l'avais acheté à Londres, pas le sac, le cadeau... il m'avait coûté horriblement cher. Si, encore, je ne l'avais pas ouvert auparavant... mais je ne pensais pas que ça allait s'ouvrir et couler dans son sac!

Dick se leva d'un bond.

« Qu'est-ce que c'était? demanda-t-il, le souffle à moitié coupé.

— Une petite bouteille de parfum... le parfum à la mode en ce moment... on l'appelle « Sans atout ».

J'avais toujours cru qu'il s'agissait de jeu de cartes... on en apprend tous les jours! ajouta tristement Tommy. Elle a été furieuse... ce n'était plus du tout la gentille Mary. Elle m'a dit qu'elle détestait ce parfum, ce cadeau et tout... mais elle l'a gardé. »

Tout le sang quitta le visage de Dick.

« Tu es malade? demanda Tommy anxieux.

— Non, continue ta stupide histoire... Elle t'a quitté...

— Non, répliqua Tommy, c'est moi qui suis parti. En somme, ce n'était qu'une querelle d'amoureux.

— Quoi? reprit Dick, l'œil de plus en plus noir.

— Une querelle... si tu veux. J'étais très ennuyé, je me suis levé et je suis parti. Quand je suis revenu, elle rentrait chez elle.

— Quelle heure était-il?

— Peut-être dix heures... peut-être moins. Près de neuf heures... Je ne sais pas toujours l'heure qu'il est, grogna Tommy.

— Et tu ne l'as plus revue?

— Mais si, je l'ai revue. (Tommy était très affirmatif.) Tu ne crois pas tout de même que je suis assez mufle pour ne pas m'être excusé? Je lui ai téléphoné de l'hôtel.

— Mais, tu ne l'as pas vue?

— Est-ce que ce n'est pas la même chose? Je lui ai demandé de sortir à nouveau pour réparer le mal que j'avais fait. »

Dick se retint de poser la question qui lui brûlait les lèvres.

« Et elle est ressortie! Nous avons marché de long en large devant sa maison. Elle m'a dit qu'elle était un peu ennuyée. Elle m'a dit qu'il y avait en Angleterre une jeune fille qui lui ressemblait beaucoup et qu'elle l'avait vue le jour même à Clacton. Mais elle n'était plus la même... Après ce que j'avais fait, tu comprends?

— Tu me jures que tu l'as revue, tu me le jures, demanda soudain Dick avec ardeur. C'était bien Mary Dane? »

Tommy, surpris, le regarda longuement.

« Tu ne dois pas être très bien, mon vieux, s'enquit-il encore.

— Je vais très bien, reprit Dick, je veux seulement savoir si tu es parfaitement sûr de la jeune fille avec qui tu étais vers onze heures... jusqu'à... quelle heure?

— Près de minuit. Oui, c'était bien Mary Dane. Qui crois-tu donc que c'était? »

Dick mit sa tête dans ses mains et ne répondit pas.

« Cette jeune fille me surprendra plus que personne au monde. — Puis il releva la tête. — Pourquoi es-tu revenu?

— Je suis revenu, — et le ton de Tommy était très solennel, — pour te demander de t'occuper de nous débarrasser de son sosie. Il risquerait de nous brouiller ensemble... Tu n'en as sans doute jamais entendu parler...

— Ciel! s'écria Dick... je n'ai jamais entendu parler de ce sosie!

— Elle m'a dit, continua imperturbablement Tommy, que toutes sortes de gens et, en particulier, le type qui a été tué chez Derrick l'avaient prise pour cette autre... Alors, je me suis dit à moi-même : Il n'y a qu'un type qui puisse résoudre ce mystère et c'est mon vieux Dick! Voilà. »

Dick ne put s'empêcher de le regarder avec émerveillement.

« Tu ne veux tout de même pas me faire croire que tu as fait tout le trajet de Clacton-sur-Mer ici, pour me demander de m'occuper du sosie de Mary Dane... pauvre naïf? Dois-je te répéter que ce double a donné plus de fil à retordre à Scotland Yard et, par conséquent, à moi que... que...

— N'importe quoi... » termina charitablement Tommy.

Ce dernier partit vers dix heures et Dick ne s'expliqua pas ce qui avait réellement motivé ce retour inattendu. Il reçut une lettre de Derrick dans l'après-midi, lui demandant de venir déjeuner avec lui le lendemain à son club. Il parlait de s'en aller, non en France, comme il en avait eu l'intention, mais en Ecosse, à moins, comme il le laissait entendre, qu'il ne prît sa voiture et ne filât vers le Nord.

Il voulait savoir s'il devait demander une enquête à propos de Lordy Brown, mais cela, Dick en était convaincu, n'était pas nécessaire. La présence de Brown dans la maison était étrange mais pas inexplicable. Il avait déjà été condamné pour vol, il avait assez mauvais caractère et il était tout à fait vraisemblable qu'il eût choisi la maison d'une vieille connaissance, qui était riche, pour exercer ses talents. Il avait tellement changé depuis la dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés que Derrick ne l'avait pas reconnu.

Dick ne pouvait accepter l'invitation, et ce fut Walter qui vint le voir.

« Mes nerfs n'en peuvent plus avec toutes ces histoires... je vais faire un tour vers le Nord. Si je m'ennuie et que je rapplique à Londres, je vous le ferai savoir. »

Et, suivant la coutume, Dick lut dans le journal du lendemain que Mr. Derrick partait pour une balade en auto vers l'Ecosse et qu'il serait probablement absent pendant un mois. Sur une autre page, on rappelait le mystère de Lowndes Square, mais, grâce à un autre crime, on ne lui donnait pas la notoriété à laquelle il aurait eu droit à un autre moment.

Dick resta donc tout à fait seul. Il passa la matinée à faire des plans. Il alla lui-même examiner les alentours. Derrière les deux demeures, il y avait une

ruelle. Sur l'un des côtés de cette ruelle, donnaient les garages et autres dépendances des maisons qui étaient à gauche de celle de Tommy. De l'autre côté, il n'y avait que deux bâtiments : l'un était encore un garage, l'autre, une écurie. Entre les deux, qui étaient situés à chaque extrémité de la ruelle, il y avait un mur assez haut sur lequel s'ouvraient, à intervalles assez réguliers, des portes de jardins. Derrière ce mur, on apercevait le dos des habitations qui donnaient sur Coyling Street. Ces cottages possédaient chacun un morceau de terrain très étroit et enclos de deux murs, mais suffisamment large cependant pour y faire un joli jardin.

Il passa dans Coyling Street et découvrit que cette rue comportait seulement des bâtisses assez modestes toutes occupées, sauf le n° 7... Cette maison déserte était complètement abandonnée. Aux fenêtres pendaient des rideaux en lambeaux, qui semblaient là depuis des années. La cour qui permettait d'accéder au perron était plus propre en apparence car elle était pavée. Dick posa quelques questions aux environs : la maison n'était ni à vendre, ni à louer. C'était une sorte de relique, on ne savait plus à qui elle appartenait. Il poursuivit son enquête et apprit qu'elle était une des propriétés de Mr. Derrick. D'après ce qu'il apprit, l'ingénieur municipal avait ordonné quelques réparations qui avaient déplu à Walter, et la demeure était restée telle quelle. Elle avait été mise en vente, mais elle était restée si longtemps abandonnée que le montant des réparations nécessaires effrayait les acheteurs éventuels.

La dernière occupante avait été une dame qui était morte. C'était du temps du père de Walter, et, depuis, la maison était restée ainsi, complètement oubliée.

C'était une des charges indésirables que le vieux Derrick avait laissées sur le dos de son fils.

Dick apprit encore que ce bâtiment avait abrité, vers 1850, les membres d'une de ces sociétés religieuses qui florissaient au début du XIXe siècle. Ses disciples étaient si nombreux que plusieurs maisons voisines avaient aussi appartenu à la communauté. La propriété tomba entre les mains du vieux Derrick... comme la plupart de celles qui lui permirent de faire fortune. La maison portait encore le nom de « Sainte-Anne » ; c'était la seule chose qui lui restât de son ancienne dignité ecclésiastique. On raconta à Staines qu'il y avait eu une chapelle dans les environs, et lorsqu'on lui montra le sommet du garage de lord Weald, il comprit l'existence du pignon gothique.

Il fut un peu choqué. Par certains côtés il était un peu vieux jeu. Il n'aimait pas à toucher aux cartes le dimanche, et une chapelle transformée en garage le gênait.

Cela faisait trois nuits qu'il dormait paisiblement, lorsqu'il rentra chez lui en se demandant quand il aurait des nouvelles de Tommy. Il ne savait plus rien depuis que ce phénomène était reparti dans la direction de Clacton. Ce matin-là avait eu lieu l'enquête pour Lordy Brown, enquête qui avait été retardée d'un mois à la demande de la police. Comme on n'avait rien trouvé de nouveau, la théorie admise était que Lordy Brown et un compagnon étaient entrés d'une façon ou d'une autre dans la maison, qu'ils s'étaient querellés, et que l'infortuné Brown avait été tué d'une balle de revolver. Un dispositif silencieux quelconque avait dû être utilisé, car personne, ni Dick, ni aucun des domestiques, n'avaient rien entendu. Le bruit d'un coup de pistolet aurait percé l'épaisse muraille qui séparait les deux habitations.

Il faisait presque noir quand il monta les marches du perron de la maison qu'il finissait par considérer comme la sienne, et Minns vint à sa rencontre sur le pas de la porte.

« Il y a une dame qui désire voir monsieur. Je l'ai fait entrer au salon.

— Une dame? reprit Dick, et son cœur battit plus vite. Quelle dame?

— Je ne la connais pas, mais elle m'a dit que monsieur la connaissait : Miss Dane. »

Dick repoussa le maître d'hôtel et entra précipitamment dans le salon. Mary était assise sur une chaise et feuilletait un livre qu'elle avait pris sur la table. Elle l'accueillit avec un sourire qui suffit à lui tourner la tête.

« Vous ai-je donné tant de peine, vraiment? demanda-t-elle en le regardant de ses grands yeux graves.

— Quelle peine?... Ah! Tommy vous a parlé!

— Oui, Tommy a parlé, reprit-elle avec quelque solennité. Mais Tommy ne fait pas autre chose, si c'est de lord Weald que vous voulez parler. Ne pourriez-vous le faire revenir à Londres?

— Où est-il donc?

— Nous sommes partis à Margate, hier... mon malade avait besoin d'y aller. D'ailleurs, j'abandonne bientôt mon métier. »

Sans s'expliquer pourquoi, il fut ravi de cette nouvelle.

« J'en suis très heureux.

— Vous? s'étonna-t-elle.

— Oui, moi... parce que... enfin, il me semble... c'est un dur travail, termina-t-il péniblement.

— Oui, mais il y en a de plus difficile! Votre métier n'est-il pas plus pénible, Mr. Staines? Je crois qu'il n'y a rien de plus dur que ce que vous faites.

— J'y réussissais. Mais maintenant je m'y fais une assez mauvaise réputation. »

Elle le regarda fixement.

« A cause de... (Elle indiqua de la tête la maison voisine.)

— Brown. Oui, vous avez dû lire ce qui est arrivé?

— Oui, j'ai lu et j'en ai entendu parler. N'oubliez pas que votre Tommy ne nous quitte pas.

— Je me demande pourquoi? dit-il. (C'était une réflexion stupide.)

— Vous le savez très bien! (Son ton était moqueur.) Il est fou d'amour pour moi. N'est-ce pas une raison suffisante?

— Tommy est toujours fou d'amour pour quelqu'un!

— Il est vraiment très gentil et vous très méchant. Je me conduis si mal envers lui. »

Dick ne put s'empêcher de rire. Il se sentait tout à coup le cœur content: il était heureux et il aurait voulu dire toutes les bêtises qui lui passaient à l'esprit.

« Vous l'avez fait marcher?

— Oui, dit-elle à sa grande surprise. Si, par là, vous voulez dire que je l'ai obligé à faire attention à moi! Il y a des moments où je me déteste. »

Elle dit ces derniers mots avec un tel ton qu'il en fut surpris et, pendant un instant, il eut presque peur. Il n'avait jamais attaché d'importance aux attentions de Tommy pour la jeune fille, il les avait toujours considérées comme sans conséquence... Il n'imaginait pas, par exemple, que Tommy pût songer à se marier.

Weald était comme un papillon qui va de fleur en fleur, ne blesse aucun des pétales sur lesquels il se pose et n'emporte aucun poison avec le miel qu'il récolte.

« Vous parlez presque comme s'il y avait quelque chose de sérieux entre vous et lui. »

Il pensa qu'elle allait se fâcher mais elle se mit à rire.

« Comme vous êtes ridicule! » lança-t-elle, puis, regardant autour d'elle, elle continua: « Vous allez rester longtemps ici?

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Vous me questionnez, vous aussi, selon la vraie méthode de Scotland Yard!

— Mais pourquoi m'avez-vous demandé cela? reprit-il avec insistance.

— Je vais vous dire pourquoi, monsieur l'agent, monsieur l'inspecteur ou je ne sais quoi!... C'est parce que je voulais le savoir. Là! Avez-vous quelquefois pensé que vous n'habitiez ici que pendant que Tommy était absent de Londres? Ce qui est une manière polie de vous demander combien de temps encore il va rester en travers de notre chemin ou de nos chemins, puisque nous en avons presque un nouveau tous les jours? »

Elle n'attendit pas sa réponse.

« Et vous êtes si seul avec cette maison déserte à côté de vous! Votre voisin a eu peur, lui aussi... pauvre âme!

— Vous parlez de Derrick?

— Oui, j'ai lu qu'il partait pour l'Ecosse. C'est inhumain de vous laisser seul en face d'une maison hantée!

— Qui vous a dit qu'elle était hantée? »

Elle leva les sourcils très haut.

« Mais c'est le scandale du quartier! Vous ne savez même pas pourquoi je suis venue! Moi non plus, d'ailleurs. J'ai trouvé l'occasion excellente de jouer à la dame avec vous et de vous demander des nouvelles de votre santé... et vous n'avez même pas songé à m'offrir une tasse de thé... Non, ne prenez pas cette peine... il va falloir que vous m'appeliez une voiture dans un instant. Dites-moi, Mr. Staines, qui est cette femme qui me ressemble tant? La connaissez-vous? Tommy n'exagère-t-il pas un peu? Il ment tellement, avec son air innocent. Cela fait partie de sa vanité... Dites-moi, qui est-ce?

— Je donnerais tout ce que je possède pour le savoir, avoua-t-il.

— J'ai donc un sosie? murmura-t-elle. Comment est-elle? (Elle se mit à rire et il crut qu'elle ne le croyait pas.)

— Elle est jolie, elle a des yeux gris bleu et une bouche... une bouche pareille à celle que les artistes font aux figures qu'ils dessinent pour les magazines. »

Elle baissa les paupières une seconde, mais les releva vite.

« Elle m'a l'air de vous avoir impressionné! Il faudrait peut-être que je dise en rougissant : « Oui, vraiment, on dirait que c'est moi! » Mais je ne le dirai pas. Mr. Staines, vous vous êtes moqué de moi, je le méritais et je ne me plaindrai pas. La seule chose que je désire savoir (et ce n'est pas de ses qualités physiques que je parle), c'est si elle est *vraiment* pareille à moi? »

Il inclina seulement la tête. Elle fit « Ah! » mais n'ajouta plus rien. Enfin, elle reprit :

« A quoi songez-vous?

— Moi aussi, je voudrais connaître ce que vous avez dans l'esprit?

— Je vous le dirai peut-être un jour. »

Elle ramassa son sac et son parapluie.

« Voulez-vous être tout à fait galant et me conduire à Victoria? »

Il hésita. A cette heure, il devait monter dans sa chambre. Personne n'était venu chez Derrick depuis trois jours... Puis il pensa qu'il n'avait pas à être tout le temps en surveillance.

« Entendu. Y allons-nous en voiture ou à pied? »

Il avertit le maître d'hôtel et la suivit dans la rue. Elle n'était pas très pressée, car elle marchait très lentement.

« Je me dégoûte, dit-elle au bout d'un moment. Vous ne me direz jamais rien de plus offensant que tout ce que je me dis à moi-même.

— Mais pourquoi? demanda-t-il.

— Je ne peux pas vous le dire. Cela me regarde, personnellement. Votre Tommy y est bien pour quelque chose... Le pauvre, il doit être assis en face de notre maison de Cliftonville, attendant que je sorte... il doit pleuvoir... comme cela est merveilleux d'être aussi romantique que lui!

— J'aimerais autant que nous ne parlions pas de lui, répliqua assez naturellement Dick.

— N'est-il pas votre ami? demanda-t-elle, surprise.

— Un très grand ami. Je l'aime beaucoup. Mais j'aime stupidement des tas d'autres gens!

— Que cette stupidité ne vous conduise pas trop loin... Vous ne m'avez pas même demandé pourquoi je songe à quitter le métier de nurse! Ah! vous vous intéressez bien plus à mon sosie qu'à moi! Quelle heureuse femme! Vous devez rêver à elle!

— Ne dites pas de bêtises, Mary. Je voudrais vous demander quelque chose? »

Il l'entendit rire doucement.

« Commencez par me demander comment les étrangers m'appellent! Ils disent miss Dane.

— Je ne suis pas un étranger pour vous. »

Ils passaient à travers le parc. Dick prit le bras de la jeune fille et le glissa sous le sien. Pendant un court instant, elle ne dit rien, puis, tout à coup, elle le repoussa violemment et s'écria :

« Non, non! Je vous en prie! J'ai tout de même encore un peu d'amour-propre! »

Cette exclamation le blessa et elle le sentit.

« Je vous en supplie, reprit-elle bientôt, ne m'en veuillez pas. J'essaie d'être aimable avec vous... aussi aimable que je puis l'être. Je vous ai dit que Tommy mentait... mais je n'ai jamais oublié que je vous ai fait, moi, un jour, un affreux mensonge.

— Quel mensonge?

— Si je vous le disais, ce serait encore plus terrible! Non, laissez-moi seule en subir les consé-

quences. Mais, je vous en conjure, croyez bien que ce mensonge m'a fait autant de mal qu'à vous! »

Sans le prévenir, elle hâta le pas.

« Est-ce que, par moments, vous n'êtes pas las, affreusement las de tout? Ne détestez-vous pas, parfois, tout ce que vous faites? votre travail? votre besogne quotidienne? J'en ai tellement assez, moi! Ce soir surtout!

— Vous n'aimez pas ce métier de nurse? »

Elle ne répondit pas tout de suite, puis elle soupira d'un ton pathétique.

« Non. »

Son train partait un peu après neuf heures. C'était un omnibus. Elle avoua qu'elle n'avait pas dîné. Il l'emmena au buffet et elle prit une très légère collation.

« Savez-vous pourquoi je suis venue à Londres aujourd'hui ? Demandez-le-moi quand le train partira. »

Ils avaient encore dix minutes à attendre lorsqu'ils revinrent du buffet. Il lui rappela la question qu'il devait lui faire.

« Je vous le dirai au moment du départ. »

Il la conduisit au compartiment de dames seules où il n'y avait personne. Le chef de gare avait sifflé, la lumière rouge était devenue verte lorsqu'elle se pencha par la portière.

« Je suis venue pour me punir, dit-elle à voix basse, pour marcher sur des charbons ardents ou porter un cierge, pieds nus dans la neige! »

Il la regarda avec effarement. Le train commença à avancer et il marcha tout à côté.

« Je vais vous dire une chose folle. (Elle parlait maintenant très rapidement comme si elle avait peur de n'avoir pas assez de temps pour exprimer ses pensées.) Mais, je vous en prie, ne me rappelez jamais cette folie!

— Qu'est-ce donc? » demanda-t-il en pressant le pas car le train augmentait sa vitesse.

Elle se baissa très bas, si bien que ses lèvres frôlèrent presque la joue de Dick.

« Je vous aime profondément... je ne sais pas pourquoi! »

Ce fut juste un murmure et elle disparut. Elle ne revint pas à la portière, elle ne fit aucun signe de la main, et Staines resta sur le quai, bouleversé, anéanti. Il était encore là lorsque la lanterne du dernier wagon s'éteignit au tournant des voies.

Il revint chez lui avec le sentiment que ses pieds ne touchaient pas le sol. Mais, en arrivant, il trouva le maître d'hôtel fort agité, qui l'attendait sur le seuil.

« J'ai cherché monsieur partout... je ne savais pas si je devais appeler la police... »

Il ferma soigneusement la porte, son visage était anxieux.

« La sonnette a tinté pendant près d'une demi-heure. Je pensais que monsieur reviendrait vite. Je ne savais que faire. »

Dick fit aussitôt demi-tour et se précipita dans la rue, préparant la clé pour ouvrir plus vite la porte. Il pensait pourtant trouver le verrou tiré car il n'avait pas eu le temps de le faire enlever. Cependant la porte s'ouvrit au premier tour de clé. Dès qu'il voulut allumer, la lumière éclata. Jusqu'à ce qu'il pénétrât dans le salon, rien ne lui signala la présence d'un intrus. Il s'arrêta près de la porte et il eut un sursaut. Tous les meubles avaient été dérangés. Un secrétaire, qui se trouvait contre la cloison, était au centre de la pièce. Le mur avait été détérioré par un instrument électrique, sans doute, car sur le plancher il y avait un foret hors d'usage. Il était rattaché par un long fil à une prise de courant et une bonne partie du mur était endommagée. Sur le sol, il y avait des débris

de briques et tous les meubles étaient couverts d'une fine poussière rougeâtre.

Dick ramassa le foret et l'examina avec tout l'intérêt professionnel que cette découverte comportait.

Il avait déjà eu en main un outil de cette sorte, mais jamais il ne l'avait vu employé à démolir une maison. Pourtant, c'est ce que les voleurs avaient voulu faire. Soit qu'ils eussent été dérangés dans leur besogne, soit qu'ils eussent jugé qu'ils s'étaient trompés d'emplacement. Toujours est-il qu'ils avaient abandonné là leur travail. Il était évident que, pour eux, il existait une cachette et ils n'avaient cessé de la chercher que lorsqu'ils avaient eu creusé profondément l'épaisseur du mur.

Dick entendit du bruit derrière lui et il fit demi-tour en portant sa main à sa hanche. Un homme était debout dans le salon et examinait, lui aussi, les dégâts avec stupéfaction.

C'était Walter Derrick.

« Qu'est-ce que c'est? dit-il, et, au fur et à mesure qu'il réalisait ce que cela représentait, il devenait de plus en plus rouge.

— Quand ont-ils fait cela? demanda-t-il d'un ton rauque. Et qui a pu faire tout ça? »

Il regardait successivement le mur et Dick Staines qui avoua:

« Je voudrais bien le savoir! Scotland Yard est aussi désireux que quiconque de découvrir cet homme! Cela fait dix ans que nous le cherchons! »

Derrick le regarda fixement.

« Vous savez donc qui c'est?

— Qui il est exactement, non. Son identité est restée aussi mystérieuse qu'au lendemain du jour où le meurtre fut commis.

— Un meurtre? Quel meurtre?

— Il y a dix ans, Mr. Derrick, le caissier d'une ma-

nufacture de Slough a été lâchement assassiné et volé en plein jour. »

Il s'arrêta une seconde.

« Et alors? reprit Derrick. Quel rapport y a-t-il entre cela (il désignait son salon dévasté) et ce crime? Je ne vois pas très bien? (Sa voix était assez aiguë, il était évident que la vue de sa maison saccagée l'avait exaspéré.)

— Le meurtrier avait laissé une empreinte de son pouce sur la poignée de son revolver. Vous savez cela, d'ailleurs, n'en avons-nous pas parlé ensemble? Eh bien! l'autre jour, la première fois qu'on a cambriolé votre maison, j'ai trouvé cette même empreinte sur un verre dans votre cuisine.

— Vous avez trouvé... commença Walter, l'empreinte de l'assassin du caissier de Slough sur un verre! Chez moi?

— Nous l'avons encore retrouvée ici près du corps assassiné de Lordy Brown, sur cette table. »

Mr. Derrick, horrifié, regardait ses meubles avec effroi.

« Un assassin... reprit-il. Son empreinte sur ma table! Ciel! Et sur un verre aussi, dites-vous? Vous l'avez photographiée, je suppose, cette empreinte... je ne sais pas comment vous faites avec ces choses. Mais en êtes-vous sûr?

— Une erreur est impossible, affirma Dick. Mais il y a une chose que je ne m'explique pas. C'est que, partout, nous n'avons trouvé que l'empreinte du pouce... il me semble cependant difficile de prendre un verre avec le pouce seulement ou de mettre seulement son pouce sur une table. Je vous en dis peut-être un peu plus que Bourke ne le désirerait. J'ai bien mon opinion, mais... »

Il s'arrêta, examinant soudain la partie lisse qui restait au-dessus du grand trou creusé par les inconnus. Il s'avança lentement et montra une trace grise.

« Tenez, regardez ceci ! » dit-il.

On ne pouvait s'y tromper, c'était bien l'empreinte, nettement dessinée, sans la moindre bavure.

Les yeux des deux hommes se rencontrèrent et, en un éclair, la théorie de Dick sembla l'évidence même. Il savait comment cette marque était là et comment on l'avait faite.

A quelques millimètres de l'impression, il y avait un tout petit point noir. Il le toucha du doigt. Il était encore mouillé.

Bourke allait se mettre au lit lorsqu'on vint l'avertir. Il se précipita chez Mr. Derrick alors que ce dernier était parti se coucher dans un hôtel. Derrick, en effet, n'était revenu tout à fait fortuitement à Londres que pour assister au conseil d'administration d'une des sociétés dont il faisait partie. Il avait expliqué cela à Dick qui n'y avait compris goutte, car les affaires de finances étaient lettre morte pour lui.

Bourke jeta un coup d'œil sur les dégâts.

« N'avez-vous donc rien entendu? demanda-t-il à Dick.

— Rien, j'étais sorti. »

Il ne jugea pas nécessaire de donner la raison de son absence à son chef et celui-ci ne la lui demanda pas.

« Ils ont vraiment beaucoup d'audace, dit Bourke avec admiration. Ah! encore cette empreinte? »

Il fixa son pince-nez et scruta soigneusement l'indice.

« Je la connais tellement bien maintenant que je n'aurai bientôt plus besoin de lunettes pour l'identifier. »

Il toucha aussi le minuscule point noir et reprit:

« Ainsi, vous êtes convaincu qu'elle a été faite avec...

— Un tampon de caoutchouc, termina rapidement Staines. Tout comme celle du verre et de la table. Ils

ne se servent pas d'encre. Une main un peu moite leur suffit. En y réfléchissant, cela paraît d'une simplicité enfantine. Il est facile, en deux heures, de faire fabriquer un tampon semblable d'après une simple photographie.

— Et nous ne nous en sommes pas douté, c'est curieux! Je ne m'en suis jamais avisé! Aviez-vous installé votre système d'alarme? D'ailleurs, c'était inutile puisque vous étiez absent. »

Dick expliqua que le maître d'hôtel avait entendu sonner, mais qu'il n'avait pas su ce qu'il devait faire.

« Il aurait dû appeler la police. C'est égal, ce qu'ils sont malins! Ils ont réussi à vous éloigner de leur route... Je pense tout de même qu'on ne vous a pas obligé à sortir... »

Staines ne répondit pas.

« Ce sont des gens très habiles qui n'hésitent devant rien pour arriver à leur but. Ils devaient savoir que vous étiez en surveillance dans la maison voisine. Vous n'êtes tout de même pas un garçon à vous enticher d'une jolie fille ou à accepter d'aller faire un tour dans le parc pour admirer le clair de lune! »

Bourke examinait le mur de près tout en parlant, et il ne remarqua pas le visage de son subordonné. Car Staines pâlissait en reconnaissant qu'il avait bel et bien été roulé... On l'avait fait sortir de chez lui... on l'avait même entraîné dans le parc... au clair de lune! Et il se souvenait de ce que Mary avait dit sur elle-même... qu'elle se haïssait parfois. Elle avait arraché son bras avec une violence qui l'avait tellement surpris. Il entendait de nouveau une demi-douzaine de choses qu'elle avait dites : à propos de son amour-propre... et au moment où le train était parti.

Les soupçons le submergeaient... ce n'était même plus des soupçons... mais une certitude aveuglante...

« Eh bien! cria soudain Bourke en se retournant

et en s'étonnant de son air hagard, avez-vous vu le fantôme, vous aussi? Vous êtes vert!

— C'est pis que cela! répondit Dick, prononçant avec difficulté.

— Je crois que vous n'avez plus qu'une chose à faire : coucher ici même. Je vous donnerai un homme pour vous tenir compagnie...

— Non, j'en ai déjà parlé à Derrick, mais il préfère fermer complètement sa maison. Il m'a même dit qu'il jugeait inutile que je persiste à rester chez Weald.

— Est-ce que cela le regarde? C'est notre affaire, maintenant! Eh bien! moi, je vous conseille de rester chez votre ami tant que cela sera possible. J'accepte votre idée du tampon de caoutchouc, mais cette empreinte n'a pas été choisie au petit bonheur. Il doit y avoir une raison bien définie à ce choix, et je voudrais bien la connaître. Je suis certain d'une chose : c'est que ce n'est pas uniquement pour diriger les soupçons sur le meurtrier de Slough qui est ou n'est plus en Angleterre! Mais, de plus, voici un détail : Lordy Brown a été tué de la même façon que le caissier de Slough, par le même coup de bas en haut spécial à un certain nombre de gangsters. Nous n'avons pas beaucoup de tireurs de ce genre ici, mais j'ai vu bon nombre de documents venant d'Amérique et qui montraient les mêmes caractéristiques. Incrustez-vous chez Weald et nous décrocherons peut-être la plus grande affaire qu'il y aura eu à Londres depuis que le Grand Patron m'a donné mes premiers galons! »

CHAPITRE XII

Dick Staines prit une résolution énergique: il décida d'aller trouver la jeune fille, de lui expliquer nettement la situation et d'obtenir d'elle l'explication de son inconcevable conduite. Il ne pensa pas une seconde qu'elle pût être coupable de l'assassinat de Lordy Brown. Il savait que, dans ses yeux, il n'y avait que de l'honnêteté.

Il réfléchit longtemps, tournant dans sa tête tous les détails de cette malencontreuse histoire. Mais, à la fin, il était aussi peu avancé qu'au début.

Elle, seule, pouvait jeter une lueur dans son esprit troublé. Ses derniers mots ne lui affirmaient-ils pas qu'il avait raison de compter sur elle? Il se rappelait le ton avec lequel elle avait parlé. Là, enfin, il y avait quelque chose de certain sur quoi il pouvait s'appuyer.

Il dormit sur cette résolution et prit le premier train du matin pour Margate. Il n'avait pas la moindre

idée de l'endroit où elle habitait; il n'était même pas certain qu'elle fût à Margate. Mr. Cornfort changeait si souvent de villégiature. Ce vieil homme, toujours assis dans sa chaise, avait-il un rôle actif dans cette bande dont Mary était la victime? Ou bien n'était-il qu'un prétexte innocent?

Dick trouvait toujours des excuses pour la jeune fille. Il était convaincu qu'elle était dans une situation dont elle ne pouvait se tirer; elle était comme la souris dans les griffes du chat... tout comme le pauvre invalide qui cachait peut-être sans le savoir les méfaits de cette bande malfaisante! Ou bien avait-elle vraiment un sosie? Il le croyait encore sincèrement. Il était persuadé que, quelque part en Angleterre, existait une jeune femme si pareille à Mary qu'on était obligé de les confondre. Le pauvre Lordy Brown avait parlé d'une miss de Villiers; Dick avait, un instant, songé à télégraphier à Capetown, mais, au bureau où il vérifia les noms des habitants de Capetown, il avait découvert trois colonnes entières de de Villiers! Comment trouver celle qui l'intéressait au milieu de tous ces gens? Il s'injuria de n'avoir pas questionné Brown davantage sur cette femme.

Le voyage jusqu'à Margate lui parut interminable. Il songeait qu'il la rencontrerait peut-être sur la plage, mais il était sûr d'apprendre ensuite que Tommy était installé dans un quelconque « Cliftonville Hotel » non loin de l'endroit où elle serait.

L'assiduité de Tommy n'était plus ni agaçante, ni amusante. Au contraire, Dick la regardait avec bonté: n'était-ce pas un excellent alibi pour la jeune fille? Dick se demanda si, lorsqu'elle avait traité Tommy de menteur, elle faisait allusion à tous les alibis qu'il lui avait fournis? Les soupçons, la frayeur, la confiance, le doute alternèrent dans son esprit, tandis que le train filait le long de la côte de Whitstable à Westgate, puis de Westgate vers l'atmosphère plus

agréable de Margate. C'est là qu'il retrouva le détective Rees, qui avait voyagé par le même train que lui et à qui il donna des instructions, — et il était furieux de les lui donner, d'ailleurs.

Il n'avait pas l'intention de rester plus d'une journée, et il était venu sans bagage. Cependant, il s'adressa directement à l'hôtel tout rouge qui était perché en haut des falaises.

« Oui, monsieur, lord Weald est ici, mais je crois qu'il est sorti pour le moment », lui dit le portier.

Un groom s'avança et donna quelques explications.

« Lord Weald est sur la plage avec un monsieur qui est dans un fauteuil roulant jaune. »

Dick avait complètement oublié la couleur du véhicule de l'infirme, et cette indication lui facilita singulièrement la tâche.

Il descendit sur la plage et se fraya un chemin au milieu de la foule. Il était tellement absorbé par sa recherche qu'il se heurta presque au silencieux infirmier.

« Eh bien! mon vieux! » entendit-il soudain. C'était la voix de Tommy.

Il leva les yeux, et ce fut le regard droit et franc de Mary qu'il rencontra. Le visage de la jeune fille était empreint de gravité et cela ajoutait encore à sa beauté.

« Bonjour! dit-il un peu bêtement, incapable de trouver autre chose.

— Que viens-tu faire ici? » questionna Tommy.

Il y avait un peu de colère dans le ton de son ami, et Dick lui en sut gré. Le fauteuil jaune avait avancé un peu, puis s'était arrêté. L'infirmier, immobile, attendait. Mr. Cornfort dormait. Dick trouva enfin le le courage de prononcer : « Je suis venu pour voir miss Dane, pour... lui... parler de l'autre nuit.

— De quelle nuit? s'enquit Tommy inquiet. Pourquoi ne nous as-tu pas avertis de ton arrivée? (Mais

un coup d'œil de Mary le fit changer de manière.) Quand je dis « nous », je veux dire pourquoi ne m'as-tu pas averti? J'ai été tellement étonné de te voir te cogner dans le fauteuil! Miss Dane n'aime pas beaucoup cela, le pauvre Mr. Cornfort non plus. Il a le cœur si fragile!

— Laissez-nous un peu, Tommy, dit enfin Mary.

— Vous laisser? s'écria-t-il, stupéfait.

— Parfaitement », déclara-t-elle avec un léger sourire.

La chaise du malade avançait. Lord Weald les regarda tour à tour, puis, en haussant les épaules, il s'éloigna.

« Je ne peux vraiment pas vous parler avant le déjeuner, dit-elle rapidement. Mr. Cornfort dort l'après-midi. Allez jusqu'à Westgate et je vous y rejoindrai... devant le grand hôtel. Vers trois heures? Est-ce trop tard? Ou vers deux heures? A l'heure que vous voudrez.

— A deux heures, alors, car j'ai un train à trois heures pour rentrer à Londres. (Dick parlait froidement car la familiarité de Tommy l'avait agacé.)

— Etes-vous venu pour votre travail?

— Affaire privée », indiqua-t-il seulement.

Il craignait par-dessus tout qu'elle ne rétractât les mots qu'elle avait dits à la gare de Victoria. Et, cependant, il sentait vaguement qu'elle ne ferait aucune allusion à ce merveilleux moment.

Sans sourire, elle inclina la tête et, rapidement, elle rejoignit son malade. Dick la regarda s'éloigner. Il la vit parler à l'infirmier, puis à Tommy qui, sans plaisir apparent, la quitta et revint vers Dick.

« Je m'excuse, mon vieux, d'avoir été si brusque... (et sa voix était vraiment humble), mais cette jeune personne me fait mener une vie impossible. Je l'adore... Le soir, elle est délicieuse, divine... et le matin, lorsque je la revois. elle est glaciale, on dirait

que ce n'est plus la même! J'en suis fou... je ne peux plus dormir... c'est incroyable!

— Tout cela est bien triste! répondit Staines, un peu étonné.

— Je savais que tu comprendrais... C'est vraiment infernal... et quand je lui dis que je n'ai pu dormir que sept heures... elle se moque de moi... elle est absolument sans cœur!

— Mais combien de temps dors-tu donc habituellement?

— Dix heures! dit-il simplement. Les docteurs m'ont dit qu'il fallait que je récupère le plus possible!

— Je le crois d'ailleurs, mais je te conseille de ne pas trop le crier, on se moquerait de toi. Alors, tu aimes Mary Dane? »

Tommy épousseta une chaise de fer et s'assit.

« J'en suis fou, surtout le soir. Le matin, je dois t'avouer que c'est différent. Je ne l'aime plus. Elle m'exaspère, elle m'ennuie, elle perd toute sa douceur, toute sa gentillesse, et quand j'essaye de prendre sa main, elle m'envoie alors un de ces coups d'œil!

— Tu as donc l'habitude de lui tenir la main? »

Dick avait essayé de poser sa question sur un ton tout à fait indifférent, Tommy la prit autrement.

« Ne te fâche pas. Bien sûr que je lui prends la main souvent, le soir surtout. N'est-ce pas un geste naturel à des amoureux?

— Et elle n'a jamais appelé la police?

— Non, il n'a jamais été question de toi ! (Et Tommy ne put s'empêcher de s'esclaffer.)

— Les femmes ont vraiment de drôles de goûts! » reprit Dick qui pensait à tout autre chose.

Il était très perplexe. Mary Dane le rendait toujours perplexe. Et cela l'ennuyait. Il la voyait si mal restant des heures la main dans la patte humide de ce brave garçon. Elle avait pourtant dit que Tommy était un peu agaçant. Il savait que son ami était un

de ces êtres qui sont persuadés d'avoir été mis au monde avec toutes les qualités qui peuvent attirer vers eux toutes les femmes.

« Je parierais que tu ne lui as jamais tenu la main, dit-il enfin.

— Tu perdrais, mon vieux. (Le calme de Tommy lui prouva qu'il disait vrai.) Je lui ai même demandé de m'épouser, avoua-t-il très simplement.

— Et elle en a été ravie?

— Ne te moque donc pas de moi. Elle n'a pas été précisément ravie, mais elle a dit que rien ne pouvait lui plaire davantage. Elle a accepté sous certaines réserves. »

Dick, abasourdi, se tourna complètement vers son ami qui souriait.

« Sous certaines réserves, continua Tommy. Dès que son invalide aura disparu, elle abandonne le métier de nurse et nous nous marions. Et il y aura une Comtesse de Weald de plus sur terre. »

Il disait la vérité, il ne blaguait pas. Dick était confondu.

« Mais... mais...

— Ne t'affole pas... c'est ainsi. Elle est tellement délicieuse et si délicate! Quand je lui ai apporté une bague avec un solitaire, elle n'a pas voulu la porter parce qu'elle la trouvait trop importante... enfin, elle me l'a dit, si gentiment que j'ai compris. Alors, j'en ai acheté une autre... tu n'as pas remarqué qu'elle l'avait au doigt? »

Margate et sa jetée-promenade tournaient devant les yeux de Dick Staines. Il ne savait plus où il était. Etait-ce un mauvais rêve, ou une sale blague qu'on lui jouait? Il questionna Tommy.

« Mais non, je ne plaisante pas, répliqua ce dernier en s'installant plus confortablement sur sa chaise. Pourquoi ne me marierais-je pas? Il n'y a pas de quoi rire! »

Staines était effondré. Ainsi, c'était pour apprendre tout cela qu'il était venu? Mary Dane était fiancée. Etait-elle donc une coquette? Et quelle sorte de coquette pour agir comme elle l'avait fait avec lui?

Il fit un immense effort pour dire:

« Je te félicite vivement, mon vieux.

— Merci », fit simplement Tommy.

Sa suffisance était si grande que Dick l'aurait jeté au pied de la falaise sans la moindre hésitation.

« Jane et moi...

— Jane? Tu veux dire Mary?

— Elle s'appelle Jane Mary. Je l'appelle Mary Jane. D'ailleurs, ses parents l'ont toujours appelée Jane. C'est très fréquent qu'on ait un nom différent à la maison et au-dehors. Mon père m'appelait toujours « Dogeyes », un petit nom d'amitié. Enfin, elle m'a demandé de l'appeler Jane quand nous serions seuls... quand je dis qu'elle m'a demandé... je veux dire qu'elle m'a permis. C'est un grand privilège qu'elle ne donne pas facilement, et seulement à ses meilleurs amis. Tu es un de ses bons amis...

— Mais je ne l'appelle pas Jane... »

Il ne savait pas s'il avait envie de pleurer ou de rire. Il n'avait plus envie de parler à la jeune fille... Pourquoi la voir maintenant? Il leva les épaules... il n'irait pas au rendez-vous, cela serait trop douloureux. Il ne pourrait pas conserver son sang-froid en pensant constamment qu'elle était fiancée à un autre homme. Il jeta un coup d'œil sur Tommy. Celui-ci, la bouche ouverte, les jambes écartées, dodelinait de la tête... C'était donc son titre qui l'avait tentée?... De nouveau, il se souvint de son regard. Ses yeux étaient si francs, pourtant!

« Je ne comprends pas », dit-il tout haut.

Tommy se réveilla d'un bond.

« Ce soleil m'assoupit... C'est peut-être l'air aussi. Il vient directement du pôle Nord... il est trop fort!

— Quand penses-tu te marier?

— Je ne sais pas. A Saint-George, de Hanover Square sûrement, avec de la belle musique et toutes mes tantes... ou non, très simplement, avec des témoins, les vieilles tantes seraient folles... et mes cousines! Enfin! heureusement qu'on n'épouse pas les membres de sa famille! »

Ces derniers mots furent murmurés seulement : le sommeil le reprit aussitôt. Dick se leva, ne pouvant plus supporter cette présence à côté de lui.

A deux heures précises, un taxi de Margate s'arrêta près du grand hôtel de Westgate et une jeune fille en descendit. Elle ne portait pas le costume de nurse, mais une robe grise qui donnait à son teint plus de chaleur et d'éclat. Dick avait toujours pensé qu'elle était pâle, mais, ce jour-là, ses joues étaient toutes roses.

« Allons-nous sur la plage ou marchons-nous du côté de Margate? »

Ils avancèrent sans parler le long d'une avenue dont les villas semblaient avoir été dessinées par un architecte ayant perdu la raison, et ils parvinrent enfin à une belle pelouse où il y avait seulement quelques bonnes d'enfants.

« Asseyons-nous sur l'herbe, dit-elle. On croira que nous sommes des fiancés en balade. Bah! cette insinuation ne vous gênera guère! »

Il pensa qu'elle voulait provoquer une réaction de sa part, mais comme il n'y était pas préparé, il ne dit rien.

« Alors, pourquoi vouliez-vous me voir?

— Pourquoi m'avez-vous demandé de vous accompagner à la gare l'autre soir? »

Elle arrachait de l'herbe et ne releva pas le front.

« Encore une enquête? N'était-ce pas tout simple? Pourquoi croyez-vous que je l'ai fait? (En disant cela elle le regarda.)

— Pendant mon absence, quelqu'un est entré chez

Derrick et a démoli une partie du mur dans le salon. On cherche une cachette où il doit y avoir de l'or. C'était la ou les mêmes personnes que les autres fois, à une exception près! La femme qui se parfume au « Sans atout » n'y était pas. »

Elle sourit un peu.

« J'ai compris! Vous pensez que je vous ai emmené à la gare pour que ces... amis... mes impossibles amis... cambriolent chez Mr. Derrick? »

Il resta silencieux à son tour.

« N'est-ce pas ce que vous pensiez?

— Je ne pensais rien. Je vous demandais seulement si...

— Si vous voulez vraiment savoir pourquoi je vous ai demandé de m'accompagner à la gare, il me semble que vous avez déjà une excellente raison. »

Dick était désespéré, et il ne comprenait pas très bien son désespoir. Il savait pourtant qu'elle était fiancée avec Tommy! Alors, pourquoi poursuivre?

« Je me trouve toujours en face de vous ou de votre double, soit à Londres, soit ailleurs, se décida-t-il enfin à dire. Je crois et je le crois fermement, que vous êtes attachée à une bande... je ne sais pas pourquoi, mais il me semble que je puis vous aider. Mary, reprit-il en lui prenant la main et elle le laissa faire, je ne suis pas venu en policier, mais en ami. Dans toutes ces aventures, vous...

— Moi ou mon sosie? interrompit-elle.

— Vous ou votre sosie... vous risquez d'être arrêtée... Alors, je ne pourrai plus rien, mais, maintenant, je puis vous aider. Ne voulez-vous pas avoir confiance en moi? »

Elle secoua vivement la tête, ses yeux étaient fixés sur la mer... elle se tourna brusquement vers lui.

« J'ai encore moins le droit de vous faire des confidences que vous en avez de les provoquer », dit-elle si froidement qu'il se sentit glacé.

C'est alors qu'il remarqua la petite bague cerclée d'émeraudes qui dénonçait ses fiançailles. Il ne l'avait pas encore noté. Elle le vit et leva vivement la main.

« Tommy m'a parlé, dit-il. C'est un excellent ami, excellent.

— Est-il riche? »

Un tel cynisme le laissa sans voix.

« Oui, très riche et il le sera davantage encore lorsque quelques-unes de ses chères tantes auront passé l'arme à gauche.

— Vous devez me trouver très brutale, reprit-elle calmement. Ne pensez-vous pas que s'il est riche et si je suis fiancée avec lui, je suis complètement folle de me risquer dans des aventures stupides... du moins vous le dites... et qui n'ont, jusqu'à présent, abouti qu'à des trous dans un mur?

— Et à un assassinat! » ajouta-t-il.

Il la vit se raidir.

« Cette infamie est-elle aussi à mon compte? Comme vous êtes absurde! »

Elle regarda la bague avec une sorte de curiosité.

« Vous devez me trouver bien sûre de moi? Je le suis d'ailleurs. Vous en avez eu des preuves. (Elle souriait un peu tristement.)

— Oui, plusieurs preuves, dit-il en l'aidant à se lever.

— Mais la meilleure, croyez-moi, c'est que je n'aie pas jeté cette bague dans les flots! Souvenez-vous de cela! »

Elle lui tapota le bras. C'était étonnant comme elle avait le don de lui donner l'impression qu'il se conduisait comme un petit enfant.

« Maintenant, vous allez prendre votre train, il s'arrête à Westgate. Mon taxi attend. Tommy aura une femme bizarre, n'est-ce pas? »

Puis, soudain, prenant son bras avec ses deux mains, elle se rapprocha de lui et murmura:

« Je vous ai dit un énorme mensonge, Dick Staines, mais je vous ai dit aussi une grande vérité, tellement vraie que je n'en étais pas encore remise quand j'ai débarqué à Margate cette nuit-là. Je n'en suis pas encore remise d'ailleurs. Songez à cette vérité, mon ami. »

Il la conduisit à son taxi. Inconsciemment, elle savait dire les choses les plus importantes au moment où elle ne pouvait plus être questionnée. En lui faisant un dernier signe, elle lui cria :

« Oh ! Dick, je suis dans une situation si terrible, si affreuse ! »

Il ne sut rien de plus, le taxi filait. Il se souvint seulement alors qu'un homme à lui allait la surveiller. Ce manque de loyauté envers elle le rendit mal à l'aise pendant tout son voyage de retour.

CHAPITRE XIII

Quand il arriva à Londres, il pleuvait et cela le mit de mauvaise humeur. Aurait-il trouvé un soleil éclatant, il n'en aurait pas été plus satisfait.

En arrivant chez Tommy, il découvrit que Minns avait profité de son absence pour sortir, persuadé qu'il ne reviendrait pas si tôt. Il trouva un long document envoyé de Scotland Yard au sujet d'une affaire qu'il avait complètement oubliée, bien que ce fût lui qui, dans des circonstances assez graves, eût trouvé le coupable. Le rapport lui annonçait qu'un fou, emprisonné à Peterhead, s'accusait du crime dont le malfaiteur, arrêté par Dick, était, sans aucun doute possible, le vrai coupable.

Malgré tout, cette occupation lui fit du bien, car elle absorba complètement son esprit.

Il dîna seul, et le maître d'hôtel, un peu confus d'être parti sans autorisation, toussa plusieurs fois avant de lui dire :

« Larkin est venu vous voir, monsieur. Il dit que ce n'est pas très important et je l'ai fait attendre dans le hall.

— Faites-le entrer tout de suite », déclara Dick en repoussant les papiers dactylographiés qu'il parcourait en mangeant.

Larkin n'avait pas grand-chose à annoncer.

« Vous souvenez-vous, monsieur, de ce placard du premier étage que vous m'avez montré, dit-il. J'ai essayé de l'ouvrir cet après-midi... l'aviez-vous fermé?

— Non, je pensais qu'il était suffisamment clos avec la poignée. Vous n'avez rien entendu de suspect? demanda-t-il en souriant.

— Non, monsieur, c'est que le jour, je n'ai peur de rien. Mais j'aime mieux vous le dire, je préfère perdre ma place que de dormir une seule nuit là-dedans!

— Vous souvenez-vous de la nuit où je vous ai trouvé entre les mains des cambrioleurs?

— Pas très bien.

— Vous rappelez-vous qu'ils cherchaient dans votre trousseau de clés? Je n'ai jamais tout à fait éclairci ce point.

— Je n'ai jamais compris ce qu'ils voulaient, j'avais seulement les clés de la cave sur moi.

— Ils vous les ont prises?

— Non, c'est-à-dire qu'ils n'en ont pris qu'une. Mr. Derrick me les avait bien recommandées avant de partir. Il pouvait avoir confiance en moi.

— Avez-vous encore la clé qu'ils vous ont laissée? »

L'homme hésita une seconde.

« Je ne sais pas si je dois vous la remettre, mais enfin, avec vous, je pense que c'est possible.

— Allons voir cette cave à vin, et vous pouvez être sûr que les bouteilles seront toutes au complet...

— Mr. Derrick m'a ordonné de fermer convena-

blement toutes les fenêtres. Il m'a dit qu'il ne voulait plus risquer une nouvelle mort d'homme dans cette maison.

— Qu'est-ce que cela fait puisque vous n'y couchez plus ! Et puis, j'ai une clé de la porte d'entrée.

— Je ne l'ai pas dit à Mr. Derrick, reprit Larkin un peu gêné, car il m'a beaucoup parlé de vous, il m'a dit que votre vie était plus précieuse que celles de tous les cambrioleurs qu'on pourrait trouver.

— Cela fait toujours plaisir à entendre ! »

Dick mit la clé dans sa poche. Quand Larkin fut parti, il rassembla les feuillets du rapport, fit les commentaires que l'on attendait de lui et adressa le tout à Scotland Yard.

Libéré de ses obligations, il pouvait consacrer la nuit à ses recherches personnelles. Quelques suppositions s'étaient lentement élaborées dans son esprit et il voulait les mettre à l'épreuve.

Il avait sérieusement pensé à demander à Bourke d'abandonner cette affaire. Mary Dane l'influençait tellement qu'il sentait qu'il ne voyait plus les faits dans leur intégrité. Les attentions de Derrick ne servaient de rien : un meurtre ayant été commis dans sa maison, la police devait pouvoir y entrer facilement ; il songea qu'il aurait à l'informer de cela la prochaine fois qu'il le verrait.

Il regarda sa montre, il était près de dix heures. Il allait bientôt avoir des nouvelles de Rees. Il était furieux d'avoir fait espionner la jeune fille, lui qui avait fait suivre tant de personnes, hommes ou femmes. Mais il fallait qu'il eût une certitude, dût-il en être profondément blessé.

Il alla dans la rue pour jeter un coup d'œil à la maison de Derrick. Il fit le tour du bâtiment sans rien voir qui attirât son attention et rentra en essuyant ses cheveux, mouillés par la pluie.

Il chercha un livre dans la bibliothèque afin d'atten-

dre le rapport du détective. Celui-ci ne téléphona qu'à onze heures.

« Excusez-moi de venir si tard, mais je n'ai pu faire autrement. Je vous appelle d'un hôtel. Je n'ai pas cessé la surveillance de toute la journée et j'ai vu la jeune femme deux fois.

— Est-ce qu'il pleut? demanda Dick.

— Non, il fait une très belle nuit. Elle se promène de long en large avec lord Weald. Il est facile de les surveiller car il fait très sombre.

— Vraiment? »

Cela ne lui faisait pas particulièrement plaisir d'apprendre que Mary se promenait avec ce fou de Tommy sur une route très sombre.

« Ils se promenaient la main dans la main comme des enfants, reprit l'infortuné détective.

— Cela vous rendrait-il idiot ? répliqua Dick. Dites-moi ce qui est essentiel... quelle heure était-il ?

— Je les ai quittés à l'instant. »

Dick raccrocha et monta lentement dans sa chambre. Mary était pour lui de plus en plus énigmatique. Il ne la comprenait absolument pas. Comment pouvait-elle... quelle inconstance! Quelle légèreté! Il est vrai que depuis des siècles les hommes se sont toujours posé des questions au sujet des femmes et ils n'ont jamais pu trouver le secret de leur façon d'agir. Dick soupira. Il commença à dénouer sa cravate.

«Dr-r-r! »

Sur la table de chevet, il avait disposé trois petits signaux d'alarme. Il les avait installés sans l'aide de personne. Larkin les ignorait. Et pourtant la sonnerie qui tintait maintenant avait été reliée presque sous les yeux du gardien avec le sous-sol de la maison de Derrick en passant par une fenêtre de derrière. Minns, lui-même, n'avait pas remarqué le fin fil élec-

trique. A l'autre bout était la première marche de l'escalier qui conduisait à la cuisine.

Dick prit le téléphone.

« Ici, inspecteur Staines. Toutes les réserves à Lowndes Square. Cernez la maison de Derrick. Empêchez qui que ce soit de sortir. »

Il raccrocha et revint dans sa chambre. Il attrapa son imperméable, mit un pistolet dans sa poche, et, auparavant, tira le cran de sûreté.

Comme il terminait ces préparatifs, le maître d'hôtel entra et demanda s'il avait encore besoin de lui. Il changea de visage en apercevant le revolver.

« Sont-ils revenus, monsieur?

— Oui. N'en dites rien à personne... s'il y a encore quelqu'un debout. Restez ici. Vous n'avez rien à craindre. Il y aura cinquante policemen ici dans cinq minutes. »

Dick sortit et, silencieusement, mit la clef dans la serrure de la mystérieuse maison.

Avant qu'il eût pu tourner la clef, il entendit le doux glissement du verrou de l'autre côté de la porte. Il avait juste une seconde de retard. Il fit immédiatement demi-tour, monta l'escalier de Tommy quatre à quatre et parvint à l'étage supérieur. Grâce à sa lampe électrique, il vit le vasistas et tira sur la corde qui manœuvrait l'échelle. Le maître d'hôtel, qui l'avait suivi, arrivait.

« Cela conduit au toit, monsieur », expliqua-t-il sans aucune nécessité.

Sans répondre, Dick s'élança. Il était sur le toit.

La bruine s'était transformée en averse et il dut se tenir aux crochets de fer. Il ne fit aucun bruit en marchant soigneusement sur l'ardoise humide. Puis, il s'introduisit avec beaucoup de précautions dans la maison voisine.

Il n'eut pas besoin de sa lanterne sourde. Devant

lui, s'ouvrait l'escalier et une faible lumière tombait des hautes fenêtres.

Il s'arrêta un instant, retenant sa respiration; ses oreilles étaient attentives au moindre son. Il commença à descendre les marches. Il aperçut bientôt une lumière, tout en bas, mais se souvint que, sur ses conseils, Larkin avait installé une lampe dans le corridor pour pouvoir aller et venir plus facilement. Il y avait aussi cette même faible lueur à chaque palier, et le gardien avait dû oublier de les éteindre avant de partir.

Dick se pencha sur la rampe et inspecta l'escalier et les paliers.

Comme il regardait, il eut un frisson. Lentement, très lentement, la porte de la chambre où avait dormi Larkin s'ouvrait. Mais lorsque la porte fut grande ouverte, et qu'il vit l'inconnu qui avançait doucement, son sang se glaça.

C'était une jeune fille vêtue de noir ; la tête un peu baissée, elle parut écouter une seconde. Il ne pouvait pas voir son visage. Elle avait autour du cou une écharpe sombre. Elle leva soudain la tête et il eut besoin de toutes ses forces pour retenir une exclamation. C'était Mary Dane!

Il aurait juré que c'était elle, bien qu'il ne l'eût jamais vue en noir. Il voyait sa respiration soulever régulièrement sa poitrine. Il entendait son souffle. D'une main, elle leva un papier glacé et plié; il pensa qu'il s'agissait d'un plan d'architecte. De l'autre main, elle l'éclaira d'une lampe de poche. Elle avança lentement sur le palier, elle ferma la porte derrière elle, puis elle s'arrêta en haut des marches.

Il y avait deux portes sur ce palier, et Dick vit bientôt la seconde s'ouvrir. La jeune fille tournait le dos à ce côté et semblait ne se douter de rien. Dick pensa que c'était un de ses acolytes. C'était un homme assez grand, habillé d'un long vêtement de pluie qui lui

tombait jusqu'aux talons. On ne pouvait apercevoir son visage, car il était recouvert d'une sorte de capuchon de soie où deux trous seulement étaient percés pour les yeux. Dick faillit une fois de plus trahir sa présence par un mouvement de surprise. C'était la première fois que, dans sa vie de détective, il voyait un homme masqué!

Pourquoi la jeune fille exposait-elle son visage, puisque son compagnon était masqué? Mais alors Dick trembla... L'homme masqué, s'approchant vivement, saisit Mary à deux mains par le cou... Elle cria; il vit la lueur de terreur qui, soudain, passa dans ses yeux et elle commença à lutter désespérément.

« Ah! Je te tiens! »

Dick entendit l'inconnu murmurer ces mots avec rage. Il vit l'homme enlever le corps de la jeune fille et se diriger vers la pièce d'où il était sorti. Il comprit, aux traits crispés de la femme, qu'elle avait peur ; alors il cria :

« Lâchez-la ou je tire ! »

L'homme masqué leva la tête. Dick vit deux yeux mauvais qui le regardaient fixement et, avant qu'il eût pu bouger, l'inconnu lâchait sa prise et dégringolait l'escalier. Dick l'aurait suivi si la jeune fille, inanimée, n'était pas restée en travers de son chemin.

A son tour, il l'enleva dans ses bras et l'emporta dans le bureau où il y avait encore le lit du gardien. Quand il voulut allumer, il constata que toutes les lampes avaient soigneusement été retirées. Il devait se contenter de sa modeste lampe électrique. Il voyait la figure de la victime maintenant et ne doutait plus:

« Mary! » appela-t-il doucement.

Elle ouvrit les yeux et le regarda longuement. Il tâta son cou où se voyait la trace rouge qu'avaient faite les doigts meurtriers; l'écharpe sombre l'avait cependant un peu protégée.

« Que faites-vous ici? »

Elle ne répondit pas. Les yeux grands ouverts, elle le considérait sans paraître comprendre. Il se sentit mal à l'aise, elle semblait regarder au-delà de lui sans le voir.

« Etes-vous blessée? »

Elle secoua la tête et porta sa main à sa gorge, puis elle murmura :

« Je voudrais un peu d'eau. »

Il se souvint qu'il y avait une salle de bain à l'étage au-dessous. Il descendit rapidement, trouva un verre et le remplit. Lorsqu'il revint, le lit était vide.

Le sosie avait disparu.

On frappa à la porte d'entrée de la maison. Les réserves étaient arrivées et Dick descendit pour faire entrer un inspecteur en tenue. En face, il vit cinq cars de policemen les uns à côté des autres. Dans les rues avoisinantes des policiers grouillaient partout.

« Avez-vous vu sortir quelqu'un?

— Personne, mais nous arrivons à l'instant. »

Dick fit une rapide investigation dans la maison et trouva la porte de la cuisine ouverte. Un cocher affirma avoir vu un homme courir juste au moment où le premier car de la police arrivait. Tandis que Dick questionnait le cocher, Minns entra en scène.

« On demande monsieur, de Margate », dit-il, et, rapidement, Dick passa chez lord Weald.

C'était le détective.

« Lord Weald vient de rentrer chez lui et la jeune fille est rentrée chez elle, dit-il tranquillement. Quels sont les ordres?

— Surveillez la maison toute la nuit et, demain matin, dites-moi qui est entré et qui est sorti, sans exception. »

Dick entendit le détective grogner pour lui-même. Il avait déjà été aux aguets toute la journée. En téléphonant, il avait dû espérer aller bientôt se coucher.

« Je sais que c'est très dur, mais je suis obligé de faire ainsi, Rees. Faites cela pour moi, et je vous obtiendrai un congé supplémentaire.

— Bien. Puis-je dîner? »

Dick ne lui en voulut pas pour ce sarcasme et sourit. Il appela Minns ensuite :

« Donnez-moi des lampes électriques. »

Il alla les installer lui-même dans le bureau. Il avait remarqué en entrant que la porte du placard était ouverte et, après la disparition du sosie, qu'elle était fermée.

Il tourna la poignée, mais la porte ne s'ouvrit pas. D'ordinaire, le panneau cédait tout de suite. Il fallut bien une demi-heure pour se procurer un levier. Pendant ce temps, Dick examina soigneusement le placard et se rendit compte que la besogne serait dure. En effet, la porte et l'encadrement d'acier s'adaptaient si bien l'un à autre qu'il était impossible d'y glisser même une mince feuille de papier. Soudain, comme il agitait gauchement la poignée, la porte tourna aisément sur ses gonds.

En inspectant les bords, il trouva deux bandes de cuivre profondément enfoncées, mais qui apparaissaient un peu à la surface. Dans la porte, et correspondant aux bandes de l'encadrement, il découvrit les mêmes lamelles de cuivre plaquées sur l'acier.

« C'est cela, il y a un contact électrique qui s'établit quelque part. Pourquoi ne l'ai-je pas vu auparavant? »

Il fallait de bons yeux pour déceler deux minuscules boutons qui, près des charnières, devaient déclencher le courant. Dick s'attaqua au mur du fond avec le levier. Il avait dépensé pas mal de forces lorsqu'il réalisa que c'était peine inutile, qu'il n'arriverait à rien par ce moyen. Il frappa sur les côtés et découvrit que tout était recouvert d'acier. Il eut une intuition. Il envoya un homme fermer le contact et toutes

les lumières de la maison s'éteignirent. Le placard ne bougea pas.

« Remettez le courant », ordonna-t-il.

L'homme qu'il avait envoyé resta absent quelques instants et, dans l'obscurité, Dick sentit son impatience augmenter. Il s'était appuyé contre un des côtés du placard et il discutait avec un vieux détective quand, tout à coup, il sentit la surface sur laquelle il avait posé la main, s'effondrer. Le côté du placard s'ouvrait comme une porte. Deux minutes plus tard l'homme revenait.

« Cette fois, je sais », indiqua Dick.

Il tira sa lampe et éclaira la sombre ouverture. L'escalier de pierre qui descendait dans les profondeurs était si étroit, les marches si minces, qu'un homme de forte corpulence n'aurait certes pu y passer. Dick dut marcher tout de biais et la tête baissée, tant le plafond était bas.

Il avait dépassé quatre marches lorsqu'il aperçut sur sa droite une raie horizontale dans le mur. Il comprit qu'il était sous le foyer de la cheminée de la pièce qu'il venait de quitter. C'est de là qu'était donc venu le rire moqueur dont il ne s'était pas expliqué la présence si proche.

Il était abasourdi de sa découverte. Les maisons modernes de Londres n'ont pas de passages secrets, et cet escalier semblait dater du moyen âge. Les marches étaient usées comme si elles avaient beaucoup servi.

« Avez-vous déjà vu quelque chose de semblable? demanda-t-il au détective qui le suivait.

— Jamais. Mais j'ai déjà vu ces marches-là!

— Que voulez-vous dire? demanda Dick, sidéré.

— Elles étaient à l'extérieur de la maison. Ce sont les Frères de Sainte-Anne qui les avaient fait poser lorsqu'ils avaient utilisé la maison comme quartier général. Je m'étais souvent demandé ce que le vieux

Derrick en avait fait lorsqu'il avait reconstruit la maison.

— Où conduisent-elles?

— Dans la cour probablement. »

Cette constatation n'enleva pas tout l'étonnement de Dick. Pourquoi le vieux Derrick, qui était fort respectueux des lois, avait-il dépensé de l'argent pour établir tous ces contacts électriques et cet escalier secret?

Au tiers de l'escalier, il vit une nouvelle dépression sur le mur et pensa qu'il s'agissait encore d'un petit guichet. Il tapa dessus et cela sonna creux. Mais il ne trouva aucune poignée, aucun ressort qui lui permît de l'ouvrir.

« Il y a des portes partout, à tous les étages, je suppose, commenta le vieil inspecteur qui l'accompagnait. Celle-ci ne fonctionne peut-être pas. Le vieux bonhomme était fou de terreur lorsqu'on parlait d'incendie. Il avait fait tout une installation pour s'échapper où qu'il soit, à n'importe quel moment, et par n'importe quel endroit. »

Ils parvinrent aux dernières marches et sentirent une porte qui leur résista. Selon les apparences, le père Derrick avait fait monter sa maison contrairement à ce que l'on a coutume de faire. D'habitude, c'est en enlevant le courant qu'on ferme soigneusement les portes. Il y avait bien un bouton, mais pas de lumière. Dick était dans l'obscurité complète. Grâce à sa lampe électrique, il vit que les murs étaient couverts de plaques d'acier comme dans le placard et, de plus, garnis de bouteilles couchées sur le flanc. C'était la cave. Il mit sa main dans sa poche et trouva la clé que Larkin lui avait confiée. Il ouvrit la lourde porte, mais il ne trouva aucune trace de la fugitive.

Il fit allumer dans la cave et commença un sérieux examen. Les murs n'étaient revêtus d'acier que jusqu'au quart de leur hauteur. Au milieu, sur, le sol,

il y avait une lourde boîte de fer dont l'intérieur était séparé en un grand nombre de compartiments : chacun à moitié rempli de bouteilles de liqueur. Il essaya de soulever la caisse pour mieux voir le sol, mais il ne put y réussir. Appelant un des détectives, il demanda qu'on l'aidât.

« Je voudrais mettre cela de côté. »

L'homme se pencha et fit un premier effort, sans résultat, mais s'y prenant différemment, il recommença et, une seconde plus tard, il s'écroulait sur le sol. La boîte était trop lourde pour être soulevée directement, mais elle roulait, et une des attaches qui la retenaient au mur avait dû se défaire; le malheureux faillit avoir le pied écrasé.

A la place de la boîte, il y avait un grand trou d'où partait une échelle de fer conduisant dans de nouvelles profondeurs.

Dick jeta son faisceau lumineux dans cette ouverture et vit qu'elle était profonde de six pieds. Il descendit rapidement et trouva quelque chose qu'il ramassa soigneusement. C'était une écharpe de femme; le tissu, léger, était sombre et fleurait doucement. Dick le mit dans sa poche.

Devant lui un passage s'ouvrait, il s'y engagea. Il suivit le chemin qui montait légèrement et arriva bientôt dans une autre cave, en briques celle-là. A sa droite était une porte, il la poussa et se trouva en plein air.

Il était dans une sorte de jardin. Un peu plus loin, il aperçut une assez grande maison de dépendance surmontée d'une petite coupole où il y avait des traces anciennes de dorure.

L'inspecteur et les deux hommes qui l'avaient aidé arrivèrent, et Dick leur montra une formule gravée dans la pierre au-dessus de la porte d'où il était sorti.

« C'était la devise des Frères de Sainte-Anne, expli-

qua l'autre inspecteur. Les deux maisons doivent faire partie de l'ancienne propriété. D'ailleurs, leur chapelle était dans le garage de lord Weald. »

Il ajouta un détail intéressant: le vieux Mr. Derrick avait acheté cette habitation, le jardin et tout ce qui en dépend pour une très forte somme. Personne n'avait compris pourquoi un avare comme lui se laissait ainsi voler!

« Il devait connaître ce passage. C'est pourquoi il ne s'est jamais inquiété de vendre cette maison. Pourquoi donc en avait-il besoin? C'était un homme honnête. Cette maison a-t-elle jamais été occupée?

— Oui, dit l'inspecteur qui connaissait le quartier sur le bout du doigt. Une dame habitait là. J'ai oublié son nom mais elle est morte, il y a une douzaine d'années.

— Jeune? demanda Dick qui commençait à comprendre.

— Elle était d'un âge moyen et elle avait beaucoup d'allure. (Il se mit à rire.) Mr. Derrick pourra vous en parler, car c'est à son sujet qu'il s'est querellé avec son père. »

Dick n'en demanda pas plus. Il était facile de s'échapper lorsqu'on était parvenu dans le jardin : il y avait un portail qui donnait sur les ruelles et un sentier qui courait le long du jardin et permettait de sortir par-derrière la maison abandonnée.

Quand il fut de retour dans la salle à manger de Tommy, il tira l'écharpe de sa poche et l'examina. Elle était d'un bleu sombre et il se souvint que la jeune fille la portait enroulée autour de son cou. Puis, il tenta de se mettre en rapport avec Walter Derrick. Les domestiques de Keyley ne purent lui donner d'indication précise, ils « croyaient » que monsieur était quelque part dans le Nord, mais ils ne savaient pas où. Ils lui communiquèrent cependant une liste d'hôtels en Ecosse où il pouvait avoir des chances de le trou-

ver, et Dick donna ces indications à un détective qui passa une partie de la nuit à téléphoner.

Il ne parvint pas à le trouver et n'eut des nouvelles de Walter que le lendemain matin, alors que celui-ci appela lui-même pour savoir comment s'était passée la nuit. Il dit qu'il était à Stamford pour la journée. Lorsque Dick lui eut raconté en détail ce qu'il avait découvert, il questionna:

« Avez-vous mis la main sur cette inconnue au moins? Et l'homme? Quelle brute, tout de même! Je ne comprends plus rien à tout cela!

— Moi, non plus, avoua Dick. Mais je voulais vous demander autre chose. Connaissez-vous miss Belfer?

— Non. Qui est-ce? »

Un instant, Dick resta sans parler tant il était étonné.

« Miss Belfer était une amie de votre père. »

Il y eut un long silence. Puis, Derrick reprit :

« N'avait-elle pas un autre nom? Celui-ci ne me dit rien.

— Elle habitait cette vieille maison qui vous appartient.

— Oh! c'est vrai, j'avais complètement oublié. »

Soit qu'il n'attachât aucune importance à cette question, soit qu'il ne voulût point en parler, il changea tout de suite de conversation.

« Qu'est-ce encore que cette histoire de passage secret? C'est tout à fait votre rayon!

— Pas du tout, au contraire! répliqua Dick. Cependant, l'explication me semble très simple. Les deux maisons ayant appartenu au même ordre religieux, on avait obtenu l'autorisation, — je l'ai découvert ce matin, — de construire un tunnel entre les deux. Rien n'était donc secret, mais le chemin avait dû être oublié. Votre père a utilisé un ancien escalier extérieur pour une sortie de secours supplémentaire. »

Il avait envoyé deux de ses hommes faire une pe-

tite inquisition dans les papiers officiels, n'espérant guère en retirer des indications intéressantes. Aussi fut-il réellement étonné lorsqu'on lui remit la copie d'un acte de mariage ayant eu lieu entre le vieux Mr. Derrick et « Martha Anne Belfer ». Dans son égoïsme profond, le vieillard avait gardé le secret sur cette situation, et pendant treize ans, personne n'en avait rien su.

Deux heures plus tard, la longue voiture jaune de Walter stoppait devant la maison de Lowndes Square.

« C'est égal, ils ont l'air de se croire chez eux ici! s'écria-t-il. Il faut que je m'amuse un peu, moi aussi, puisque c'est moi qui paie les pots cassés. J'ai envie de m'installer ici! A-t-on revu le fantôme, au moins? Et la belle jeune fille? et le vilain bandit masqué? Cela commence à être très excitant!

— J'ai trouvé miss Belfer!

— C'est vrai? Au fait, qui est-ce donc? Vous m'en avez déjà parlé... » demanda Derrick en réfléchissant.

Dick le conduisit dans la salle à manger qu'il avait peu à peu transformée en bureau.

« Elle avait peut-être en effet un autre nom. Mais elle n'en est pas moins la femme que votre père a épousée, la seconde madame Derrick!

— Il l'a épousée? A-t-il eu des enfants? demanda rapidement Walter dont le visage s'était assombri.

— Non, pas d'enfant.

— Miss Belfer? »

Derrick machinalement fit des yeux le tour de la pièce où ils étaient, puis il reprit:

« C'était son nom, sans doute... mais moi, je l'appelais toujours miss... Constable. Et il l'a épousée... c'est curieux. Avez-vous des preuves? »

Dick lui montra toutes les copies qu'il avait déjà enfermées dans le dossier. Derrick les lut soigneusement, puis il murmura :

« Le vieux sacripant... il a fait ça aussi! »

Au bout d'un moment, il reprit :

« Et il n'a pas eu d'enfant. C'est vraiment curieux. Je savais bien qu'elle était son amie... bien sûr... Mais, je ne croyais pas que cela allât si loin... Je me suis querellé avec lui pour une question d'argent... et pour des bagatelles. Je n'ai plus rien su. Etes-vous sûr qu'ils n'ont pas eu d'enfant?

— Non, voyons, assura Staines. Il n'y a aucune indication dans les registres officiels... et un inspecteur du quartier qui a connu votre père...

— Qui est-ce ? » demanda Derrick; et lorsque Dick lui eut dit le nom, Walter continua: « Ah! oui, je me souviens de ce nom. Et il dit qu'il n'y a pas eu d'enfant... Ce mystère devient chaque jour plus obscur. »

Il parlait très rapidement comme quelqu'un qui manifestement pense à autre chose.

« Alors, voyons, revenons un peu à cette nuit. Que s'est-il passé au juste? L'avez-vous attrapée, cette belle voleuse?

— Elle a disparu dans le mur.

— Je voudrais bien voir ce souterrain. Je crois que je ne pourrai plus dormir ici. Où est donc votre stupide copain?

— Le nombre de mes amis stupides étant assez limité, je devrais le reconnaître tout de suite, répliqua Dick un peu vexé. De qui voulez-vous parler?

— De Tommy Weald. On m'a raconté qu'il courait après une nurse... Il est complètement fou. »

Puis, sans interruption, il aborda un autre point.

« Constable... oui, c'était ce nom-là. Je crois, reprit-il tout à coup, que je vais filer à l'étranger. Ils feront ainsi ce qu'ils voudront de ma maison. Je laisserai un mot, leur indiquant qu'à condition qu'ils me donnent un pourcentage, je leur laisserai la paix. C'est assez sport, n'est-ce pas, et mon père va se retourner dans son caveau s'il voit ça! Ils sont fous...

comme s'il y avait encore de l'or dans la maison, en dehors des cadres!

— Vous avez vécu assez longtemps en Afrique du Sud. Avez-vous jamais rencontré miss de Villiers? s'enquit Dick.

— Je ne sais pas... Il y a beaucoup de de Villiers là-bas. Je ne suis pas resté longtemps à Capetown. J'ai filé assez rapidement vers la rivière Tuli, puis vers le Nord, et vers l'Est dans le Tanganyika. Avez-vous trouvé de nouvelles empreintes digitales?

— Nous n'en trouverons plus sans doute, répondit Dick. D'ailleurs, nous n'y attachons plus d'intérêt. Nous avons découvert que les empreintes étaient faites avec un tampon... cela devait avoir une signification, mais pour eux seulement...

— Avec un tampon? (Derrick respira longuement.) Dites-moi, ils m'ont l'air d'être pleins de ressources... nos bandits. Croyez-vous que cela ait un rapport avec la collection de mon père? Au fait, nos visiteurs pensent peut-être qu'il y a encore des empreintes intéressantes dans la maison? Ce n'est peut-être pas de l'or qu'ils cherchent!

— Cela m'étonnerait, reprit Dick, car pourquoi nous avertiraient-ils en inscrivant les empreintes du meurtrier de Slough sur leur passage? N'avez-vous jamais été cambriolé à Keyley?

— Mais non; dès que je suis loin de cette maison infernale, je suis tranquille. »

Il alla voir l'escalier secret et revint un peu déçu.

« C'est beaucoup moins fantastique que je ne l'espérais. Vous allez mettre un policeman à l'entrée et à la sortie?

— Cela m'étonnerait bien si notre visiteuse revenait immédiatement par le même chemin. Mais d'où arrives-tu? s'écria Dick en regardant lord Weald qui entrait.

— Je viens pour une seconde, dit rapidement

Tommy qui avait toujours l'air pressé. Dis donc, on m'affirme que des visiteurs sont encore venus! Ils en ont de l'audace!

— Comment va votre fiancée? » demanda Derrick sans broncher.

Tommy rougit ingénument.

« Elle, elle... Miss Dane va très bien. Extraordinairement bien, malgré le temps. Je vous remercie de vous informer d'elle. »

Il toussa un peu et jeta un coup d'œil inquiet vers Dick.

« Où avez-vous appris cette nouvelle ? demanda-t-il gêné.

— Mais dans les journaux, répondit Derrick au grand étonnement de Dick Staines.

— Tu as annoncé tes fiançailles? reprit ce dernier si rageusement que Tommy fit un léger saut en arrière.

— Bien sûr, répliqua-t-il d'un ton agressif. Pourquoi diable ne l'aurais-je pas fait? Mary s'en moque, moi aussi... mais mes tantes sont ravies. »

Dick ne put rien ajouter, il était navré au fond de lui-même.

« Alors, à quand le mariage? dit-il enfin.

— Le 4 septembre, mon vieux. Nous irons ensuite à Bellagio, ou ailleurs, cela m'est égal... Nous ferons un mariage très simple. »

Staines n'ajouta plus rien. Il était trop éprouvé pour trouver une formule de politesse. Tout lui semblait sens dessus dessous. Ainsi, un de ses bons amis allait épouser une femme qui était, ou qui pouvait être un membre d'une dangereuse organisation, et il n'avait aucun moyen de le prévenir. Il ne pouvait rien faire... Cette situation devenait absolument impossible.

« J'abandonne, dit-il enfin.

— Qu'est-ce que tu abandonnes? Tu ne vas pas

me plaquer... tu seras mon garçon d'honneur !

— Oui, c'est cela, et je vous enverrai un beau cadeau... » reprit Dick. Mais devant la mine contrite de son ami, il lui appliqua deux bonnes tapes dans le dos.

Quelques instants plus tard, Derrick s'en alla déjeuner. Tommy appela son valet de chambre pour trouver quelques chemises, et Dick resta enfin seul. Il put réfléchir tout à son aise à la nouvelle qu'il venait d'apprendre. Il restait persuadé que lorsque Mary lui avait avoué qu'elle l'aimait, elle avait dit la vérité. Et voilà qu'elle était officiellement fiancée à ce pauvre Tommy... Il ne pouvait se persuader que le titre et la fortune de son camarade fussent les motifs de ce mariage. Il cherchait la véritable raison de cette machination, car, pour lui, pas une seconde, il ne douta de la jeune fille.

Et ce fut Tommy lui-même qui, avec son inconscience habituelle, lui donna l'occasion d'entendre, des lèvres mêmes de Mary, la raison de son attitude actuelle.

« Qu'est-ce que tu penserais, mon vieux, d'une balade à Eastbourne? Oui, Eastbourne, nous y filons, c'est charmant. »

Sans s'inquiéter de la fatigue que causait souvent son bavardage, Tommy continua :

« Ils y sont installés depuis ce matin... je vais être très documenté sur les villes d'eaux anglaises!

— Combien de temps cette promenade nous prendrait-elle?

— Si c'est le chauffeur qui conduit, repartit Tommy, deux heures. Si c'est moi, une heure et demie. Elle m'a parlé de toi, la nuit dernière, continua Weald, elle me disait encore quel type épatant tu étais et combien elle avait d'amitié pour toi.

— Merci, ne put s'empêcher d'interrompre Dick.

— Ne sois pas ironique. Sois un peu généreux que

diable! Je t'ai coupé l'herbe sous le pied, mais je ne te veux pas de mal.

— Tu ne m'as rien coupé du tout d'abord, et si tu ne m'en veux pas, moi je t'en veux terriblement. De plus, j'aimerais assez que tu ne parles pas trop de moi à Mary, ni à personne d'ailleurs.

— Ne fais pas l'enfant », le réprimanda Tommy sévèrement en se sentant tout d'un coup jaloux de son camarade.

Dick téléphona à Bourke pour lui annoncer qu'il allait passer la nuit à Eastbourne.

« Excellente idée... mais qu'est-ce qui vous attire là-bas? lui demanda son chef.

— Weald », répliqua Staines très sérieusement.

Le chauffeur les conduisit, ce qui avait un avantage et un inconvénient. L'avantage était qu'ils ne risquaient pas d'avoir un accident; l'inconvénient était que Tommy, débarrassé du souci du volant, commença à raconter une foule de détails sur la vie qu'il se proposait d'avoir avec sa femme, sur ce que sa tante avait écrit et sur la tristesse de la vie d'un homme qui ne se mariait pas.

« Si nous parlions des courses de lévriers, proposa Dick.

— Mais, je n'y connais rien.

— Raison de plus... »

Tommy était trop heureux pour se froisser. Ils passèrent par Lewes et prirent le thé dans une vieille ville. En stoppant devant l'hôtellerie, Tommy aperçut une grande Rolls jaune et s'écria :

« Mais c'est la voiture de ce vieux Derrick. Drôle de type... Sais-tu ce qu'il m'a demandé quand tu nous as laissés un instant seuls? Si je voulais lui vendre mes tableaux! Crois-tu, quelle absurdité!

— Quels tableaux?

— Ceux qui sont dans ma salle à manger. Ne va pas dire que tu ne les as pas remarqués? »

Dick se souvenait vaguement de quatre grands cadres contenant des paysages, mais il n'avait jamais été particulièrement intéressé par la peinture.

« Ce sont quatre des meilleurs Constable que nous ayons en Angleterre, expliqua Tommy.

— Ah! des Constable? Vraiment? Et lesquels?

— Mon vieux, ne fais pas de chinoiseries. Le nom de l'artiste est sur chaque cadre, il faut que tu sois un policier pour ne pas l'avoir vu. Il y a juste le nom Constable. C'est bien suffisant.

— Juste le mot « Constable », reprit Dick en réfléchissant, oui, en effet, j'aurais dû le voir. »

Il se souvenait soudain que Derrick avait dit ne connaître miss Belfer que sous le nom de Constable. Mais il se rappelait aussi que le millionnaire avait fait, du regard, le tour de la pièce lorsqu'il avait répondu à sa question.

« C'est curieux! murmura-t-il tout haut.

— Curieux? Et pourquoi? » riposta Tommy.

Ils entraient dans la salle à manger qui était pleine. Ils cherchèrent Derrick, mais ne le trouvèrent pas; et lorsqu'ils eurent goûté, ils remarquèrent que la grande auto jaune était partie. On leur apprit que le voyageur était allé vers Brighton.

« Je lui en veux à ce Derrick, c'est plus fort que moi!

— Et pourquoi? demanda Dick étonné.

— Mais parce qu'il a failli tuer la future lady Weald. Et avec cette horrible voiture jaune encore... il n'y a rien de plus affreux que de mourir sous une auto jaune, tu ne trouves pas? Bon sang, je ne peux pas y penser sans trembler.

— As-tu prévenu Mary que je viendrais? s'enquit Dick sur un ton désinvolte.

— Non, car je ne l'ai pas vue avant de partir, ce matin. Le pauvre vieux Cornfort ne va pas fort...

Je me demande parfois ce qu'il deviendra lorsque Mary l'aura quitté?

— Il y a d'autres nurses sur la terre », dit assez brutalement Dick.

Tommy le regarda d'un air si navré qu'il baissa le nez et ne parla plus jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à l'hôtel où habitaient Cornfort et ses compagnons.

Ils étaient tous sortis. Les deux amis les trouvèrent sous une tente à la plage. Mary reçut Dick assez froidement. Le jeune homme ne quittait pas des yeux le cou de la jeune fille, mais elle portait une robe montante et il ne pouvait rien voir de ce qu'il craignait de trouver : des traces de strangulation. Même si l'écharpe l'avait un peu protégée, la peau devait être contusionnée car l'homme au masque l'avait empoignée rudement.

Il trouva que Mary avait l'air très fatiguée et, bien qu'elle fût la fiancée d'un autre, il en fut attristé. Il regrettait d'être venu. Il souffrait d'avoir à passer une soirée en compagnie de Tommy et de la jeune nurse; il ne savait quelle contenance prendre.

« Vous avez quelques jours de vacances, Mr. Staines? demanda-t-elle.

— Une soirée de vacances, c'est tout », dit-il très simplement, et il sentait combien sa présence ajoutait au malaise du petit groupe. Il aurait voulu partir tout de suite.

« Mr. Cornfort va bientôt rentrer, voulez-vous m'emmener prendre le thé quelque part? demanda soudain la jeune fille.

— Mais... commença Dick, un peu éberlué, en regardant du côté de Tommy.

— Oh! reprit-elle paisiblement, Tommy n'a pas besoin de venir avec nous.

— Comment? » s'écria lord Weald stupéfait.

Dick fut étonné de sentir dans l'exclamation de

Tommy un étonnant manque de chaleur, et son ami lui en donna l'explication un peu plus tard.

« Tu comprends, elle est charmante, mais le jour c'est fou ce qu'elle peut être sèche et même rude... pas moyen de flirter un peu.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Le jour, on dirait qu'elle ne veut pas qu'on sache qu'elle est fiancée avec moi, elle m'envoie promener parfois si cavalièrement que j'en reste sidéré. »

Dick n'aurait jamais cru que les affaires sentimentales d'un camarade pussent l'assommer à un tel point. Il devait faire effort pour écouter Tommy et émettre, de temps à autre, les réponses appropriées. Tandis qu'ils accompagnaient Mr. Cornfort à son hôtel, Mary Dane lui fixa rendez-vous pour cinq heures.

Et ce fut une jeune fille charmante, plus du tout froide que Dick, seul, retrouva dans un café tranquille.

« Bravo, cher ami, vous voilà un peu hors du service. Faites-moi voir comment se conduit un détective lorsqu'il n'est pas à la poursuite d'un bandit! lui dit-elle en riant. Avez-vous revu mon cher sosie? La pauvre femme, comme elle doit être occupée!

— Ceci est-il à vous? » lui dit-il brusquement en lui mettant sous les yeux l'écharpe qu'il avait dans sa poche.

Elle examina soigneusement le tissu, puis répondit :

« On dirait bien que c'est la mienne. J'en ai acheté une semblable la dernière fois que je suis allée à Londres.

— Est-elle à vous? » répéta-t-il.

Elle ouvrit le sac qu'elle avait sur ses genoux et en tira la réplique exacte de l'écharpe.

« Son sosie », dit-elle gaiement.

Désappointé, Dick remettait le tissu dans sa poche quand elle lui demanda :

« Donnez-la-moi, voulez-vous? A moins qu'elle ne constitue une indication importante.

— Ajoutez-la à votre collection! lui lança-t-il en jetant l'écharpe.

— Vous êtes méchant, pauvre ami, lui dit-elle en lui tapotant la main. Je sais que vous avez encore eu des tas d'ennuis avec ces visiteurs nocturnes. Voilà qu'ils ont voulu démolir un mur?

— Tommy vous en raconte beaucoup trop! riposta-t-il.

— Mais non, voyons, il ne m'en dit pas assez, bien que je reconnaisse qu'il parle trop.

— Vous souvenez-vous de Lordy Brown?

— L'homme qu'on a tué? Oui, très bien... c'était un pauvre malheureux... J'ai souvent pensé à sa femme...

— Sa femme? Comment savez-vous qu'il eût une femme?

— Je ne trouve aucun mensonge à vous servir, dit-elle au bout d'un instant... Aussi je vais vous demander de ne pas m'en vouloir si je ne réponds pas à votre question. Je sais dans quelle situation difficile elle se trouve et qu'elle a trois enfants.

— Vous la connaissez donc?

— Oui, je lui ai parlé un peu longuement une fois.

— Quand?

— C'est le détective qui me questionne! lança-t-elle en riant. Il doit être bien difficile de changer de façon, n'est-ce pas ? Eh bien, voilà je l'ai revu après notre rencontre fortuite dans Bloomsbury Square!

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

— Est-ce que vous me l'avez demandé? De plus, je ne savais pas que vous vous intéressiez à lui. Ah! mais oui, je m'en souviens. Si je ne vous ai rien dit c'est que... c'était plutôt embarrassant.

— Vous êtes vraiment étonnante.

— Je l'ai longtemps cru. Maintenant, c'est fini. Je sais que je ne suis qu'une...

— Qu'une?

— Qu'une ratée. L'orgueil m'a perdue.

— Tommy ne vous aidera pas à changer, insinua-t-il, désireux de détourner la conversation.

— Ce n'est pas bien d'agir ainsi, lui reprocha-t-elle. Pauvre Tommy.

— Ecoutez, Mary, je voudrais bien savoir pourquoi vous épousez Weald?

— Appelez-le donc Tommy, cela lui va tellement mieux. Pourquoi je l'épouse? Mais qui a dit que je l'épousais?

— Les journaux l'ont annoncé. Vous moquez-vous de moi?

— Ne nous querellons pas, coupa-t-elle. Laissez-moi jouer à la « vamp » qui veut des renseignements secrets. Avez-vous réellement trouvé quelque chose d'important? Tommy m'a parlé d'un étrange outil...

— Je ne sais pas pourquoi j'en ai parlé à Tommy. Ce n'était pas très intéressant d'ailleurs : il s'agissait d'une sorte de pompe à faire le vide. Cela permet de soulever sans difficulté des poids très lourds. »

A ce moment, il leva les yeux et fut surpris de l'expression du visage de la jeune fille. Elle le regardait, les yeux fixes, les lèvres entrouvertes.

« Qu'y a-t-il donc?

— Quoi ? » répondit-elle ; et il vit très nettement qu'elle faisait un très grand effort pour lui cacher son trouble.

« Rien, rien du tout, je viens de me souvenir que j'ai oublié de donner les gouttes à M. Cornfort, avant de partir.

— Est-ce que cela a une si grande importance?

— Dites-moi, parlez-moi de cette pompe... Comment est-elle? Je ne vous dirai plus que cela ne m'intéresse pas. »

Il en fit rapidement la description en jurant dans son for intérieur contre les bavardages de Tommy. La jeune fille levait les yeux vers le plafond et ne disait plus rien. Quand il eut fini, il s'étonna un peu qu'elle lui demandât encore des détails supplémentaires. Mais elle ajouta soudain:

« Ne pourriez-vous rester ici jusqu'à demain soir? »

Il lui affirma qu'il devait partir sans faute, dès le matin, vers l'heure du déjeuner, plus tôt même s'il y avait du nouveau dans la maison de Derrick. Il lui dit qu'il avait laissé deux hommes en surveillance, bien que Derrick ne le jugeât pas nécessaire.

« Cela m'étonnerait qu'il y eût du nouveau, dit-elle enfin.

— Vous le garantissez?

— Non, bien sûr, je ne peux pas répondre de mon sosie. Tommy m'a dit aussi qu'on avait trouvé l'empreinte du meurtrier de Slough à plusieurs endroits dans la maison.

— Qu'est-ce que vous savez de ce meurtrier?

— Très peu de chose. Simplement que l'homme qui a commis ce crime est un nommé Hermann Lavinski; c'est un Russe naturalisé. Tiens, voilà ce brave Tommy... je lui avais dit de venir au-devant de nous.

— Une seconde... s'écria Dick en prenant le bras de Mary. Quel nom avez-vous dit?

— Hermann Lavinski.

— Comment le savez-vous? »

Elle le regarda en souriant doucement, puis elle murmura :

« C'est mon sosie qui me l'a dit. »

Moins d'une demi-heure plus tard, Dick téléphonait à Scotland Yard. Il voulait vérifier lui-même si la jeune fille se moquait de lui. Mais, au fond, il avait le sentiment qu'elle savait ce qu'elle faisait en lui citant le nom de ce mystérieux assassin.

Il rappela au bout d'un certain temps pour permettre de consulter les registres nécessaires.

« Personne de ce nom n'a été arrêté, mais nous l'avons dans notre liste supplémentaire A.

— Est-ce la liste des étrangers suspects?

— Oui.

— Lisez la description. » Et quand cela fut fait, il demanda encore: « Pas d'empreintes digitales?

— Non. Il peut y en avoir à l'étranger. Nous allons nous mettre en rapport avec Paris. Mais je ne sais pas s'ils les gardent. »

Dick savait donc seulement une chose : un homme nommé Lavinski existait, et la description qu'on lui avait lue correspondait à celle que l'on gardait dans les archives de Scotland Yard depuis dix ans. Ce n'était donc pas une invention de Mary Dane. D'ailleurs, dès le commencement de sa vérification, il avait été convaincu qu'elle avait dit vrai.

Cependant, il lui était toujours désagréable de voir Tommy avec la jeune fille et ce fut sans plaisir qu'il les rejoignit sur la plage. Mr. Cornfort dormait. L'infirmier, assis sur un banc à quelques pas d'eux, fumait paisiblement sa pipe.

« Comment s'appelle votre chien de garde?

— De qui voulez-vous parler? s'étonna-t-elle. De l'infirmier? Vous pourriez être plus respectueux pour un homme de son dévouement, reprit-elle sévèrement. Il s'appelle Henry.

— Est-ce qu'il lui arrive d'ouvrir la bouche?

— On l'a entendu parfois demander son dîner », répliqua-t-elle en riant. Puis elle reprit, sérieuse soudain :

« Mr. Staines, il faut que vous parliez à Tommy, il devient tout à fait impossible. »

Tommy était assis à côté d'elle avec la mine boudeuse d'un mauvais gamin et il s'amusait à jeter dans l'eau les cailloux qu'il ramassait.

« Cela ne le regarde pas, dit-il de mauvaise humeur. C'est une affaire qui doit rester entre nous.

— Mais, justement, vous voulez l'annoncer au monde entier! »

Lors Weald se leva avec dignité.

« Je rentre à Londres. »

Rapidement, elle fit glisser l'anneau orné d'émeraudes hors de son doigt.

« Emportez cela avec vous.

— Pourquoi agissez-vous ainsi, Mary ? demanda-t-il, tout de suite plus conciliant. Remettez cette bague, voyons. (Il se baissa et lui saisit la main.) En somme elle est un peu grande pour vous, je vais la faire arranger, vous l'aurez demain. »

Il regarda sa montre comme s'il faisait une chose grave.

« Je rentre à l'hôtel. Vous ne venez pas dîner?

— Je dînerai avec Mr. Staines, dit-elle.

— Bien, bien », dit seulement Tommy, et il s'en alla en grommelant.

Tandis qu'il faisait quelques pas avec Mary, Dick lui dit incidemment qu'il avait aperçu l'auto de Derrick à Lewes.

« Est-ce que cet homme-là vous plaît ? demanda la jeune fille.

— Plutôt. Pourquoi? Il vous déplaît?

— Je ne puis pas être impartiale. Je n'oublie pas qu'il a failli m'écraser.

— Et pourtant, vous avez pris cela si calmement! J'en avais été sidéré!

— C'est que j'étais terrifiée. Alors, c'était par réaction. J'avais eu bien plus peur que lorsque Lordy Brown avait cru reconnaître en moi une ennemie mortelle. Vous vous êtes renseigné sur ce Lavinski? »

Il inclina la tête.

« Eh bien, il existe quelqu'un de ce nom? Vous en êtes surpris?

— J'aurais été surpris de ne rien trouver.

— Est-ce que vous auriez confiance en moi, par hasard? Que pensez-vous alors de mon mariage avec Tommy?

— Je le trouve impossible. Non pas que Tommy ne soit un brave garçon...

— Alors? »

Il ne répondit pas tout de suite. Il oublia soudain qu'il était sur une plage, devant des centaines de personnes: enfants, nurses ou grandes personnes, et il dit enfin à voix basse:

« Parce que je vous aime. »

Elle ne baissa pas les yeux. Il vit une lueur s'allumer dans ses prunelles et l'en aima davantage.

« Quand avez-vous découvert cela? A Victoria?

— Je n'en sais rien et je ne sais pas pourquoi je vous aime.

— Pourquoi voulez-vous le savoir?

— Je vous soupçonne de tant de choses, cela devrait m'empêcher de vous aimer. Mais je ne puis faire autrement. Je vous connais si bien, je vous ai encore vue l'autre nuit entre les mains de l'homme masqué et depuis je cherche sur votre cou les marques de ses doigts.

— Vraiment? »

Elle fit une chose étonnante: mouillant le bout de ses doigts, elle se frotta légèrement le cou et un large bleu apparut.

« Comme cela? » demanda-t-elle.

Il ne put répondre. Alors elle ouvrit son sac, en tira une petite boîte, tapota la marque de son cou, se regarda dans un petit miroir et lorsqu'elle referma son sac le bleu avait complètement disparu.

« J'avais bien remarqué que vous ne quittiez pas mon cou des yeux.

— Ainsi, c'était bien vous?

— Oui, c'était moi.

— Mais alors, expliquez-moi. Tommy est pourtant resté avec vous toute la soirée. Je ne comprends plus rien du tout. »

Elle lui tapota doucement le bras comme elle avait coutume de le faire lorsqu'elle cherchait à le rassurer.

« Quel homme impossible! Après avoir prouvé que j'ai failli être étranglée, après m'avoir convaincue que je suis une cambrioleuse... voilà, maintenant, que vous cherchez à me créer un alibi. Je vais vous faire voir un truc magnifique. »

Elle reprit son sac et la petite boîte, elle mouilla encore une fois son doigt... elle eut beau frotter son cou, aucun bleu n'y apparut.

« Voilà, vous êtes content?

— Mais... mais...

— Je n'ai pas de bleu, voilà tout! J'ai voulu vous faire une bonne blague! Avouez que vous vous laissez prendre admirablement. J'avais peint la marque et je l'avais recouverte avec une certaine poudre... voilà tout le secret. Je connais des tas de trucs comme cela!

— Je voudrais vous épouser », dit-il simplement en lui prenant la main.

Elle regarda au loin et soupira. Puis elle se leva et se mit à parler très vite.

« Il faut que je change de robe pour dîner. Venez me prendre à sept heures et demie dans le hall, mais ne me faites pas attendre, car je serais très froissée ! »

Elle était déjà là lorsqu'il vint la chercher, et il s'étonna de la trouver plongée dans la page de la Bourse d'un journal.

« Vous vous intéressez donc aux affaires de Bourse? demanda-t-il.

— Si peu, dit-elle en pliant rapidement la feuille. J'ai quelques actions africaines qui montent et qui

descendent vertigineusement. Pour le moment, elles ont complètement dégringolé.

— Je ne savais pas que vous étiez riche.

— Riche, c'est beaucoup dire... J'ai de dix à vingt mille livres. »

Il resta abasourdi.

« Cela vous choque-t-il ? dit-elle.

— Pourquoi êtes-vous nurse ?

— J'adore mon métier, répondit-elle solennellement. Non, sérieusement, j'y suis très habile. J'ai été la plus jeune nurse de mon hôpital. Puis, j'en ai eu assez, et papa voulait que je reste à la maison.

— Vous avez un père ?

— Bien sûr. Pourquoi pas ? Et un père très intelligent et très habile ! »

Elle n'en parla d'ailleurs plus. Elle revenait toujours à la fameuse maison hantée.

« Dites-moi, sincèrement, ce que vous pensez de tout cela. Tommy jure toujours que vous êtes si adroit ! »

Il ne répondit pas à sa question et voulut la faire parler de son mariage; mais, avec une adresse rare, elle évita de répondre. Il fit une nouvelle tentative et elle dit seulement :

« N'en parlons pas, vous savez bien que je n'épouserai pas Tommy.

— Alors, commença-t-il, ce n'est pas très honnête de le laisser croire...

— N'en parlons plus. Abandonnez cette pensée, laissez faire le destin!

— Enfin, il faut prévenir Tommy... insista-t-il.

— Je me moque de votre ami, dit-elle gravement. Vous avez tort de me croire capable d'une chose pareille. J'expliquerai ce qu'il y a à expliquer au moment où je devrai le faire, et votre Tommy n'en sera que plus heureux. »

Elle le quitta après le dîner, car Mr. Cornfort lui

avait dit de venir le chercher pour faire une petite promenade dans la soirée. Dick rejoignit son camarade près du kiosque à musique, et peu après le trio vint les prendre. Henry poussait la voiture, Mary marchait à côté de l'invalide qui dormait à moitié.

Il faisait très chaud et il y avait de lourds nuages au ciel. La nuit était très obscure et, après quelques tours dans le parc, ils s'avancèrent dans une allée latérale qui bordait la grande route. Lorsqu'ils parvinrent à l'extrémité de la promenade, Mary proposa que l'on revînt sur ses pas.

Henry se pencha un peu sur la poignée de la chaise roulante et lui fit faire demi-tour. Soudain, une petite automobile que personne n'avait vu arriver, vint vers eux à une allure folle. C'était, autant qu'ils purent en juger, une voiture noire et ses phares étaient faibles.

« Il va se faire siffler, il est sur sa gauche. »

Tandis que Dick faisait cette remarque, le conducteur, dont le visage était caché par d'énormes lunettes noires, ralentit. Puis, le détective vit une main sortir de la voiture. Quelque chose déchira l'air en tournoyant et Dick reconnut instantanément cette boule noire qui grésillait. Il fit un saut, attrapa l'engin au vol et le lança, avec force, loin dans l'eau.

« Qu'est-ce que... » commença Mary.

Juste avant que l'objet touche l'eau, il y eut une terrible explosion. Puis un froissement rapide se fit auprès d'eux, on entendit le bris d'une vitre.

Alors il se passa une chose étonnante. Tout d'un coup, Henry se redressa et il tendit une main en avant. Plusieurs coups de feu éclatèrent, et la voiture qui fuyait sembla privée de conducteur. Mais, après avoir vacillé, elle reprit sa route.

« J'ai dû le toucher », dit très calmement l'infirmier.

L'explosion avait affolé la foule sur la plage. Tout

le monde accourait vers eux, un policeman galopait à leur rencontre.

« Qu'y a-t-il eu ? Qu'est-ce que cette explosion ?

— Un homme nous a lancé une bombe, expliqua rapidement Dick, et il ne mentionna pas l'étrange conduite d'Henry.

— J'ai entendu des coups de feu. Par où est-il parti ? »

Ils montrèrent la route par où l'auto avait disparu, et le policeman monté se précipita dans la direction indiquée.

Quelques instants plus tard, ils étaient le centre d'un attroupement de curieux. Dick nota que Mr. Cornfort avait seulement ouvert les yeux pour voir ce qui arrivait, puis il s'était immédiatement rendormi.

Le policeman prit Dick à part et lui demanda son avis.

« C'était bel et bien une bombe et elle était admirablement lancée », indiqua Staines. Il avait, en effet, calculé qu'elle aurait dû tomber juste sur les genoux de Mr. Cornfort et, dans ce cas, il n'aurait pas échappé à une mort certaine.

« Merci de n'avoir rien dit d'Henry », souffla Mary à voix basse; et Dick vit qu'elle était très pâle.

Staines était en admiration devant ce qu'il avait découvert. Le silencieux infirmier se révélait un tireur d'une habileté extraordinaire. Et Dick s'y connaissait, il n'y avait pas meilleur juge que lui en cette matière.

« Henry adore tirer. Il a dû être soldat autrefois, déclara Mary.

— Croyez-vous que les soldats s'attaquent aux conducteurs d'automobile ?

— Oui, quand ils leur déplaisent », dit-elle doucement.

Ils parlaient aussi tranquillement, car lord Weald,

tout excité, ne cessait de s'étonner et de s'émerveiller très fort, tandis qu'Henry restait, de nouveau, muet. Par un heureux hasard, Tommy n'avait pas vu l'infirmier tirer, et Dick et Mary s'en félicitaient.

« Avez-vous eu peur ? demanda Dick.

— Affreusement, après. Sur le moment, je n'ai pas compris et, ensuite, j'ai tremblé. On dirait qu'il sait que je vous ai parlé... »

Dick s'arrêta net.

« Qui ?

— Hermann Lavinski.

— Que voulez-vous dire ?

— Ne vous arrêtez pas, ou bien Tommy nous rejoindra. Je suis sûre que c'était Lavinski, Il a déjà jeté une bombe dans une bijouterie. Elle n'a pas fait grand mal... Assez tout de même pour que les employés se réfugiassent sous le comptoir, pendant qu'il vidait la vitrine.

— Vous savez donc beaucoup de choses sur son compte ?

— J'étudie beaucoup, répliqua-t-elle sans sourire; surtout depuis que je vous connais, je me passionne pour toutes les questions criminelles.

— Si vous vous moquez de moi...

— Je ne blague pas. Tommy vous dira à quel point je suis fanatique ! Pauvre Henry !

— Pourquoi le plaignez-vous ?

— Parce qu'il ne pourra pas dormir cette nuit. Il va rester sur le seuil de la porte et attendre les événements. Il espère toujours...

— Quel trio curieux vous faites ! »

Ils avaient dépassé le tournant de la route et on ne voyait plus ni Henry, ni le fauteuil roulant, ni Tommy. Ils étaient dans la partie la plus sombre de la prome-Ils étaient dans la partie la plus sombre de la promenade. Instinctivement, ils ralentirent encore le pas.

« Vous pouvez partir maintenant », dit-elle très doucement.

Pendant une seconde, il la tint dans ses bras, il posa ses lèvres sur les siennes, mais elle le repoussa gentiment.

« C'est pour vous remercier de ne pas avoir dénoncé Henry », murmura-t-elle et elle disparut.

CHAPITRE XIV

Le bonheur peut tenir un homme éveillé aussi bien que le chagrin. Il était plus de trois heures du matin lorsque Dick s'endormit. Il ne fut réveillé que par la femme de chambre qui lui apportait un message de Bourke lui demandant de revenir d'urgence à Londres. Il avertit Tommy, et celui-ci l'accompagna à la gare.

« Tout va bien, tu sais, nous nous sommes réconciliés.

— Réconciliés ? Avec Mary ? Tu étais donc fâché avec elle ?

— Bien sûr... lorsque tu as été parti hier soir ! Crois-tu, je lui ai demandé, en la quittant... enfin, ce qu'un fiancé peut demander... et elle m'a répondu sur un tel ton que j'étais le plus malheureux des hommes. Puis, elle était rentrée en me laissant carrément en plan.

— En plan ?

— Oui, tout seul, devant leur maison. Mais, mon

vieux, elle est revenue ! Et alors, elle a été délicieuse. »

Si Tommy lui avait donné un coup de poing, Dick n'aurait pas été plus stupéfait.

« Qu'est-ce que tu veux dire par « délicieuse » ? Tu l'as embrassée ?

— Naturellement.

— Je n'y comprends plus rien, grogna Dick.

— Tu ne comprends jamais quand je te parle d'elle. »

Lorsque Dick fut seul dans son compartiment, il réfléchit à ce que son ami lui avait dit. Il était pourtant impossible que Mary jouât à ce point la comédie. Avec quelle rapidité elle avait retiré sa main lorsque Tommy la lui avait prise la veille. Pourquoi la lui avait-il prise? Il se souvint tout à coup : la bague était un peu trop grande pour son doigt... Dick resta un instant rêveur. Du fond de sa mémoire, il venait de se rappeler une phrase qu'elle lui avait dite un jour : « Je vous ai menti une fois. » Il se rejeta dans le fond du compartiment et soupira. Tout lui semblait si clair maintenant ! Il n'y avait plus d'inquiétude à avoir et ce fut avec un visage rayonnant que Dick Staines se présenta à Scotland Yard.

« Quoi de neuf sur ce Lavinski ? demanda tout de suite Bourke.

— Ah ! on vous a déjà tout raconté ? En réalité, je ne sais rien de neuf ! Quelqu'un m'a parlé de lui comme du meurtrier probable du caissier de Slough.

— Comment le sait-elle?

— Comment savez-vous, vous, que c'est une femme ?

— Mon petit doigt me l'a dit. Toujours est-il qu'elle paraît ne pas se tromper, regardez-moi ça. »

Il ouvrit un dossier et prit une fiche rédigée en allemand :

« Arrêté à Munich en 1911. Lavinski, alias Stein, « alias Griedlovitz, alias Paul Stammen. Parle alle-

« mand et russe avec un fort accent. Doit être Anglais « d'origine. »

« Jetez un coup d'œil à ces empreintes », insista Bourke.

Dick n'eut pas besoin d'y regarder à deux fois.

« C'est notre homme. Où avez-vous trouvé cela ? »

C'était à l'ambassade d'Allemagne que Bourke s'était adressé, et il avait découvert ces documents passionnants.

« J'espérais bien trouver une photographie. D'ailleurs, la description semble parler d'un homme plus mince que notre assassin. Il est vrai qu'il était beaucoup plus jeune à cette époque. Si après la guerre, on n'avait pas réorganisé toute l'ambassade, nous aurions déjà eu tous ces renseignements. J'ai écrit en Allemagne pour avoir des renseignements complémentaires et une photo. Car il n'est peut-être plus en Angleterre...

— Je crois qu'il y est encore, prononça Dick. Si j'aimais à parier, je me risquerais certainement pour une jolie somme.

— De toute façon, je vais utiliser la presse. Lisez:

« On recherche un nommé Lavinski... » C'était le commencement d'un article.

« Ce sera dans la dernière édition des journaux de ce soir. Nous allons mettre tous les reporters sur les dents... mais, vous voyez, nous ne parlons pas du meurtre de Slough. »

Lorsque Dick rentra chez lord Weald, il vit deux maçons entrer dans la maison voisine. Derrick ne perdait pas de temps pour faire réparer les dégâts ; mais ce qui étonna davantage Dick fut de voir apparaître Derrick lui-même.

« Je fais murer les passages secrets, lui lança-t-il gaiement. D'ailleurs, j'ai envie de vendre cette bicoque.

— Et vous vendrez l'or qu'il y a dedans?

— Il n'y a d'or que sur les cadres des tableaux, je vous l'ai déjà dit. Mais d'où venez-vous ? Vous êtes allé à la campagne ?

— Oui, je vous croyais vous-même à Brighton. J'ai aperçu votre voiture à Lewes.

— J'y suis allé passer la nuit, mais il y a tant de monde... Et puis, vous savez, continua-t-il en changeant de conversation, ces réparations me montrent à quel point ma maison est inconfortable. Je vais la réinstaller de fond en comble. Où dînez-vous ce soir ?

— Chez moi, répondit Dick en riant et en montrant la maison de son ami.

— Bah ! c'est presque la même chose, depuis le temps que vous y êtes installé, sourit Derrick. Voulez-vous venir dîner avec moi ou préférez-vous que je m'invite chez vous ? »

Bien qu'il fût toujours aussi gai et aussi aimable, Dick eut l'impression que son invité était un peu plus nerveux que d'habitude. Derrick lui confia que la seule chose qui l'étonnait vraiment était cette apparition du fantôme.

« Je ne comprends pas Larkin. Il n'a aucune imagination, il n'a pas pu inventer cette histoire, il en est parfaitement incapable. Vous n'avez pas peur des revenants ? »

Dick sourit. Il aurait pu avouer qu'il avait eu peur de choses plus réelles dans cette maison, mais il ne le fit pas.

« Vraiment ? Eh bien, moi oui, reprit Walter. J'ai tellement peur que je n'ose pas passer une nuit chez moi pour essayer de l'attraper. Larkin affirme qu'il revenait régulièrement. Et il a encore plus peur que moi.

— Pourquoi ne voulez-vous pas que j'aille y voir moi-même ? demanda Dick.

— Vous ne vous gênez pas pour entrer dans la

maison ! répliqua Derrick en souriant. Lorsque je suis arrivé ce matin, j'ai trouvé deux détectives installés chez moi et je les ai mis dehors. Au cas où vous entendriez quelque chose de suspect, je vais dire à Larkin de laisser ouvertes les fenêtres d'en haut et d'allumer les lumières sur les paliers. Dites-moi donc, continua-t-il en prenant un journal qu'il avait apporté, qui est ce Lavinski? Pourquoi la police le recherche-t-elle?

— Pour des tas de raisons, un meurtre entre autres. »

Derrick relut soigneusement l'article et demanda encore :

« Pourquoi ne parle-t-on pas de meurtre là-dedans ? Savez-vous que Larkin prétend que le fantôme apparaît toujours à onze heures et demie? Je crois qu'il serait temps de vous préparer si vous aimez les émotions fortes. »

Il partit, car il allait se coucher dans un hôtel de Weybridge.

Dick commença à lire un livre. Il se sentait las; pour faire passer le temps, il monta dans sa chambre et constata que Mr. Derrick avait bien donné les instructions dont il avait parlé.

Il redescendit et songea soudain que Mary lui téléphonerait peut-être. Il recommença à lire et s'aperçut bientôt qu'il était minuit moins le quart. Le fantôme était-il en retard ?

Comme il pensait à se coucher, la sonnerie du téléphone résonna.

« On vous parle de Margate, lui dit-on, ne quittez pas. »

Il attendit un moment qui lui parut interminable. Enfin, il entendit :

« Est-ce vous, Dick? »

C'était la voix de Mary et elle était terriblement anxieuse.

« Dick, est-ce vous ?

— Oui, ma chérie.

— Vous n'êtes pas allé dans la maison de Derrick ? Dick, n'y allez pas. Promettez-le-moi... »

Mais quelqu'un vint parler sur la même ligne qu'eux et il ne put plus rien distinguer.

« Dick... m'entendez-vous ?... N'allez pas dans... »

Un déclic et ce fut tout. Il raccrocha rageusement et se plaignit à la poste.

« On m'a coupé. Donnez-moi vite la communication.

— Avec quel numéro ? »

Dick ne savait pas d'où Mary lui avait parlé. Il raccrocha à nouveau.

Il patienta quelques minutes, mais, comme la sonnerie ne retentit pas, il prit une décision inévitable. Il galopa rapidement vers sa chambre et passa sur l'autre balcon. Tout doucement, il poussa la fenêtre et elle céda sans bruit. La maison était parfaitement silencieuse. La porte du bureau était grande ouverte. Il tourna le commutateur: aucune lumière n'apparut.

Il fit un pas en avant et, pour la seconde fois dans cette pièce, il se sentit pris d'une frayeur insurmontable et la sueur perla à son front. Qu'était-ce donc ? Un danger quelconque le menaçait-il ? Il ne savait pourquoi, un instinct d'une force extraordinaire l'empêchait d'avancer dans l'escalier.

Il mit cependant un pied en avant et sentit, contre sa cheville, une très légère résistance. Il portait des chaussettes de soie, et ce fut ce qui, avec la prudence de sa marche, lui sauva la vie. Il y avait un fil en travers de la porte. Il recula rapidement vers le balcon et s'entendit appeler.

C'était Minns.

« Mr. Staines... n'allez pas dans la maison... La jeune dame dit qu'il y a un fusil installé dans l'escalier

— Apportez-moi ma lampe. Je l'ai laissée dans ma chambre. »

Le maître d'hôtel revint vite.

« Que monsieur soit prudent. »

Dick prit la lampe et revint vers le palier. Il vit immédiatement le fusil qui était cependant bien dissimulé. Il ne l'aurait certainement pas vu, s'il n'avait pas été prévenu. Il glissa par-dessus le fil installé en travers de la porte, et, soigneusement, en prenant garde de ne pas être dans l'axe de tir, il alla décrocher l'arme. C'était un fusil très ancien dont la décharge ne pouvait cependant manquer de tuer son homme.

« Miss Dane est encore à l'appareil », reprit Minns du balcon où il était resté.

Dick passa chez Weald et prit le téléphone.

« Dick, est-ce bien vous ? Oh ! Dick, êtes-vous allé dans l'escalier ? Et vous l'avez trouvé ?

— Oui, je l'ai déniché. C'était un vieux fusil qui m'aurait parfaitement fait mon affaire sans vous !

— Chéri ! Je mourais de peur au bout du fil. Pourquoi y êtes-vous allé ?

— Comment avez-vous appris cela ?

— Je l'ai deviné, je vous le jure, j'ai simplement deviné sur une petite chose que l'on a dite devant moi. Etait-ce vraiment un fusil de chasse ? »

Dick lui en donna la description, et elle soupira :

« J'avais dit cela mais je n'en étais pas sûre, reprit-elle. Je savais que c'était très dangereux. Dick, voulez-vous me promettre de ne plus aller dans cette maison, dites, promettez-le-moi. »

Alors, il lui demanda froidement :

« Promettez-moi, vous aussi, que vous n'irez plus. »

La demoiselle du téléphone s'informa :

« Vous parlez toujours ?

— Je vous promets de ne plus y aller sans vous », répondit la jeune fille, et elle raccrocha l'appareil.

CHAPITRE XV

Tommy Weald était arrivé un quart d'heure trop tôt au rendez-vous que Mary Dane lui avait donné. Il s'était accoté contre le portail de la maison où elle demeurait, et il rêvait à la jeune fille.

Il songeait, malgré lui, à une lettre qu'une de ses tantes lui avait envoyée et où elle s'étonnait un peu que Mary ne l'eût pas encore présenté à ses parents.

« Les jeunes filles modernes ont parfois des manières parfaites ; elles se conduisent comme d'authentiques ladies et cependant leur famille ne sont pas *nées.* »

Lord Weald avait répondu avec chaleur qu'il épousait Mary et qu'il se moquait bien de sa famille, qu'il ne demandait même pas à connaître.

Il fut distrait de ses pensées par le passage d'un ivrogne qui chantait tristement un refrain d'amour, et l'homme avait déjà disparu au tournant de la rue qu'il entendait encore sa voix éraillée.

« Oh ! Tommy, dit soudain Mary près de lui, je ne

savais pas qu'il pleuvait! Y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

— Cela n'a pas d'importance puisqu'il ne pleut plus maintenant. (Et il entra dans le jardin.) Comment va ce vieux Cornfort ?

— Il est au lit et il m'a paru très fatigué, ce soir. »

Ils allèrent s'asseoir sur une sorte de hamac dans un coin du jardin, et Tommy posa sa joue contre celle de la jeune fille. Ils avaient l'air parfaitement ridicules ainsi, mais est-ce que les amoureux songent qu'ils peuvent être ridicules ?

« Chérie, je vais vous poser une question très importante.

— J'ai horreur de cela, dit-elle tout de suite.

— Tant pis. Dites-moi, vous aimez beaucoup Staines ? »

Elle réfléchit un instant.

« Oui, je l'aime bien. Autant que je sache, c'est un homme charmant.

— Voyons, Mary, ce n'est pas cela que je vous demande. L'aimez-vous ? Il est tellement mieux que moi. Personne ne me prend au sérieux, je suis comme un gosse... enfin, ne croyez-vous pas que vous seriez plus heureuse avec...

— Ne dites pas de bêtises, Tommy, s'écria-t-elle avec une sincérité qui le ravit. Il me semble que je ne peux aimer personne comme je vous aime et plus que je vous aime. Me croyez-vous? »

Il ne répondit pas, les paroles de la jeune fille lui faisaient tant de bien. Par moments, ses doutes étaient vraiment épouvantables à supporter. Mary se comportait si différemment le jour et la nuit. Et surtout lorsque Dick était là, Tommy avait le sentiment qu'il n'existait plus du tout pour elle.

La maison où habitait Mr. Cornfort était située à l'angle de deux routes et le grand jardin qui l'entourait était bordé de haies. De la place où ils étaient

assis, Tommy et Mary ne pouvaient apercevoir la porte d'entrée de la maison qu'un massif de rhododendrons leur cachait. Ils devinaient le portail du jardin, mais, entre les deux, à cause d'une inclinaison brusque du terrain, un morceau de ciel se détachait. Quiconque allait de la maison au portail, ou inversement, devait se dessiner en outre sur ce morceau de nuit et ils ne pouvaient pas ne pas le voir.

Tommy avait l'ouïe fine. Il entendit soudain la porte d'entrée s'ouvrir doucement, se refermer et un pas léger glisser sur le gravier.

« Qui est-ce? » demanda-t-il.

Mais avant qu'il eût obtenu une réponse, une silhouette se détacha sur le ciel, passa très rapidement. Quelqu'un poussa assez brusquement le portail qui craqua et un pas s'éloigna dans la rue.

« Nom d'un chien! s'écria Tommy au comble de l'ahurissement, c'est le vieux Cornfort en personne! »

Il avait eu le temps de reconnaître l'étroit visage, la touffe de cheveux gris et le long nez anguleux.

« Ne m'aviez-vous pas dit ?...

— Vous rêvez, Tommy, dit-elle d'une voix nette. Mr. Cornfort est au lit. C'est un autre locataire.

— Mary, reprit-il sévèrement, vous mentez. Je veux bien être pendu si ce n'était pas Cornfort.

— Eh bien, admettons que vous ayez raison ! Pourquoi ne prendrait-il pas un peu d'exercice ? »

Sa voix s'efforçait d'être calme, mais Tommy devina qu'elle était dans une grande agitation.

« Attendez », dit-elle soudain, et elle courut vers la maison.

Elle ressortit bientôt, suivie d'un homme dans lequel Tommy reconnut Henry. Ce dernier inquiétait un peu lord Weald. Il ne comprenait pas très bien pourquoi sa présence était toujours indispensable. Il n'avait pas soupçonné jusqu'à cet instant qu'il pût habiter sous le même toit que son patron.

La jeune fille lui parlait rapidement à voix basse, et Tommy crut entendre l'infirmier lâcher un juron, ce qui lui parut singulier d'un serviteur en face d'un supérieur. Puis. Henry partit très vite, et Tommy l'entendit courir. Mary attendit une seconde, puis elle revint auprès de son fiancé.

« Ce n'est vraiment rien, dit-elle. Mr. Cornfort a de ces moments d'excitation nerveuse. Ce qu'il faut craindre alors, c'est qu'il ait une faiblesse qui l'anéantisse n'importe où.

— Je suis sidéré de l'avoir vu trotter ainsi !

— Les petites promenades ne lui feraient pas de mal, s'il ne les faisait pas seul. »

Tommy sentit que la jeune fille écoutait intensément comme si elle guettait un bruit quelconque. Tout à coup, une motocyclette pétarada à quelque distance. Mary sursauta.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Une motocyclette, dit-il pour la rassurer; et il mit son bras autour de la taille de la jeune fille qui tremblait toute.

— J'ai peur de tout, dit-elle piteusement, c'est idiot, j'aimerais tant avoir du courage... »

Elle s'interrompit brusquement.

Cette fois, un bruit sec avait éclaté : aucun doute n'était possible, c'était un coup de revolver. Mary se leva, anxieuse.

« Oh ! pourquoi ? » soupira-t-elle.

Ils entendirent un pas rapide.

« Laissez-moi », dit quelqu'un qu'ils ne pouvaient voir.

Le portail s'ouvrit avec violence, et une silhouette, celle de Cornfort, passa vite comme si elle avait été projetée vers la maison. Henry la suivait. Il ferma le portail, et Tommy crut voir quelque chose briller dans sa main.

« Qu'y a-t-il eu ? » demanda-t-il.

Henry fit demi-tour; il parut ne connaître la présence du visiteur qu'à cette minute.

« Rien, mylord. Mademoiselle ne devrait pas rester dehors maintenant, ajouta-t-il.

— Qu'y a-t-il? fit-elle à son tour.

— Quelqu'un, lui répliqua l'infirmier. N'avez-vous vu passer personne ?

— Un type un peu soûl chantait tout à l'heure », répondit Weald se souvenant soudain de l'inconnu.

Un policeman accourut et questionna.

« N'avez-vous pas entendu un coup de revolver ?

— Non, répondit Henry d'une voix presque humble. Mais une motocyclette faisait beaucoup de bruit au coin de la rue, il y a quelques instants. »

Comme pour confirmer ce qu'il disait, le véhicule se mit de nouveau à pétarader, et le policeman respira plus tranquillement.

« J'aime mieux ça, mais depuis l'histoire de la bombe, je suis chargé de surveiller la maison et je m'étais un peu éloigné pour parler avec un de mes camarades tout à l'heure. »

Il bavarda encore un instant, puis s'éloigna. Henry revint auprès du couple et reprit:

« Je crois qu'il vaudrait mieux que monsieur parte maintenant. »

Son ton était très respectueux et très calme comme si rien ne se fût passé.

Mais avant que Tommy réponde, une voix vint de l'intérieur :

« Vite, venez vite, faire soigner votre bras ! »

C'était Cornfort qui parlait, et, pour quelqu'un qui a déjà un pied dans la tombe, sa voix était bien vivante.

« Vous êtes donc blessé ? s'écria la jeune fille.

— Ce n'est rien, absolument rien, dit Henry en faisant pour la première fois un mouvement d'impa-

tience. Je me suis accroché... c'est ma manche seulement qui est touchée. »

Alors, seulement, Tommy remarqua qu'il soutenait son bras gauche avec sa main droite.

« Pauvre chéri ! mais vous êtes blessé ! s'écria encore Mary.

— Pauvre chéri ? songea lord Weald en lui-même, est-ce ainsi que la future lady Weald parlera aux domestiques ?

— Vous vous trompez, miss Dane, reprenait déjà Henry d'une voix ferme. Lord Weald, puis-je vous demander d'avoir l'obligeance de rentrer chez vous ? »

Dans la confusion des adieux, la jeune fille disparut et Tommy s'éloignait déjà lorsqu'une voix lui cria gaiement:

« Bonne nuit, Tommy ! »

Il revint vite sur ses pas et baisa les lèvres froides de Mary.

« J'ai tellement peur, ce soir, Tommy, excusez-moi... Je ne voulais pas... »

Mais, avant d'avoir terminé sa phrase, elle était partie et la porte se refermait sur elle.

« Tout cela est bien extraordinaire », grogna Tommy, et il rentra chez lui très perplexe. Il tâcha d'apercevoir l'ivrogne et ne le retrouva que, très loin, sur la jetée. Il le suivit, mais l'homme sentit certainement cette poursuite, car il se hâta en chancelant. Tommy allait le rejoindre quand l'ivrogne, arrivant devant une villa où se donnait un bal costumé, entra résolument au milieu de la foule, et lord Weald ne le revit plus.

Pendant un long moment, cette nuit-là, Tommy se posa des questions insolubles. Il ne s'endormit qu'après avoir pris la décision d'apprendre à lady Weald comment on parlait aux domestiques, même lorsqu'on avait grand-peur.

CHAPITRE XVI

Mr. Walter Derrick reconnaissait avoir un caractère très calme. Il est évident que peu d'hommes, dont les maisons auraient été le théâtre d'événements aussi étranges que ceux qui avaient bouleversé la sienne, auraient pris cette aventure avec autant de flegme que lui.

« Mon calme, déclara-t-il franchement à un reporter du *Post Herald* qui venait l'interviewer, provient surtout d'une énorme paresse. Je suis tellement paresseux que je ne veux jamais troubler mon esprit avec des choses que je ne puis changer, ni rectifier. Ma maison est réellement très extraordinaire. Il s'y passe, depuis quelque temps, des faits alarmants. Il y a une semaine environ un homme qui venait d'Afrique et qui se prétendait un de mes amis, a été trouvé mort dans mon salon. Quelques jours plus tard, c'est le mur de ce même salon qui a été à moitié démoli par des inconnus. D'après certains rapports de police et, en particulier, d'après mon

ami l'inspecteur Staines, d'autres inconnus sont venus chez moi.

— Serait-ce une maison hantée ?

— Un de mes serviteurs jure avoir reconnu le fantôme de mon père! Mais c'est une plaisanterie... fort peu agréable pour moi.

— Que cherchent donc ces voleurs ? s'enquit encore le journaliste.

— Que cherchons-nous tous ? demanda Derrick en souriant. De l'argent, je suppose ! D'ailleurs, d'après les recherches de l'un des plus brillants inspecteurs de notre police, il est avéré que mon père aurait caché une forte somme dans un coin. C'est peut-être exact, mais dans ce cas, j'aimerais autant découvrir seul cette cachette, plutôt que de la laisser à mes cambrioleurs... Je pourrais ainsi payer largement l'impôt sur mon héritage. Personnellement, je ne crois guère à cette histoire. La mort de mon père a été assez soudaine; cependant, je suis persuadé que s'il avait eu de l'argent caché quelque part, il m'en aurait parlé au moins une fois durant ses dernières années. »

Dick Staines était encore au lit lorsqu'il lut cette interview. Il s'était souvent étonné que le crime de Lowndes Square et les événements qui l'avaient suivi n'eussent pas soulevé plus d'intérêt dans la presse. Des reporters s'étaient bien informés, mais on leur avait fait les vagues déclarations d'usage. Aussi l'épisode du fusil de chasse (dont on n'avait pas soufflé mot à l'extérieur) l'avait beaucoup surpris. Personne, ni Larkin, ni Derrick n'avait pu lui donner une explication satisfaisante. Derrick était absolument certain que, lorsqu'il avait descendu l'escalier, cinq minutes avant qu'il quittât la maison, rien n'était installé. Larkin affirmait la même chose. A moins qu'il n'y eût un autre moyen d'entrer dans la maison, moyen que personne n'avait encore découvert, com-

ment avait-on préparé ce traquenard et ajusté les fils aussi soigneusement?

Des ouvriers étaient venus dans la maison. Dick vit le contremaître qui confirma qu'aucun de ses hommes n'avait dépassé le seuil du salon.

Dès son retour à Londres, et après avoir donné l'interview aux reporters, Derrick avait accompagné Dick à Scotland Yard et il avait examiné le fusil.

« Mais c'est le mien ! » s'était-il écrié immédiatement.

Quand il avait acheté Keyley, il l'avait découvert dans l'étable au milieu d'un monceau de détritus. Il montra une sorte de couronne qui était gravée sur la crosse.

« Je connais cette marque, il y a des années que je l'ai sous les yeux. Tiens, j'y songe, je l'ai montrée la semaine passée à Tommy Weald et il m'a dit que je devrais le donner à un musée, car c'est un modèle très ancien.

« Il y avait aussi, poursuivit Walter, une sorte de poudrière de chasse qui devait faire partie de la même panoplie, mais je ne me souviens pas d'avoir jamais vu des balles ou des cartouches de même calibre ! »

Derrick venait de prendre une décision qui surprit beaucoup Dick Staines.

« Je vais essayer de passer une semaine dans ma maison hantée et de faire un peu le chercheur d'or moi-même, sourit-il. Mes domestiques ne veulent plus quitter Keyley pour rentrer à Londres, car la réputation de la maison les affole. Je n'aurai donc que Larkin pour m'aider.

— Me permettez-vous de partager votre surveillance? proposa Dick.

— J'y pensais. Vous ne serez pas aussi bien que chez Weald, mais vous vous amuserez peut-être davantage. »

Tandis qu'ils rentraient chez eux, Derrick avait encore demandé :

« Vous m'avez parlé l'autre jour de l'inspecteur Endred. Il me semble qu'il sait des tas de choses sur mon père... Verriez-vous un inconvénient à ce que je le questionne un peu.

— Vous ne le connaissez donc pas?

— Non, je ne me souviens même plus du tout de lui. D'ailleurs, si j'ai bien compris, il connaissait très bien mon père mais il ne m'a jamais rencontré... Je suis resté au collège dans le Northumberland jusqu'à dix-sept ans. »

Avec l'aide de Larkin et de deux femmes de ménage qu'on avait pu décider à venir, Derrick avait remis un peu d'ordre dans son salon détérioré. Un large panneau de tapisserie recouvrait le mur endommagé lorsque l'inspecteur Endred entra, cet après-midi-là.

Il était en civil, car, comme il l'expliqua, il était venu en dehors du service.

« Je ne fais jamais de visite en uniforme, monsieur. Je suis un de ces vieux inspecteurs qui ne mélangent jamais le devoir et le plaisir. »

Il regardait autour de lui avec curiosité.

« Il y a bien quinze ans que je ne suis pas rentré ici! Il me semble que c'était hier. »

Il montra du doigt un vieux fauteuil au coin du feu.

« C'est là que votre père aimait à s'asseoir. Ah! si j'avais eu cinq livres chaque fois que nous nous sommes rencontrés! Je serais riche maintenant!

— Nous sommes-nous vus, nous aussi? demanda Walter intéressé.

— Non, monsieur, si je me souviens bien, vous étiez en classe à cette époque-là. La seule fois où vous êtes venu à Londres, j'étais en congé... Je connaissais très bien votre père : c'était un charmant homme.

Il ne plaisait pas à tout le monde, mais je m'entendais très bien avec lui. »

L'inspecteur ne se faisait pas prier pour parler de ses souvenirs. Il était de ces vieux bonshommes qui vivent très facilement avec leur passé et aiment à y revenir longuement.

« Oh! oui, je le connaissais bien! reprit-il. J'ai comme une idée qu'il s'était remarié. Vous le saviez sans doute?

— Non, cela a été une vraie nouvelle pour moi.

— Tout le monde a été très surpris.

— Comment avez-vous fait la connaissance de mon père? Il n'était guère homme à avoir besoin de la police?

— C'est grâce à sa collection d'empreintes digitales que nous nous sommes rencontrés. Lorsque j'ai changé de service, j'ai continué à correspondre avec lui. Pour vous dire vrai, je crois, comme lui, qu'on peut trouver deux empreintes semblables. Il est assez clair qu'étant donné le peu d'individus examinés, la théorie ne peut pas être déclarée infaillible. Vous me suivez?

— Non, franchement, je ne vois pas très bien », répondit Derrick ahuri.

L'inspecteur enfourchait certainement là son dada favori. Ses théories étaient encore plus extravagantes que celles du vieux Mr. Derrick qui avait certainement beaucoup subi son influence.

« Voyons, vous supposez qu'il y ait un bal à l'Albert Hall, commença Endred avec complaisance, et qu'il y ait deux mille personnes présentes. On porte plainte: une dame a perdu un collier de diamants. Me suivez-vous? »

Derrick inclina la tête et le vieillard reprit :

« Supposez que j'aie la permission de chercher dans cette foule. Bien. Si, au lieu de fouiller les deux mille personnes présentes, j'en choisis seulement cin-

quante et que je laisse libres les autres, cela est-il normal? Eh bien! c'est la même chose avec les empreintes digitales. Les seules empreintes que l'on possède sont celles de criminel. S'occupe-t-on jamais des honnêtes gens ? Alors, pourquoi ne voulez-vous pas accepter de croire que si l'on obtenait les empreintes des cinquante millions d'habitants de ce pays on en trouverait deux absolument pareilles? Alors, tout le système serait anéanti.

— C'est ce que prétendait mon père.

— Et il avait raison. C'est ce que votre honoré père cherchait à prouver. Il avait des milliers, des centaines de milliers d'empreintes, empreintes d'honnêtes gens, de clergymen, de banquiers, de tous ceux qu'il pouvait décider. »

Il rit tout seul et continua:

« C'est drôle comme les gens sont méfiants! Les plus innocents font la grimace. Moi-même, quand il m'a demandé mes empreintes, j'ai hésité. Et il les voulait pourtant pour le livre de famille! poursuivit Endred.

— Le livre de famille? questionna soudain Derrick.

— Vous avez oublié cela aussi? Moi, je n'oublie rien. Vous ne vous souvenez pas... un petit livre rouge avec des coins de cuir. Il y avait dedans ses empreintes à lui, les vôtres, celles de sa gouvernante... vous ne l'avez pas connue, vous étiez tout enfant lorsqu'elle est morte. Il y avait celles de miss Belfer, celles de sa sœur qui est morte aussi, et celles de son associé, le vieux Carlew. C'était donc un grand honneur qu'il me faisait en voulant mettre les miennes dans ce petit carnet. »

Il y eut un assez long silence. Puis Derrick parla :

« Il me semble, en effet, maintenant me souvenir. Le livre de famille... J'avais à peu près quinze ans

lorsqu'il m'a fait venir dans son bureau et qu'il m'a fait poser mon doigt...

— Les quatre doigts et le pouce, insista Endred. Exactement comme l'on fait à Scotland Yard. Votre père était vraiment un fanatique.

— Oui, soupira Walter. C'était un homme curieux. Comment ai-je pu oublier cet incident? Je n'ai d'ailleurs plus jamais revu le livre.

— Je parierais bien qu'il est quelque part dans la maison, affirma Endred. Comment ne l'avez-vous pas trouvé? C'était pourtant une curiosité! »

Derrick, debout devant la fenêtre, regardait attentivement la voiture d'un laitier. Le cheval, agacé d'attendre sans doute, venait de se mettre en travers de la rue.

« Comme c'est dangereux, dit-il enfin... Ces laitiers ne font jamais attention à leurs chevaux... Un petit carnet rouge avec des coins de cuir... c'est bien ça! Comme un album d'autographes. Ma mère y avait-elle mis aussi ses empreintes?

— Non, monsieur, madame votre mère est morte avant que votre père s'intéressât à ce problème. »

Mr. Derrick fit dévier la conversation et demanda des renseignements sur l'ordre religieux qui avait occupé la maison. Mr. Endred ne ménagea pas les explications qu'il était en mesure de donner et sa science paraissait sans limite.

Comme l'inspecteur partait, Dick Staines sortit de la demeure voisine.

« Alors, inspecteur, quoi de neuf?

— Rien, rien, dit le vieil homme. Je viens de bavarder un peu avec Mr. Derrick.

— Ah! oui, je lui avais donné votre adresse. »

Il allait dans la même direction qu'Endred; ils continuèrent à parler.

« Vous allez à Scotland Yard, Mr. Staines? Moi aussi. Je termine les trente-cinq derniers jours de

mon service et cela m'attriste un peu, je dois l'avouer. Je sais bien qu'il ne faut pas conserver des inspecteurs après la limite d'âge, c'est contraire au règlement, mais...

— Mais quand un vétéran comme vous se retire... je suis tout près à lui offrir une théière en argent! Il faut que vous donniez le bon exemple! »

Dick fit signe à un taxi. Endred protesta.

« Oui, je sais répliqua Dick, l'exercice fait du bien, mais il ne faut pas en abuser. Comment va Mr. Derrick?

— Très bien. Quel homme aimable! Je n'ai jamais rencontré un homme aussi parfait. Je lui ai dit que j'allais me retirer...

— Et il vous a offert de souscrire, comme on le fait toujours, pour cent guinées!

— Quand vous l'a-t-il dit? s'exclama Endred.

— J'ai deviné.

— Eh bien! c'est presque vrai. J'ai même son chèque dans ma poche, et c'est pourquoi je vais voir le Commissaire général. Je ne veux pas être pris en faute, si près de la fin. Je vais le lui apporter, mais s'il me dit que... ça va... je respirerai. »

Dick connaissait le vieil inspecteur et il supposait que plus d'une personne riche du voisinage avait dû entendre le récit de la retraite qu'il allait prendre et des scrupules qui l'empêchaient de rien accepter. Mais il savait aussi que si son supérieur n'y voyait pas trop d'inconvénients, il accepterait volontiers cette petite gratification.

« ...Nous avons beaucoup parlé des empreintes digitales que son père collectionnait. C'est curieux comme il avait oublié des choses essentielles! Il ne se souvenait pas du livre de famille!

— De quel livre de famille? » demanda soudain Dick qui avait à peine écouté tout ce que racontait jusque-là son interlocuteur.

Endred lui parla alors du petit carnet rouge. Il en décrivit longuement l'apparence et la forme, il donna même le nombre approximatif des pages...

« Oh! murmura Dick en regardant fixement le vieillard. Vous vous en souvenez très bien. Qu'y avait-il encore dans ce livre? »

Endred lui donna tous les noms qu'il se rappelait, et il était fort peu probable qu'il en oubliât.

« Je crois que c'est tout, à moins qu'il n'en ait mis après les miennes... J'ai une mémoire fameuse, Mr. Staines. Je n'oublie jamais le moindre détail. Je revois encore le vieux Derrick, assis en face de moi, je le revois, clopinant de long en large dans le salon, discutant avec moi de ses théories. « Endred », me disait-il... »

Dick fit arrêter le taxi à ce moment-là. Ils étaient parvenus au quai de la Tamise et ils étaient tout près de Scotland Yard.

« Excusez-moi, dit le vieil inspecteur, j'ai peur d'être en retard. »

Il tira une large montre et s'écria :

« Je n'ai plus qu'une minute. Au revoir. »

Dick le laissa partir, il paya le taxi et se mit à marcher tranquillement. Il allait entrer dans la cour lorsqu'il vit un homme debout, appuyé contre le mur. L'inconnu tournait le dos au détective, mais celui-ci fut persuadé qu'il connaissait cette silhouette. Il s'approcha, et s'écria :

« Henry? »

C'était l'infirmier barbu. Il tirait paisiblement sur son éternelle pipe, et ses yeux suivaient négligemment le fil de l'eau.

CHAPITRE XVII

Henry n'eut pas l'air surpris. Il n'eut pas l'air gêné non plus. Il donnait l'impression que rien ne pouvait le faire sortir de son impassibilité.

« Bonjour, monsieur », dit-il très simplement.

Sa voix était douce et déférente. Il avait légèrement incliné la tête pour saluer.

« Quel endroit magnifique! poursuivit-il sur le même ton. J'aime encore mieux regarder les rivières que la mer. Voyez ces chalands et ces remorqueurs! Quelle force et quelle sérénité! On se demande quelle vie mènent ces hommes...

— Lorsque vous aurez fini de philosopher, Henry, vous voudrez bien me dire, peut-être, pourquoi vous êtes à Londres et ce que font, pendant ce temps, le pauvre Mr. Cornfort et miss Dane? »

L'infirmier le regarda d'un air réprobateur.

« Mr. Cornfort est au lit. Je crois qu'il ne se servira plus guère de sa chaise roulante.

— Est-il si mal que cela? Et miss Dane?

— Elle est à Londres. Elle fait une petite enquête au sujet d'un objet perdu. C'est une chose sans valeur, mais à laquelle elle tient beaucoup. Vous savez, Mr. Staines, ces jeunes filles ont parfois de ces toquades! Il est bien difficile de leur mettre du plomb dans la tête. »

Dick était amusé, et un peu irrité aussi. Il lui semblait que cet homme se moquait de lui.

« Et qui s'occupe de Mr. Cornfort pendant ce temps?

— Trois nurses diplômées », déclara Henry sans broncher.

Staines se tourna vers l'entrée de Scotland Yard.

« Est-elle là?

— Je le crois, monsieur.

— Mais ce n'est pas par là qu'il faut aller pour les objets perdus! C'est là-bas! »

Henry suivit des yeux la direction qu'il indiquait du doigt.

« Vraiment? dit-il enfin. Alors, miss Dane s'est trompée. Je crois qu'elle ne connaît vraiment rien aux démarches à faire auprès de la police. Mais ce qu'elle a perdu avait peut-être une certaine importance puisqu'elle parlait d'aller trouver le constable en chef.

— Bourke? Et pourquoi faire?

— Elle est ainsi, elle n'y va jamais par quatre chemins et elle a dû s'adresser tout de suite au grade supérieur. »

Dick examina Henry d'un œil scrutateur, il ne découvrit rien qui lui confirmât le soupçon qu'il avait. Et pourtant il sentait obscurément que l'homme, dans son for intérieur, riait de lui.

« Vous parlez vraiment bien pour un infirmier. Que faisiez-vous auparavant? »

Henry parut soudain très embarrassé, il toussa derrière sa main. Dick nota que sa main était raide et

qu'il avait dû souffrir en faisant ce geste car son visage impassible avait tressailli. Il se demanda ce qu'il avait bien pu avoir au bras.

« Dans ma jeunesse j'étais un bon champion de boxe, expliqua Henry, et Dick en fut étonné. C'est assez curieux, n'est-ce pas, qu'un homme de ma constitution ait pu avoir quelques succès dans cette dure profession? Mais pour que vous ne soyez pas trop surpris, je vous avouerai aussi que j'ai été professeur de mathématiques dans une université très honorable. Puis, j'ai trouvé que la boxe rapportait davantage et cela a beaucoup nui à ma carrière de professeur.

— Poids moyen?

— Poids plume, dit gravement Henry. Je suis le seul homme qui ait mis Digger Bill Ferrers knock-out. Il s'est endormi au treizième round et il n'a plus jamais été le même, ensuite. »

Dick leva encore une fois les yeux sur l'infirmier en se demandant dans quelle mesure il était sérieux. Mais, avant qu'il eût pu poser une nouvelle question, Mary Dane apparut. Elle allait vite, mais elle ralentit un peu le pas lorsqu'elle vit le détective. Henry reprit son visage imperturbable lorsqu'ils se rencontrèrent. Dick songea à nouveau qu'il s'amusait.

« Alors, Henry vous a-t-il parlé de Mr. Cornfort?

— Est-il mort? demanda brutalement Dick.

— Comme vous êtes dur. Non, il n'est pas mort, mais il est au lit, le malheureux.

— Et vous êtes venue à Scotland Yard pour...

— Je ne sais pas ce qu'Henry a pu vous raconter, interrompit-elle assez calmement. N'allez-pas me poser de questions de détective. Vous savez que votre Mr. Bourke est un amour!

— Je le lui dirai. »

Elle le regardait en réfléchissant et elle mordillait nerveusement ses lèvres.

« Merci, Henry, dit-elle enfin, ce n'est plus la peine

que vous attendiez. Mr. Staines m'emmènera prendre le thé chez Sollinger. Marchons dans le parc, voulez-vous, j'adore les parcs.

— Je sais. »

Tandis qu'ils s'en allaient, Dick jeta un coup d'œil en arrière. Henry n'avait pas bougé, il continuait à fixer la rivière.

« Où a-t-il laissé sa chaise roulante? demanda-t-il à Mary, il me semble qu'il est tout nu sans elle. J'aurais voulu le voir traverser une rue sous la protection d'un agent.

— Comme vous êtes désagréable, cet après-midi! fit-elle. Je ne me promène pas en petite voiture que je sache! Dites-donc, je vous enlève à votre travail mais je n'ai aucun remords.

— Je n'ai d'autre travail et d'autres soucis que vous », dit-il.

Elle ne répliqua rien. Ils marchaient plus lentement, maintenant qu'ils étaient dans le parc.

« Et comment va le fantôme? demanda-t-elle tandis qu'ils longeaient les bords du lac.

— Pas bien, répondit-il tristement, il a abandonné sa chaise roulante et il est au lit.

— Vous parlez de Mr. Cornfort? Comme vous êtes ridicule!

— Je parle de celui qui a installé le vilain fusil.

— Ils ont failli vous avoir. J'étais folle de terreur cette nuit-là. Je ne vous souhaite pas de jamais sentir ce que j'ai ressenti... C'était horrible.

— Comment avez-vous su?

— D'instinct uniquement. (Et il sentit qu'elle disait vrai.) Je crois que lorsqu'une femme pense à un homme comme je le fais, son intelligence est aiguisée au point que son instinct devient terriblement clairvoyant. J'ai cru que j'allais mourir tandis que j'attendais au téléphone. Vous ne recommencerez plus cela, n'est-ce pas, Dick?

— Je crois que je vais y être obligé. »

Elle s'arrêta net et le regarda intensément.

« Que voulez-vous dire?

— Mr. Derrick vient habiter dans sa maison et il m'a demandé de dormir chez lui. »

Elle ne dit plus rien, mais marcha plus lentement encore.

« Et quand y allez-vous?

— Demain, sans doute. Tommy ne m'a pas dit quand il reviendrait. » Puis il se souvint de leurs fiançailles et reprit : « Mais il doit être aussi à Londres!

— Non, dit-elle, je lui ai dit que je reviendrais ce soir.

— Et vous rentrerez?

— Henry, hésita-t-elle, voudrait aller au théâtre et je lui ai promis de l'emmener. » Elle continua plus vite: « Vous savez, je l'aime beaucoup votre Bourke, il est charmant et gentil. Il a commencé par être très sévère, puis nous sommes devenus de grands amis.

— Pourquoi alliez-vous le voir?

— J'avais perdu un bracelet. Pourquoi me forcez-vous à mentir. Je l'ai vu au sujet de cette bombe qu'on nous a lancée. Pour tout vous dire, il m'a écrit et il m'a demandé de venir le voir. Savez-vous que la municipalité de Eastbourne a offert une récompense de deux cents livres? »

Dick avait vu l'annonce dans le journal. Il essaya de lui poser plusieurs questions au sujet de cette fameuse soirée qu'il avait passée à Eastbourne, mais, très adroitement, elle réussit à l'amener jusqu'au grand magasin où ils devaient prendre le thé sans avoir vraiment répondu à ses questions. Elle avait quelques achats à faire, elle le lui dit et monta par l'ascenseur au quatrième étage. Il l'attendit sur le seuil du bureau des renseignements.

Dick connaissait bien ce bureau. On pouvait y

écrire et y recevoir des lettres. Il y avait une demi-douzaine de tables où les clientes pouvaient s'installer et faire leur correspondance. La pièce était presque pleine et uniquement de femmes.

Mais Mary Dane se dirigea vers une des secrétaires et lui posa une question. La jeune fille hocha la tête, vérifia, par acquit de conscience, dans une des cases de la poste restante et confirma sa réponse négative. Alors, Mary lui sourit gentiment et, même, lui fit un geste d'adieu de la main.

« Voilà, c'est terrible, vous savez maintenant que j'entretiens une correspondance clandestine. Vous m'espionniez! Qu'allez-vous penser, vous, le détective?

— D'abord, je ne vous espionnais pas, c'est par hasard que je vous ai vue devant ce bureau.

— Pourquoi vous étiez-vous approché de l'entrée... par curiosité, lui dit-elle sévèrement; maintenant, restez là sans bouger, et attendez-moi : je vais au rayon réservé aux dames. »

Il l'attendit dix minutes, et comme elle ne réapparaissait pas, il s'informa auprès du chef de rayon qu'elle avait interrogé.

« Oui, je me souviens, monsieur, cette jeune femme m'a demandé le rayon de la lingerie pour dames. C'est au premier étage. »

Dick attendit encore un quart d'heure. Pas de trace de Mary. Il allait descendre au rayon indiqué pour voir si elle y était encore, lorsqu'il vit venir vers lui la jeune fille du bureau de renseignements à qui Mary avait fait un signe presque amical.

« Excusez-moi, monsieur, mais n'étiez-vous pas tout à l'heure avec miss Dane?

— Oui, pourquoi?

— Ce câble vient d'arriver par téléphone. Verrez-vous miss Dane bientôt?

— Je l'espère. »

La jeune fille se dirigea vers un bureau, prit une enveloppe, y glissa la feuille de papier qu'elle avait dans la main et la tendit à Dick.

Il mit la lettre dans sa poche et s'en alla à la recherche de Mary. Elle n'était plus au rayon où elle était partie, et il remonta là où elle lui avait dit de l'attendre. Elle n'y était pas encore revenue. Dick n'était pas spécialement patient et il sentit peu à peu la colère l'envahir. Enfin, il se décida à repartir. Il allait être dans la rue lorsqu'un groom se précipita vers lui.

« Vous êtes bien Mr. Staines? Une jeune dame m'a prié de vous dire qu'elle avait été obligée de partir très loin auprès d'un Mr. ... J'ai oublié son nom, mais il est très malade.

— Est-ce Cornfort?

— C'est cela, monsieur. Elle m'a demandé si je vous connaissais, et je lui ai dit oui parce que je vous connais, moi... Je vous ai souvent vu... au travail », termina-t-il en se dandinant. Mais Dick n'était pas d'humeur à plaisanter avec un gamin, fût-il très sympatique.

Il était furieux contre Mary; elle agissait vraiment trop à la légère avec lui, et ce fut dans un état de rage froide qu'il pénétra dans Scotland Yard et qu'il se cogna presque contre Mr. Bourke qui s'était arrêté dans un angle de couloir pour allumer un cigare.

« Vous êtes en retard de deux heures, lâcha Bourke, mécontent que le choc eût abîmé son « Corona ». Ne vous excusez pas, j'avais oublié votre rendez-vous. Nous avons arrêté à Bexhill-on-Sea un homme qui aurait pu avoir lancé la bombe, mais il a un alibi. C'était, pourtant, sans aucun doute sa voiture, seulement il est à peu près prouvé qu'il l'avait vendue la semaine précédente pour un prix ridicule.

— Que voulait Mary Dane? questionna Dick aussi peu aimablement.

— Mary Dane? »

Bourke se gratta pensivement le menton.

« Voyons, qu'est-ce qu'elle voulait? Ah! oui, c'était au sujet de cette fameuse bombe. Quelle jolie fille, n'est-ce pas? Et adroite! Quelle criminelle magnifique elle ferait.

— Croyez-vous? commença Dick.

— Jamais, répliqua l'autre promptement. Beaucoup trop de jugeote! A demain. »

Il était loin lorsque Dick trouva une nouvelle question à lui poser. Son chef était en colère contre lui. N'avait-il pas raison! Lui, Staines, n'était-il pas en retard de deux heures et ne lui avait-il pas écrasé un excellent cigare?

CHAPITRE XVIII

Le bureau de Dick était une toute petite pièce située à côté de celle qu'occupait Bourke. Elle servait aussi à l'examen de prisonniers qui étaient amenés à Scotland Yard pour y être questionnés. Il y avait des barreaux de fer à la fenêtre et le mobilier en était des plus simples. Il était d'ailleurs inamovible: c'était une salutaire précaution, lorsqu'on se souvenait que « Lupe » Leggart avait failli assommer, avec une des anciennes chaises de fer, un inspecteur qui le cuisinait.

Assis devant sa table, Dick prit rapidement connaissance du courrier qui s'y était accumulé depuis deux jours. Il n'y avait d'ailleurs rien de bien important, et Dick tâta dans sa poche, en tira deux lettres qu'il avait trouvées chez lui et qu'il n'avait pas encore ouvertes. C'est alors qu'il se souvint du câble qu'on lui avait confié pour le remettre à Mary. Il le sortit. Dans sa précipitation, la secrétaire avait oublié de mettre

l'adresse et même de fermer l'enveloppe. Dick tourna et retourna la lettre entre ses doigts. Il était absolument dégoûtant qu'il en prît connaissance... il était absurde qu'il ne le fît pas. S'il allait y découvrir quelque chose qui la condamnait... ou bien... un message privé d'un autre homme...

« C'est idiot », grogna-t-il et, sans plus d'hésitation, il ouvrit le papier. C'était un câble venant de Capetown... et il était adressé à Mary de Villiers.

Mary de Villiers! Mais alors, Lordy Brown ne s'était pas trompé! Cette jeune fille qu'il avait attaquée cette nuit-là était bien la femme à qui il en voulait. Dick se souvint de la lettre qu'il avait trouvée dans la poche de Brown et qui mentionnait encore le nom de cette inconnue. Et tandis que tout cela passait dans sa tête, il lisait machinalement le câble sans en comprendre le sens, car son esprit ne s'y fixait pas une minute. Il fallut qu'il fît un effort. C'était une réponse payée à un autre câble.

« Merci, miss de Villiers, pour l'argent dont nous avions tant besoin. Désolée de la mort de Lordy, mais cela devait arriver. Merci pour l'argent, miss de Villiers.

Mrs. Lordy Brown. »

Dick lut et relut ces mots, essayant de leur trouver une signification, bien qu'ils fussent suffisamment clairs. Mary de Villiers avait envoyé de l'argent à cette femme et, en même temps, lui avait appris la mort de son mari. Donc, elle connaissait Lordy Brown... Mais pourquoi avait-elle envoyé de l'argent? Et quel argent? Soudain, il devina. Quand Brown avait quitté l'hôtel, il avait une pleine poignée de billets dans sa poche. Quand Dick l'avait trouvé mort, il n'avait plus rien. Quelqu'un avait pris cet argent... Mary... Et elle avait câblé à Mrs. Brown, à Capetown. Pourquoi?

Trois choses étaient bien évidentes. Mary avait donc été dans la maison de Derrick la nuit du meurtre. Elle avait tué Lordy ou elle l'avait trouvé mourant...

Cette dernière hypothèse était la plus vraisemblable. Lordy l'avait de nouveau reconnue et il lui avait demandé d'envoyer l'argent à sa femme. Comment aurait-elle su autrement que la malheureuse femme manquait de tout ? C'était donc Mary qui l'avait soigné, elle ne l'avait sans doute quitté que lorsqu'il était mort.

Mais alors, qui avait tué Lordy Brown? Y avait-il deux bandes en conflit?.

Le téléphone résonna soudain à côté de lui.

« Est-ce vous, Dick ? » C'était la voix de Mary tendue et effrayée.

« Oui, dit-il, Mary, j'ai ouvert ce câble...

— Je sais, je sais, dit-elle très vite, c'est de Mrs. Brown? On me l'a dit quand je suis revenue. Dites-moi, Dick, voulez-vous faire quelque chose pour moi?

— Si je puis, commença-t-il.

— Non, chéri, il le faut.

— Que voulez-vous? »

Il lui sembla qu'il entendait un murmure rapide à côté d'elle, puis elle reprit :

« Je voudrais que vous me laissiez entrer dans votre maison vers une heure du matin. Vous direz à Derrick que vous dormez encore une nuit chez Weald. Restez près de la porte et, lorsque vous m'entendrez gratter, ouvrez-moi immédiatement. Eteignez toutes les lumières. Et je voudrais que vous me gardiez comme... si vous m'aimiez! Ne me laissez pas vous quitter une seconde. Voulez-vous faire cela? Minns sait que je viens. Non, ne me posez pas de question, chéri. Voulez-vous faire ce que je vous demande?

— Oui », répondit-il; et, instantanément, elle raccrocha. Il posa son appareil en murmurant: « Minns sait que je viens. »

Que venait faire Minns là-dedans? Etait-il complice? Il y avait là encore un mystère de second ordre à découvrir. Il était rentré depuis un quart d'heure à peine lorsque Minns, toujours impeccable, vint lui annoncer gravement qu'il était servi.

« J'ai eu des nouvelles de monsieur, aujourd'hui, annonça-t-il. Monsieur rentrera à la fin de la semaine. Est-ce que monsieur sait que monsieur va se marier?

— Oui, je sais cela et autre chose aussi... J'aimerais assez que vous me donniez quelques éclaircissements. Connaissez-vous miss Dane?

— Oui, monsieur, répondit, sans hésitation aucune, le maître d'hôtel.

— Miss Dane, la nurse?

— Oui, monsieur, n'est-ce pas elle qui est venue un soir et que monsieur a reconduite à la gare? »

Dick avait oublié cet incident, et c'était une des raisons pour lesquelles le majordome pouvait conserver son calme.

« L'avez-vous revue depuis?

— Oui, monsieur, plusieurs fois, dit encore paisiblement Minns.

— Etes-vous donc une sorte d'affilié?

— Si monsieur veut. Je l'ai aidée plusieurs fois lorsqu'elle examinait la maison d'à côté.

— Quoi? s'écria Dick qui n'en revenait pas. Qu'est-ce que vous voulez dire? Est-ce que vous savez... Miss Dane a l'habitude de cambrioler la maison de Mr. Derrick ?

— Pas de cambrioler, dit précautionneusement Minns. Et je ne suis pas très sûr que ce fût miss Dane. J'ai compris qu'elle avait un sosie. Bref, une personne qui se fait appeler miss Dane a, plusieurs fois, visité la maison voisine. »

Dick ne rêvait pas. Voilà bien le fidèle serviteur, l'homme respectable que Tommy Weald et, aupara-

vant, son père avaient eu à leur service pendant un bon nombre d'années. Calmement, il racontait qu'il avait aidé à porter tort plusieurs fois à un voisin paisible.

« Je crois qu'il faudra que nous reparlions de tout cela plus longuement. Je crains bien que vous ne vous soyez mis dans une bien mauvaise situation. »

Le maître d'hôtel sourit.

« J'ai tout de même pu, une fois, vous tirer d'un bien mauvais pas, monsieur », répliqua-t-il.

Lorsqu'il fut parti, Dick réfléchit encore à la conduite de ce domestique de toute confiance. Mais il fut interrompu par l'arrivée de Derrick.

Ce dernier avait décidé de dormir chez lui cette nuit-là, et il venait demander à Dick de lui tenir compagnie. Dick eût accepté tout de suite s'il n'eût pas promis à Mary de l'attendre.

« Cela n'a pas d'importance, reprit Derrick en voyant son hésitation, je pourrai mieux vous installer demain que cette nuit. Si vous le voulez bien, je vais seulement voir si cette sonnerie électrique fonctionne... si j'ai peur, j'emprunterai le pont de bois qui relie les deux habitations. »

Comme Dick ne répondit pas, Derrick reprit: « Je vois que vous n'aimez pas beaucoup être dérangé dans votre sommeil. Qu'est-ce que vous ferez alors lorsque vous dormirez dans ma maison? Je vous comprends parfaitement d'ailleurs, mais il me semble que, dans les jours qui viennent, nous allons si bien rouler le fantôme ou les fantômes qui dansent la nuit chez moi, que jamais plus Londres n'en sera empoisonné. »

Derrick refusa de partager le dîner de Dick. Il allait souper à son club, et promit de prévenir Staines de son retour.

« Je ne sais plus que faire avec cette maison. J'ai envie de jouer à pile ou face pour décider si je dois la faire abattre complètement et la reconstruire. Ce

serait encore le meilleur moyen de trouver cette fameuse cachette! »

Il allait partir, quand il se retourna:

« Tiens, j'ai vu que vous aviez assisté au lancement de la bombe... Que croyez-vous? Est-ce un anarchiste?

— Je ne connais pas les opinions politiques de monsieur Hermann Lavinski, reprit Dick calmement, mais je les crois assez violentes!

— Lavinski? s'étonna Derrick. Qui est-ce? Encore un étranger! » dit-il en riant de si bon cœur que, longtemps après qu'il fut parti, Dick souhaitait encore qu'il n'eût pas ri si fort.

Staines s'installa pour passer confortablement les heures qui le séparaient de l'arrivée de Mary. Il cessait de se poser des questions... de chercher à résoudre les énigmes qui s'accumulaient devant lui. Minns lui apporta du café et installa solennellement le plateau sur une table. Soudain, Dick questionna sans y avoir vraiment pensé lui-même:

« Avez-vous été en Afrique du Sud, Minns?

— Oui, monsieur.

— Quand cela?

— Lorsque le père de lord Weald est mort. Monsieur Thomas, comme on l'appelait alors, était encore un enfant. Je me suis engagé dans l'armée. »

Cette fois, Dick fut certain de noter sur le visage du maître d'hôtel une nuance d'embarras. Il chercha à profiter de ce léger trouble.

« Avez-vous eu des ennuis là-bas, Minns ?

— Oui, monsieur, répondit-il très vite. On m'a accusé de vol.

— De vol!...

— Oui, monsieur, reprit Minns très pâle, mais j'étais parfaitement innocent.

— Avez-vous été condamné?

— Non, monsieur, car j'étais si réellement innocent que l'on m'a libéré et que l'on a classé l'affaire

avant même que le vrai coupable ait été trouvé.

— C'était Lordy Brown? insinua Dick.

— Qu'importe son nom, monsieur. Il était entré comme portier chez un riche millionnaire et il a volé une quantité de choses. Je montrerai les papiers à monsieur. Quand monsieur aura lu, j'espère qu'il ne doutera plus de moi.

— C'est à voir. Vous ne m'aviez jamais dit que vous connaissiez Brown. »

Minns ne répondit pas.

« Avez-vous rencontré miss Dane en Afrique?

— Non monsieur. J'avais rencontré son père, mais pas miss Dane.

— On l'appelait miss de Villiers, d'ailleurs, suggéra Dick.

— Je crois. Monsieur désire-t-il encore quelque chose? »

Staines pensa que c'était là l'explication de la tenue du maître d'hôtel. Il connaissait cette famille mystérieuse. Soudain, il se souvint que, dans la bibliothèque de Tommy, il y avait une assez belle collection d'annuaires. Il monta et commença ses recherches. Il eut du mal à trouver ce qu'il voulait.

Enfin il eut sous les yeux les biographies de boxeurs de quelque importance. Henry avait dit vrai.

« Ferrers, W. G. (Digger Bill Ferrers), champion poids plume d'Australie; champion poids plume d'Afrique du Sud... »

Suivait toute une liste de records. Dick la lut jusqu'au bout et parvint à ces lignes : « Capetown, 10 juillet 1898, mis knock-out en treize rounds par Henry de Villiers, ex-champion poids plume du monde. »

Henry avait dit la vérité. De Villiers! Henry n'avait pas seulement dit vrai, mais il avait révélé son vrai nom... Mary n'avait-elle pas avoué qu'elle avait un père? C'était Henry!

CHAPITRE XIX

Dick, complètement abasourdi, restait pantois sur une chaise. Mais il fut interrompu dans sa rêverie par quelqu'un qui ouvrait la porte violemment: c'était Tommy, les cheveux en broussailles, le visage couvert de boue; l'état de son vêtement de cuir et de ses gants montrait qu'il était parti en grande hâte et par la route...

« As-tu vu Mary? » cria-t-il. Sa voix était aiguë et elle tremblait d'anxiété. Comme il ne recevait pas de réponse, il reprit: « Crois-tu, ils ont tous disparu! La troupe entière s'est envolée! Cornfort, Henry, Mary... Tout le monde! Je n'y comprends plus rien. Il ne reste que le fauteuil roulant... vide naturellement. Et pas un mot, rien. Moi qui, comme un serin, marchais de long en large devant la maison en l'attendant et en composant des vers. C'est trop fort. »

Il s'arrêta pour reprendre haleine; mais avant que Dick eût pu placer un mot, il repartait:

« J'ai une de ces frousses, mon vieux! Si ce ban-

dit qui lance des bombes allait faire un sale coup à Mary! J'ai acheté un journal et je me suis arrêté en plein sur la route; je me suis même fait coller une contravention, mais je m'en moque: il fallait bien que je sache s'il ne lui était rien arrivé. Et tu sais ce que j'ai lu? Un titre: « Une jeune femme est assassinée dans West End... »

« J'étais fou! Peux-tu faire quelque chose pour la retrouver? Tu es de la police, sapristi, que ça serve au moins une fois. Tu comprends... tous partis, sauf cette chaise!

— Si tu te taisais une seconde, lança Dick, je te dirais que j'ai vu Mary.

— Où? s'écria Tommy, à Londres?

— Oui, à Londres, et j'ai vu Henry aussi! Cela te rassure-t-il?

— Ouf! lâcha Tommy en s'effondrant sur un grand fauteuil. Sonne Minns, mon vieux, nous allons boire à cette bonne nouvelle! Quelle vilaine petite fille! Elle se fiche vraiment de moi! Où habitent-ils? »

Dick ne pouvait le renseigner sur ce point, et il se demandait s'il devait lui annoncer que la jeune fille viendrait dans le courant de la nuit. Comment ne pas en avertir Weald, qui avait l'air bien décidé à passer la nuit chez lui?

« Où est-elle descendue? Tu me téléphoneras quand tu la verras...

— Pourquoi? Où vas-tu?

— Je ne vais nulle part, je tombe de sommeil... mais, puisqu'elle est vivante, je respire. C'est tout ce que je voulais savoir. Je m'en vais doucement vers un charmant petit coin du Surrey... tu comprends... termina-t-il en se cognant le nez à petits coups.

— Quoi? Tu vas te faire réparer le nez?

— Mais non, mon vieux, je prépare ma lune de miel, tu l'oublies! Tout est prêt pour la semaine prochaine...

— La semaine prochaine?... s'écria Dick très fort.

— Mais oui, la semaine prochaine, reprit Tommy avec le plus grand calme. Nous avons arrangé cela avant-hier soir. »

Dick était comme s'il avait reçu un vigoureux coup de poing dans l'estomac. Il fit un violent effort et parvint à articuler à peu près calmement lui aussi:

« Donne-moi ton numéro de téléphone.

— Tu sais, reprit Tommy, oubliant de donner le numéro demandé, j'ai eu vraiment affreusement peur et je songeais à ce que je ferais si elle était morte... me suicider, voyager... aller encore chasser les lions... j'ai pensé à tout. »

Il s'en fut aussi brusquement qu'il était entré, et Dick aperçut sa voiture qui tournait le coin de la rue à une vitesse vertigineuse. C'est alors qu'il réalisa que Tommy ne lui avait pas donné son adresse.

Dès qu'il fit nuit, il monta dans sa chambre et, déjà, il avait un pied sur le pont qui reliait les deux maisons lorsqu'il se souvint de la promesse qu'il avait faite à la jeune fille. Et cependant, il n'avait jamais autant eu envie d'inspecter un peu tranquillement la demeure de Mr. Derrick! Mais, fidèle à sa promesse, il se contenta d'examiner la vilaine façade; elle était vraiment très laide par rapport aux habitations voisines, avec son revêtement de briques vernissées. Les balcons étaient compliqués et difformes, les fenêtres trop hautes pour les étages et hors de proportion. Il s'étonna de n'avoir pas fait cette remarque auparavant.

Dick se pencha et regarda vers le bas. Sous lui, le balcon du salon était plus large que celui sur lequel il était. Mais les lumières clignotantes du square ne parvenaient pas à ajouter quelque charme à cette horrible façade. Dick songea que si Derrick mettait à exécution son projet d'abattre la maison pour la reconstruire, il ferait presque une œuvre pie. Il pren-

drait sans doute les conseils d'un architecte moderne et ses aristocratiques voisins n'auraient qu'à l'en féliciter.

Staines réfléchit un peu: ce Derrick était un drôle d'homme...

Tout à coup, Dick se raidit.

Les fenêtres de la cuisine voisine étaient ouvertes, et, de l'endroit où il se tenait, il venait de surprendre le reflet d'une lampe de poche. Derrick n'avait pourtant pas eu le temps de finir de dîner! De plus, il avait promis de le prévenir de son retour.

De nouveau, Dick enjamba le parapet. De nouveau, il songea à l'appel suppliant que Mary lui avait lancé.

Qui donc pouvait être entré dans la maison? Et comment? Il était impossible maintenant d'emprunter le passage souterrain. La fenêtre bougea. Dick se cacha sous l'abri de son balcon et vit une main gantée qui poussait un peu la vitre, puis une tête se pencha.

Dans l'ombre, on ne pouvait pas distinguer le visage; cependant la rue projetait une lueur incertaine qui montra à Staines que l'inconnu portait un masque qui lui enveloppait complètement la tête et où, seuls, deux trous étaient percés à la place des yeux.

Il attendit une seconde, puis il s'avança.

« Qui va là? » dit-il.

La main se leva, et il recula brusquement sur le balcon. Quelque chose siffla dans l'air et frôla ses cheveux. Il avait vu une lueur, mais il n'entendit aucun son. Si l'intrus s'était rendu compte qu'il n'avait d'autre protection que l'arête vive du balcon de pierre, il l'aurait eu absolument à sa merci.

Mais, après ce coup de feu, l'inconnu avait disparu par la fenêtre. Dick se pencha encore par-dessus le parapet. De nouveau, ce fut le souvenir de Mary Dane qui l'empêcha d'avancer.

Il rentra dans sa chambre, dégringola un étage aussi vite qu'il le put, et il aurait fait de même pour

le second, si Minns ne s'était trouvé sur son chemin. Il repoussa violemment le maître d'hôtel, descendit, quatre à quatre, les dernières marches et ouvrit toute grande la porte d'entrée...

Mr. Derrick était sur le seuil, la main sur la sonnette, et Dick faillit le renverser sur le perron qui séparait la maison de la rue.

« Qu'y a-t-il encore? »

Dick ne répondit pas. Il était déjà devant la maison voisine et il essayait d'ouvrir la porte. Mais elle était bien fermée.

« Vous avez vu quelqu'un? demanda Derrick.

— Venez ici, essayez d'ouvrir », ordonna Dick. Et Derrick obéit en hochant la tête:

« Je veux bien, mais pourquoi? Ai-je la clé dans ma poche? »

Il trouva bientôt la clé, et reprit:

« Je n'ai d'ailleurs aucune envie d'entrer là-dedans. »

Dick regardait les premières marches du perron qui, comme chez Tommy, conduisait de la rue à l'habitation. Il avait plu, mais les rafales venant de l'autre côté de la maison, le seuil était parfaitement sec, abrité qu'il était par la demeure elle-même.

« N'avez-vous rien remarqué?

— Rien, répondit Walter, qu'est-il donc arrivé? (Sa voix était très agitée.) J'en ai assez de tous ces mystères à la fin!

— Pas le moindre mystère là-dedans... Un homme masqué m'a tiré dessus depuis chez vous.

— Ciel! »

Derrick, en faisant demi-tour, aperçut deux hommes qui, du coin de la rue, les regardaient faire avec une certaine curiosité.

« Qui sont ces gens-là?

— Ne vous inquiétez pas d'eux, ce sont des hommes de Scotland Yard. Avez-vous vu quelque chose? de-

manda-t-il à l'un des deux hommes qui s'étaient approchés.

— Rien, monsieur, sauf une légère lueur tout à l'heure du côté du balcon. »

Derrick, ayant mis la clé dans la serrure, ouvrit la porte toute grande. Le hall était complètement sombre, et il reconnut qu'il avait oublié d'allumer, avant de partir.

« Je ne pensais pas qu'il ferait noir si rapidement. Voulez-vous entrer? »

Dick fit signe aux deux hommes.

« Ces messieurs vont aller avec vous », dit-il. Et il entendit Derrick éclater de rire.

« Auriez-vous peur?

— Très peur », dit le détective.

Il attendit un moment. Bientôt l'un des hommes revint. Il avait à la main un morceau de chiffon noir.

« Voici le masque, monsieur. On dirait qu'il a été coupé dans un bas de femme. Nous l'avons trouvé sur l'escalier.

— Avez-vous découvert le revolver?

— Non, mais le « silencer ». Il était dans le bureau. »

Dick l'examina soigneusement et le glissa dans sa poche.

« Vous n'avez vu personne?

— Personne, monsieur. »

Le sourire de Dick se fit plus cruel.

« Cela m'aurait bien étonné, d'ailleurs », dit-il enfin, car le seuil de la porte lui avait dit ce qu'il désirait savoir.

CHAPITRE XX

Derrick suivit Staines dans la salle à manger de Tommy.

« Je commence à croire que je suis chez moi ici, dit-il en riant. Que pensez-vous de tout cela? On dirait un épisode de film, plutôt qu'une partie de mon existence. »

Et comme son regard venait de rencontrer le masque que Dick tenait entre ses doigts, il se mit de nouveau à rire.

« Non, croyez-vous? On n'est pas plus romantique! Est-ce que cela ne va pas vous faire changer d'idée, et n'allez-vous pas venir dormir chez moi?

— J'ai envie de vous faire une autre proposition. Voudriez-vous autoriser mes deux hommes à rester chez vous? Ils n'auront pas besoin de dormir. Une chaise dans votre salon leur suffirait à chacun... »

Avant qu'il eût terminé, Derrick hochait la tête.

« Non, je crois que ce n'est pas utile. Je tiens à ré-

duire les risques au minimum. Je ne vais pas m'y installer non plus. Demain, j'y amène une équipe d'ouvriers, je vends mon mobilier et je fais entièrement démolir la bicoque. »

Soudain, il posa une question assez inattendue:

« Pourrais-je voir l'office du maître d'hôtel?

— Ici, chez Weald? Pourquoi pas? »

Il sonna Minns qui vint aussitôt.

« Voudriez-vous montrer, à Mr. Derrick, votre office? »

L'étonnement du majordome fut tel qu'il pâlit et ne sut quelle contenance prendre.

« Mon office? Certainement, monsieur. Mais si monsieur le permet, je vais y mettre un peu d'ordre auparavant.

— Non, non, ne vous inquiétez pas de cela », répliqua très gentiment Derrick.

Alors, lorsque le maître d'hôtel eut atteint la porte, il se retourna et dit très nettement:

« Excusez-moi, messieurs, mais en l'absence de lord Weald, je ne peux recevoir de tels ordres de personne. Je serais très heureux de vous montrer mon office, mais je crois que mon maître serait très fâché, s'il savait que je vous ai fait voir une pièce en désordre. »

Il sortit et referma soigneusement la porte derrière lui.

« C'était bien la dernière chose que j'attendais », murmura Dick secrètement amusé.

Mais Derrick lui montra un visage bouleversé par la plus noire colère.

« C'est bien ça, le vieux serviteur de la famille! On en parle toujours dans les livres, mais on ne les trouve jamais dans la vie! Je n'ai pas besoin de la voir, son office! »

Il tourna les talons et s'en alla sans ajouter une parole.

Dick alla trouver Minns dans sa chambre et le trouva aussi calme et tranquille que si rien n'était arrivé.

« Pourquoi avoir refusé de montrer votre office? Fait-elle partie du grand mystère?

— Il n'y a rien de mystérieux dans mon office, monsieur. » Et tout à coup, d'une voix plus anxieuse, il s'enquit : « Voudriez-vous me dire, monsieur, si Mr. Derrick a fait quelque commentaire sur mon refus? »

Dick hésita une seconde, puis il répondit:

« Il a seulement dit qu'il se moquait de votre office et qu'il n'avait plus besoin de la voir. »

Le visage du maître d'hôtel changea de couleur.

« Je suis désolé qu'il ait dit cela. »

Cependant il n'ajouta aucune explication, et Dick sentit seulement combien il était mal à l'aise. Il revint voir Dick à minuit pour lui demander s'il n'avait besoin de rien, et Dick l'entendit s'éloigner dans le couloir et la porte se refermer derrière lui.

A minuit et demi, le détective éteignit toutes les lumières et alla s'installer contre la porte d'entrée. Le square semblait désert, mais il savait que, dans le voisinage, une douzaine de policemen étaient cachés et juraient contre la pluie qui tombait à torrents.

Il avait prévenu le brigadier qu'il recevrait peut-être un visiteur très tard dans la nuit. Il regarda sa montre. Il y avait encore une demi-heure à attendre avant une heure du matin. Il mit son imperméable, le boutonna jusqu'au menton, ferma la porte et fit le tour du pâté de maisons.

Dans les ruelles de derrière, il trouva deux hommes en surveillance. Leur tâche était difficile. Sur cette ruelle s'ouvraient, en effet, une douzaine de garages, sans compter ceux qui étaient aux extrémités. Depuis minuit. plusieurs autos étaient rentrées. Alors

même qu'il passait, une dernière voiture apparut.

« Impossible de savoir exactement qui est rentré ou sorti, expliqua le brigadier, il y a tant de chauffeurs! Minns est sorti, il y a quelques instants, pour fumer une pipe.

— Minns? Je le croyais au lit. »

Cependant, il n'y avait là rien d'étonnant. Pourquoi le maître d'hôtel ne serait-il pas sorti? Cela lui arrivait souvent de fumer sur le pas de la porte.

« A qui est cette auto? »

Dick montrait une grande voiture dont les phares brillaient et qui était juste en face de l'entrée gothique du garage de Tommy. Le brigadier ne put lui donner d'information. Il savait seulement que l'auto était là depuis une heure, à peu près.

Dick examina le véhicule. Il était couvert de boue. Le numéro même était tellement maculé qu'on ne pouvait plus le lire. Après avoir gratté la plaque, Dick constata que c'était une voiture immatriculée dans le Sussex. C'était une grosse Wengley, une des voitures les plus rapides sur la route. Il inspecta l'intérieur et ne vit rien d'autre qu'une couverture de voyage.

« Il n'y a pas tout à fait une heure qu'elle est arrivée, expliqua l'un des hommes, mais je n'ai pu voir qui était dedans, car les phares sont si puissants que j'étais ébloui.

— Ne la perdez pas de vue », indiqua Dick, et il revint vers le devant de la maison.

Il regarda encore cette façade qui ne livrait pas son secret. Toutes les fenêtres avaient été fermées par Derrick lui-même sans doute. Rien ne bougeait, il n'y avait qu'à attendre.

Il s'assit dans la salle à manger et tenta de lire un peu, mais son œil ne parvenait pas à quitter le cadran de la pendule. Quand il n'y eut plus que cinq minutes avant une heure, il se leva et se mit près de la porte

d'entrée. Un promeneur passa rapidement. Il entendit ses pas se perdre dans le lointain; l'horloge d'une église sonna un coup.

Alors, une main gratta contre le panneau de bois; il ouvrit rapidement et vit deux personnes. Elles étaient tellement appuyées contre la porte qu'elles faillirent tomber dans le couloir.

« Qui est-ce?

— C'est moi, Mary, Dick. (Sa voix était haletante.)

— Qui est avec vous?

— Un... ami. »

Dick vit que c'était un homme, mais il ne put distinguer son visage.

« Venez par ici, dit-il à la jeune fille et à son compagnon. Vous serez mieux dans la salle à manger.

— Non, non! (Sa voix était terrifiée.) Vous m'avez promis de nous emmener dans votre chambre, Dick. »

Ce « Dick » fut timide, comme si elle éprouvait une certaine gêne à l'appeler ainsi devant une troisième personne.

« Je vous en prie, faites ce que je vous ai demandé... Je vous présente Mr. Jones...

— Cornfort, si je ne me trompe? dit tranquillement Dick, et il entendit un rire doux à côté de lui.

— Je vois que vous avez bonne mémoire », fit une voix assez jeune.

Dick ne discuta pas. Il n'eût pas été surpris qu'Henry fût de la partie, mais l'arrivée de Cornfort l'avait un peu sidéré.

« Avant d'aller plus loin, reprit-il, je voudrais être accepté dans votre jeu mystérieux. Je suppose que quelque chose de très désagréable va arriver, mais je voudrais bien savoir quoi?

— Je dois vous avouer, prononça Cornfort, que je ne suis ici que parce que je n'ai pas voulu que Mary risquât quelque chose pour moi sans que j'y fusse.

— Je puis vous affirmer que Mary ne risque plus

rien et qu'elle ne risquera jamais plus rien », déclara Dick qui, dans l'obscurité, se tourna vers la jeune fille. « Est-ce que vous voulez que je vous aide à pénétrer dans la maison d'à côté? Si c'est cela que vous attendez de moi, n'y comptez pas. Je suis un détective et j'ai, avant tout, un devoir à remplir. Je ne sais d'ailleurs pas exactement en quoi il consiste pour le moment, mais ce n'est sûrement pas à aider les gens à aller au-devant d'une mort certaine.

— Vous vous trompez, Dick. (La voix de la jeune fille n'était plus qu'un murmure.) C'est une idée d'Henry. Il voulait être sûr que je ne risquerais rien. Il avait peur que Lavinski s'attaquât à moi. Je voulais rester à Eastbourne, mais, après ce qui est arrivé l'autre nuit, ce n'était plus possible. C'est la vérité, Mr... Dick. Ils ne savaient plus que faire de moi. Henry voulait me mettre au poste de police pour que je fusse tout à fait en sûreté. Il voulait que Mr. Cornfort allât en France. Puis il a songé à nous confier à vous. Il n'y a aucune mauvaise plaisanterie là-dessous... Dick. »

Elle s'accrochait désespérément à sa manche.

« Croyez-moi. Il fallait que Mr. Cornfort ne risquât rien. Vous comprendrez un jour. C'est pourquoi, au dernier moment, ils nous ont envoyés vers vous.

— Ma chère enfant, grogna Dick, je n'y comprends plus rien. » Puis après avoir réfléchi un instant, il poursuivit: « Au fait, oui, je comprends... venez dans ma chambre. »

Il mit son bras autour de la taille de Mary, mais elle s'échappa avec un léger cri de frayeur.

« Oh! non, ne faites pas cela! » Une seconde après elle s'excusait: « Oh! vous savez, je suis tellement nerveuse! Ne nous quittez surtout pas, quoi qu'il arrive; n'est-ce pas... chéri? ».

Ce dernier mot fut si timidement prononcé que Dick comprit et sourit silencieusement.

« Montons dans ma chambre, chérie », insista-t-il avec quelque malice.

Il leur montra le chemin, et ils le suivirent en silence. Elle lui prit encore le bras lorsqu'ils arrivèrent à la chambre.

« N'allumez pas, surtout. »

Ils entrèrent, les rideaux n'étaient pas tirés et une faible lueur lui montra combien la jeune fille était pâle. Cornfort, qui avait à peine parlé depuis qu'il était monté, se hâta vers la fenêtre, et il allait passer sur le balcon quand Mary le tira en arrière.

« Non, il ne faut pas, souvenez-vous! Ne pourrait-on tirer les rideaux? »

Dick lui posa la main sur le bras. Elle tremblait comme une feuille et elle se dégagea rapidement.

« Si nous étions sûrs que la théorie de Mary fût exacte, tout serait si simplifié! dit soudain Cornfort. Nous pourrions demander à la police de nous aider et tout pourrait se faire au grand jour. Mais on n'est sûr de rien, et Henry ne veut pas qu'on risque quoi que ce soit.

— Que risquez-vous? »

Il y eut un grand silence, et Cornfort reprit très lentement, mais avec fermeté:

« D'être emprisonnés à perpétuité, moi et Mary. »

Ils entendirent le grincement des freins d'une voiture devant la maison. Dick s'avança sur le balcon et, tandis que la jeune fille, affolée, s'accrochait à son bras, il la repoussa durement. L'auto s'était arrêtée devant le seuil; quelqu'un, qu'il ne put distinguer, en descendait. Dick se pencha et écouta. Aucun bruit ne lui parvint, puis la porte fut violemment claquée et la voix de Tommy lança :

« Eh! allume donc la lumière!

— Monte, et ne fais pas de bruit, souffla Dick.

— Qu'est-ce qu'il y a encore? Dis donc, mon vieux, je me suis aperçu que j'avais oublié de te dire où

j'allais! Cela ne m'est revenu qu'en sortant du Owls Club.

— Ne fais donc pas de bruit », recommanda Dick.

En courant, Tommy grimpa l'escalier et, butant contre la dernière marche, faillit s'étaler. Il cria:

« Excuse-moi, vieux... le fantôme se balade-t-il? Alors, j'arrive au bon moment!

— Tais-toi donc, reprit Dick, il y a quelqu'un dans ma chambre.

— Qui donc?

— Mary. »

Tommy ne vit pas le sourire qui accompagnait ce mot.

« Mary! s'écria-t-il, dans ta chambre? Bon sang! Dans ta chambre? Peux-tu me dire pourquoi?

— Elle a un excellent chaperon : Mr. Cornfort... Cet invalide est un gentleman. »

Alors Mary apparut.

« Oh! Tommy! (Ce n'était plus la timide voix avec laquelle elle avait murmuré le nom de Dick.) Tommy, mon chéri, vous voilà! Pourquoi êtes-vous ici?

— Pourquoi? Mais, sapristi, il me semble que c'est bien à moi d'être ici! Mary... que faites-vous chez mon vieux copain?

— Mais Mr. Cornfort est avec nous!

— Et pourquoi restez-vous dans le noir, j'ai horreur de ça. »

Il tâtonna sur le mur à la recherche du commutateur, mais deux mains saisirent son poignet et repoussèrent son bras.

« Tommy, chéri, n'allumez pas, surtout! »

La jeune fille conduisit Tommy, complètement suffoqué, à travers la chambre. On entendit soudain un léger coup de sifflet. Dick se précipita sur le balcon. Il ne put rien voir à sa hauteur et se pencha en avant.

Deux personnes étaient sur le balcon du salon de Derrick. Elles palpaient le mur. Il était impossible de

discerner si c'était un homme et une femme ou deux hommes, tant il faisait noir. L'une des silhouettes se dressa sur la pointe des pieds et passa la main sur les briques vernissées. Alors, le miracle s'accomplit, Une partie du mur tourna sur elle-même et s'ouvrit comme une porte.

Tandis qu'émerveillé il regardait, il aperçut une troisième silhouette dont il reconnut tout de suite la carrure. C'était l'homme qui lui avait tiré dessus au début de la soirée. Il n'y avait qu'un moyen d'intervenir. Il fallait sauter du balcon sur celui de la maison voisine. Dick n'hésita pas un quart de seconde. Il enjamba le parapet et se pendit par les mains. Deux fois, il se balança dans le vide, et il ouvrit les mains...

Il frôla le rebord de pierre du premier balcon, puis, des genoux et des coudes, s'agrippa à l'homme masqué à l'instant même où celui-ci allait tirer. Ils roulèrent, rivés l'un à l'autre, dans l'étroit espace. L'homme luttait furieusement. Dick allait lui arracher son masque, lorsqu'il sentit deux doigts cruels qui cherchaient ses yeux. Il lâcha prise. D'un mouvement rapide, l'inconnu se libéra; il y eut un fracas de vitre lorsque son pied cogna le battant de la fenêtre, et avant que le détective eût pu se mettre sur les genoux l'homme était dans la pièce. Dick se leva, et il allait se précipiter lorsqu'une main l'attrapa par le col de son veston et le força à revenir en arrière.

« Etes-vous fou? dit une voix à son oreille, ne savez-vous pas... »

Ping!

La balle traversa la vitre. Dick vit une lueur dans la pièce sombre, et son visage fut criblé soudain d'éclats de verre. Il se laissa tirer un peu à l'écart.

De tous côtés, les sifflets des policemen hurlaient. Des pas pressés retentissaient dans toutes les directions. Dick repoussa l'homme qui le soutenait et entra

délibérément dans le salon, le pistolet à la main. La porte était fermée, mais pas à clé. Il crut entendre du bruit en-dessous de lui...

Plop!

Cette fois, l'explosion était plus forte. Son assaillant avait renoncé au « silencer ». Dick tira à son tour à travers l'obscurité, une fois, deux fois; il entendit un gémissement. Une porte battit. L'homme fuyait par le sous-sol, mais Dick était sur ses talons. Il n'y avait aucune lumière, et on entendait distinctement le bruit de la respiration du fugitif. Il allait vers la cave à vin!

Dick avait à peine réalisé où allait l'inconnu que la lourde porte de fer se refermait et qu'on mettait le verrou. Impossible de pénétrer à l'intérieur! Impossible d'en sortir ailleurs que par le jardin... et là, il y avait un homme de garde; malheureusement, c'était un policeman sans arme.

Dick remonta en courant l'escalier, ouvrit la porte pour faire entrer le flot des détectives et leur donna ses instructions. Puis il revint vers le salon. Quelqu'un avait allumé une lampe. Mary, revêtue d'un long imperméable noir, l'attendait en haut des marches.

« N'êtes-vous pas blessé? demanda-t-elle, anxieuse. Dick, je vous avais dit de ne pas...

— Tout est bien, je n'ai rien. »

Il était à bout de souffle, sa tête tournait, son visage lacéré était couvert de sang. Comme il traversait le salon, il trouva Henry qui revenait du balcon et qui tenait à la main un petit carnet rouge.

« Je crois que là-dedans nous tenons une fortune, chérie... » commença-t-il; mais quand il aperçut Dick, il reprit gentiment: « Bonjour, Mr. Staines. Je crois qu'il ne reste plus qu'à nous arrêter tous?

— Je ne crois pas », lui répliqua Dick.

Il voyait sur la table une réplique exacte de cette

pompe qu'il avait trouvée un jour. Elle avait enfin rendu le service qu'on attendait d'elle.

Henry suivit la direction de son regard et sourit largement.

« Croyez-vous, le coffre-fort était à l'extérieur de la maison! C'était vraiment une idée très ingénieuse, car on ne pouvait pas facilement le cambrioler. Aviez-vous pensé à cela? Je m'en suis douté lorsque j'ai découvert, dans les archives du conseil municipal, que le vieux Mr. Derrick avait demandé qu'on plaçât un réverbère d'une force inhabituelle en face de sa maison. Il avait même offert d'en couvrir les frais... ce qui, pour un homme avare comme lui, représentait une offre importante. »

Il caressa encore le petit carnet rouge.

« N'avez-vous aucune idée de l'endroit où nous pourrions trouver Mr. Walter Derrick? » demanda-t-il poliment.

Dick donna le nom d'un hôtel.

« Il est bien normal que nous lui donnions quelques explications sur notre étrange conduite. Verriez-vous un inconvénient à ce que Mr. Cornfort se joignît à nous? Il y a, avec lui, une jeune fille que j'aimerais assez voir.

— J'ai déjà envoyé chercher votre fille et Mr. Cornfort, répondit Dick. Puis-je regarder ce livre? »

Henry lui tendit le carnet sans aucune difficulté.

« Quand le mur extérieur a tourné, le coffre-fort est devenu extrêmement simple à ouvrir. Il n'était même pas fermé, et c'est avec ceci qu'on ouvrait. (Il montrait la pompe à faire le vide sur la table.) Il fallait la presser sur un point microscopique, c'était assez difficile à trouver dans le noir! Cela se transformait ensuite en poignée de porte.

— Comment avez-vous trouvé ce trou d'épingle dans le mur? »

Henry sembla s'excuser en précisant:

« Par une photographie télescopique que nous avons largement agrandie. C'était très simple. Le coffre-fort, à l'extérieur de la maison, était ce qui était le plus difficile à trouver. C'était vraiment très ingénieux. Je dois vous dire qu'il y a beaucoup d'argent dans ce... cette cachette, et je crois qu'il serait prudent qu'un de vos subordonnés le mît en lieu sûr. »

Il parlait encore lorsque Cornfort apparut, suivi par Tommy et la jeune fille. C'était la première fois que Dick voyait Mary et sa sœur ensemble. Il lui sembla qu'il n'eût jamais fait l'erreur qu'avait commise Tommy.

« Vous êtes la garde de nuit? »

La jeune fille acquiesça.

« Jane de Villiers ? »

Jane sourit et regarda du coin de l'œil le jeune homme qui était à côté d'elle. Les yeux de Tommy allaient de l'une à l'autre, et il était abasourdi. C'était les mêmes yeux bleus, la même forme de sourcils, la même couleur de cheveux... Mais Mary de Villiers était un peu plus belle.

« Nom de nom! Jamais je n'aurais cru...

— Vous me semblez un peu étonné, Tommy. (Et les yeux de Mary souriaient.) Mais moi, je suis assez surprise que monsieur l'inspecteur Richard Staines ne soit pas tombé à la renverse! N'allez pas me dire que vous saviez! » ajouta-t-elle en se tournant vers Dick.

Staines la regarda franchement.

« Parlez-vous sérieusement ? »

Elle inclina à moitié la tête, comme si elle craignait tout de même un peu ce qu'il allait dire.

« Alors, je vous le dirai... une autre fois. La seule chose que je puisse vous dire maintenant, c'est que lorsqu'une femme dit quelque chose sur le quai d'une gare et que, presque immédiatement ensuite, j'ap-

prends qu'elle est fiancée à un autre, je crois que...

— Si vous le voulez bien, nous reprendrons cette conversation une autre fois, interrompit Mary en devenant rose comme une pivoine. Vous connaissez aussi mon père? » demanda-t-elle ensuite.

Dick regarda Henry et sourit.

« Oui, je le connais. Son nom est Henry de Villiers. Il est le directeur de l'Agence de Police Privée de Capetown.

— Et de Johannesbourg, murmura Henry. Nous avons aussi des succursales à Durban, Pretoria et Kimberley. Allez-vous examiner un peu ce petit carnet, il y a ici quelqu'un qui s'y intéresse beaucoup. »

A la vue du carnet, Mr. Cornfort était tombé sur une chaise; mais il s'était vite relevé et il tendait une main tremblante vers Dick.

Il tourna rapidement les pages et s'arrêta. Sur ce feuillet jauni, quatre doigts et un pouce avaient marqué leur empreinte. Dans un angle, écrit de la main du vieux Derrick, on lisait :

« Mon fils, Walter, né le 3 janvier 1897. »

« Etes-vous certain que... commença Dick.

— Ce sont les miennes », acheva Cornfort, mais sa voix était à peine perceptible.

CHAPITRE XXI

C'est à ce moment-là qu'un policeman entra en trombe.

« Je crois qu'ils ont descendu Minns! »

Mary eut une exclamation d'horreur.

« Papa... c'est par là qu'il est parti!

— Où est-il? demanda Dick.

— Dans la cuisine d'à côté. Je crois qu'il a été tué. »

Une seconde plus tard, Dick était auprès du blessé. Minns, étendu sur le dos, était évanoui et son vêtement était rougi par le sang.

« Laissez-moi voir. »

C'était Mary. Elle s'agenouilla auprès de l'homme, lui enleva sa veste et examina sa blessure.

« Je ne crois pas que ce soit grave. Pourrait-on téléphoner tout de suite pour qu'on ait une ambulance? »

De ses doigts experts et délicats elle touchait la plaie, et Dick croyait voir la scène qui avait dû

se dérouler lors de la mort de Lordy Brown.

« Comment cela est-il arrivé?

— Si vous jetez un coup d'œil dans son office, vous comprendrez vite », dit-elle.

Staines passa dans la petite pièce située à côté de la cuisine et qui, bien que dénommée office, était en réalité une sorte de chambre à coucher. Mais le lit, au lieu d'être comme il convenait, dans un des angles, était en plein milieu. Le tapis avait été roulé et on voyait le sol de pierre. Dick promena sa lampe sur les murs, et, en réfléchissant, conclut que cette pièce était juste au-dessus de la cave à vin de Derrick.

La cave avait dû appartenir autrefois aux deux maisons. Il se souvenait maintenant qu'il n'y avait pas de sous-sol chez Weald, ce qui lui avait paru assez étonnant lorsqu'il l'avait constaté la première fois.

Tandis qu'il poursuivait son inspection, la jeune fille vint le retrouver.

« C'est par là que nous entrions, expliqua-t-elle. Minns nous a laissés passer à travers votre maison un certain nombre de fois! »

Comme il la regardait d'un air interrogateur, elle secoua la tête.

« Non, nous n'avons utilisé le passage souterrain qu'une seule fois. Pauvre Minns!

— Mais pourquoi a-t-il fait cela...

— Il connaissait Mr. Walter Derrick, dit-elle tranquillement. Ils avaient été domestiques ensemble à Capetown. »

Dick se souvint alors des confidences du maître d'hôtel.

« Notre ami est le véritable Walter Derrick, reprit Mary. C'est nous qui l'appelions Cornfort. L'autre Derrick...

— Est Hermann Lavinski, j'ai deviné cela. J'en ai acquis la certitude ce soir, quand je l'ai trouvé à ma

porte, après qu'il m'eut tiré dessus. Nous sommes idiots tous les deux : moi, de ne pas l'avoir arrêté, et lui, d'avoir cru que je ne remarquerais pas qu'il n'y avait pas de traces de pieds mouillés sur le seuil de sa demeure. Cela m'a révélé, aussi clairement que si ç'avait été écrit devant moi, qu'il n'était pas sorti et, par conséquent, qu'il n'avait pas été mouillé. »

Il y avait un autre accident à déplorer, en plus de celui de Minns, et ils ne tardèrent pas à le découvrir. Aux premiers coups de feu, les deux détectives postés dans la ruelle s'étaient rapprochés de la porte du garage. Presque au même instant, un guichet s'était ouvert près d'eux et une voix haletante les avait appelés à l'intérieur. Ils s'étaient précipités et, à peine étaient-ils entrés dans le garage, que la porte se refermait derrière eux hermétiquement. Tandis qu'ils cherchaient à ouvrir, ils entendirent le bruit d'une voiture en marche.

A l'extrémité de la ruelle, il y avait un autre policeman qui tenta de barrer le passage à l'auto, mais il fut brutalement jeté sur le sol par la puissante machine.

« Walter ne sera sûrement pas à son hôtel. La seule chance que nous ayons de l'atteindre est de téléphoner à la police du Sussex.

— Croyez-vous qu'il soit parti pour Keyley? demanda Mary. Je le crois aussi... car j'ai le pressentiment que tout devait être méticuleusement préparé. Je l'ai vu deux fois dans un canot automobile, mais nous n'avons jamais pu repérer où il le cachait. »

Dick posa alors une question qu'il s'était souvent posée à lui-même:

« Pourquoi diable ne vous êtes-vous pas directement adressés à la police pour toute cette affaire?

— Voyons, c'est très simple, repartit Mary. C'était la seule chose que nous ne pouvions pas faire, tandis que, maintenant, nous le pouvons. Vous oubliez que

Cornfort est un prisonnier en fuite. Il a été condamné pour meurtre en Rhodésie.

— Mais, s'exclama Dick stupéfait, ma chère enfant, il va être de nouveau arrêté!

— Je crois que c'est inévitable », répliqua l'étonnante jeune fille.

Ils eurent du mal à entrer en relation avec la police du Sussex, et, après avoir perdu trois quarts d'heure à atteindre la personne nécessaire, ils apprirent que Keyley ne faisait pas partie de ce district. Il fallait qu'ils s'adressassent à la police du Surrey.

« Nous allons perdre encore une heure pour avoir ces gens-là, décida Dick, nous aurons plus vite fait de partir nous-mêmes pour Keyley. »

Bourke arrivait. Il paraissait tout à fait tranquille et pas du tout impressionné par tout ce qui était arrivé.

« Nous aurions besoin d'une voiture très rapide... commença Dick.

— J'en ai une au coin de la rue, interrompit Mary. Comment croyez-vous donc que je puisse aller de Lowndes Square à Brighton et arriver trois minutes avant Tommy et vous?... Comment pensez-vous que j'ai si souvent dépassé le train qui vous emmenait à l'un ou l'autre endroit où vous me croyiez être ?

— Qui conduit? » demanda-t-il encore; et elle sourit.

Il n'était jamais allé aussi vite que cette nuit-là. Mary était assise au volant, ses yeux fixés droit sur la route. Les arbres s'évanouissaient littéralement des deux côtés de la voiture. Une fois même, Dick eut presque peur, mais la voix d'Henry le rassura.

« Ma fille conduit admirablement, dit-il. Elle a gagné plusieurs courses d'endurance en Afrique. »

En un temps record, ils furent aux portes de Keyley, et Dick poussa un soupir de satisfaction, car pen-

dant les deux derniers milles du trajet elle avait tenu les phares en veilleuse.

« De toute façon, il nous aura certainement entendu », dit Mary en descendant.

Les trois policemen qui les avaient accompagnés étaient heureux aussi d'avoir terminé ce voyage vertigineux. Silencieusement, en file indienne, ils avancèrent le long de la sombre allée, faisant attention à ne pas faire crier le gravier. Il n'y avait aucune lumière dans la maison qui semblait inhabitée.

Dick ne doutait cependant pas que l'homme fût là. Il s'était arrêté pour examiner le sol et avait remarqué des traces de roues toutes fraîches. Non loin du portique de l'entrée, ils découvrirent l'auto dont le radiateur bouillait encore.

Et, tandis qu'ils parlaient tout bas entre eux, une lumière s'alluma simultanément aux trois fenêtres du rez-de-chaussée. Dick nota que c'était les fenêtres du salon et il attendit. Une autre lampe brilla près de la porte d'entrée, et la porte lentement s'ouvrit.

Mr. Walter Derrick s'avança sur le seuil. Il était en bras de chemise. Une de ses mains était bandée.

« Entrez donc, je vous en prie. »

Il avait le même ton jovial que Dick avait remarqué le jour où il l'avait rencontré pour la première fois à Brighton.

« J'ai vu vos lumières et j'ai entendu votre voiture. Avez-vous amené avec vous ce vieux décrépit de Cornfort? Non? Quel dommage! C'est bien miss Mary Dane ou miss de Villiers, et ce cher vieil ami Henry, l'infirmier? »

Il tourna résolument le dos aux visiteurs et marcha devant eux jusqu'au salon.

« Ce revolver est vraiment inutile, de Villiers », dit-il avec un bon sourire qui n'eut aucun effet sur l'impassibilité d'Henry. Ce dernier continua à diriger son arme vers lui.

« Alors, vous venez m'arrêter? De quoi m'accusez-vous? »

Il posa la question avec indifférence comme si cela, en vérité, ne l'intéressait guère.

« D'assassinat tout d'abord, répondit Dick. Puis de fraude sur la personne, mais je crois que le meurtre est plus sûr. »

Derrick haussa ses larges épaules.

« Un maître-chanteur et un pauvre niais! Ça ne vaut pas une exécution! Je crois que vous aurez du mal, monsieur l'inspecteur. Si je suis un assassin, je ne suis pas un saboteur! J'aurais pu vous atteindre deux ou trois fois. Avouez, Henry, que j'ai le goût de la chose bien faite? Et puis cette bombe... je présume que vous m'accusez de cela aussi... C'était tout de même un excellent moyen de se débarrasser d'un petit groupe fort désagréable. Voudriez-vous fermer la porte? Il y a un courant d'air! »

Un des policemen, sur un geste de Dick, ferma la porte. L'autre alla se mettre près des fenêtres à l'extrémité de la pièce.

« Je suis sans arme, mon cher de Villiers, tout ceci m'a un petit air mélodramatique! Que va-t-il se passer maintenant? »

Il y avait pourtant une chose qui commençait à l'inquiéter. Il semblait mal à l'aise soudain. Son visage se crispait et il avait peine à conserver son ironie.

« Etes-vous blessé?

— Ce n'est rien, répliqua-t-il sur un ton assez dégagé. Voyons, qu'est-ce que je vais avoir pour tout cela? Sept ans. En somme, prendre la place d'un autre n'est pas bien grave!

— Je vous accuserai aussi du meurtre de Lordy Brown », répliqua Dick.

Son adversaire sourit.

« Pas un être humain ne m'a vu tuer Lordy. Cet homme cambriolait ma maison, il était armé, j'avais

donc le droit de l'abattre, si tant est que je l'aie tué. Je crois pouvoir affirmer que vous n'avez aucune preuve contre moi à ce sujet. De plus, je vous ferai remarquer que votre ami de Villiers et sa fille étaient aussi dans ma maison, cette nuit-là, et, par conséquent, ils sont aussi soupçonnables que moi. Je connais suffisamment la loi, monsieur l'inspecteur Staines, pour savoir que vous n'avez pas en main un seul atout! Il n'y a pas de quoi fouetter un chat dans ce que vous pourrez dire! »

Dick le savait aussi bien que lui.

« Je vous salue, d'ailleurs, comme mon plus grand bienfaiteur ! continua Derrick avec un mauvais sourire. Cette balle que vous m'avez tirée dessus m'a rendu un signalé service. Cela vous étonne un peu? Je m'expliquerai plus tard. Voyons, est-ce là tout ce que vous avez à dire contre moi? Le lancement de la bombe? Vous ne pouvez pas le prouver. Je n'ai qu'à nier.

— Il y a autre chose, Mr. Hermann Lavinski, commença Dick tranquillement, c'est l'assassinat du caissier de Slough: ce caissier froidement tué et volé par un inconnu dont nous n'avons qu'une empreinte digitale! Une semaine après, n'êtes-vous pas parti pour l'Afrique du Sud sous le nom de Cleave? »

Derrick sourit encore de la même façon malicieuse et amusée.

« Et quelle preuve avez-vous cette fois?

— La preuve est facile à faire. Une empreinte de votre pouce vous confondra. »

Derrick souriait toujours, et il commença à défaire le pansement de sa main droite.

« Je vous ai déjà remercié de votre balle », dit-il enfin. Dick baissa les yeux et retint une exclamation de colère.

Sa balle avait anéanti la seule preuve.

CHAPITRE XXII

Personne n'a jamais su exactement comment s'était passée la scène qui suivit la découverte du remariage de son père par le vrai Walter Derrick. La discussion fut des plus violentes. Des questions d'argent furent soulevées, car Walter dépensait beaucoup. Il avait les mêmes manies que son père, mais ses expériences à lui coûtaient très cher, car il s'intéressait à la métallurgie et particulièrement à la fabrication de l'or. Il quitta la maison paternelle et il ne devait jamais plus revoir son père. Il s'embarqua pour l'Afrique du Sud. Après une année de voyages en tous sens, il parvint dans le Tanganyika et il lui arriva une aventure extraordinaire. Il fit de la prospection pendant dix-huit mois, vivant, hiver comme été, sous la tente, récoltant assez d'or pour payer ses aides et remplacer ses chevaux qui mouraient comme des mouches. Le hasard lui fit rencontrer un autre solitaire, qui était venu dans cette contrée assez déserte pour des raisons tout à fait différentes des siennes.

« Joe Cleave » (c'était le nom de cet homme) devint

un compagnon très agréable. Au début, il était assez nerveux et taciturne, et Walter Derrick se sentit un peu gêné avec lui. Mais il savait trop que les garçons que l'on rencontrait dans la Rhodésie du Nord n'avaient pas toujours un passé absolument net et qu'ils s'y réfugiaient pour se refaire une vie plus honnête.

Cleave courait sa chance, car on le recherchait pour le vol dont Minns avait été accusé. C'était une de ses habitudes, il échappait à la police en dirigeant les soupçons sur des innocents. C'était un assassin, un voleur, un bandit et, par-dessus tout, un merveilleux tireur. Il connaissait un peu le travail de prospecteur et il avait passé quelque temps à Johannesbourg; il parla même, une fois, des mines de platine du Caucase. Derrick découvrit qu'il connaissait plusieurs langues, mais il ne permit pas à ses soupçons d'empêcher une amitié qui égayait ses journées.

Les deux hommes parvinrent à un endroit où le sol eut l'air de vouloir les rendre riches. Trois mois plus tard, ils avaient une grande désillusion. L'or qui avait paru être abondant se raréfia, et les deux camarades songeaient à porter plus loin leurs pénates lorsque Walter fut attaqué par un vieux lion. Il parvint à se débarrasser de l'animal, non sans être grièvement blessé, ce qui l'obligea ensuite à boiter un peu, comme le faisait son père. La coïncidence était curieuse. Il était exact que Lordy lui avait porté secours et l'avait ramené au camp. Il était exact aussi que Lordy avait disparu trois jours plus tard, en emportant une petite valise pleine de l'or que les deux compagnons avaient eu tant de mal à arracher au sol.

Derrick fut très gravement malade, et se mit à délirer. Il est probable que, durant cette période, il divulgua sa personnalité et raconta au criminel, subitement intéressé, l'histoire de son père. Il est certain que, pendant qu'il était malade, des lettres parvinrent au camp, et elles étaient vraisemblablement

du vieux Derrick. Il avait à peu près perdu la vue; il pouvait à peine entendre et, sentant la mort venir, il avait cherché à se réconcilier avec son fils unique. Sans aucun doute ces lettres furent interceptées par Cleave. Et tandis qu'il attendait que son camarade succombât, il construisit un plan d'action.

Il quitta le camp un soir, persuadé que son ami était *in extremis*, et emportant avec lui tout ce qui appartenait à Derrick. Il avait un long voyage à faire et il avait besoin d'argent, non seulement pour parvenir jusqu'à la côte, mais pour atteindre l'Angleterre. Il aurait à tâter le terrain. Il aurait différentes choses à apprendre sur le vieillard et, bien que Derrick le lui eût affirmé, il aurait à acquérir la certitude absolue qu'il n'avait aucun ami.

Il parvint bientôt aux abords d'un camp de mineurs et trouva un prospecteur qui dormait étendu sur le dos. Il n'y avait personne aux alentours, et Cleave fouilla dans les poches du dormeur. Il fut assez heureux pour y trouver le prix de la vente de plusieurs actions d'un syndicat du Tanganyika que l'homme venait justement de réaliser. Il allait se sauver, lorsque l'ivrogne se réveilla et s'aperçut de ce qui lui arrivait. D'un seul mouvement, et pour s'assurer un silence indispensable, il envoya une balle entre les deux yeux du malheureux. Mais il ne s'était pas rendu compte qu'il était tout près d'une petite ville et que le coup de revolver allait alerter une dizaine d'hommes. Il eut à peine le temps de s'enfuir dans un bois proche qu'une vraie rafale de balles s'abattait autour de lui. Ne sachant où se cacher, il se sauva vers son propre camp où il avait abandonné son ami mourant.

Et quand, poursuivi encore, il parvint, haletant, sous la tente de Derrick, il trouva ce dernier assis sur le bord de son lit et tout habillé.

A partir de là, Derrick ne se souvenait plus de rien. Quand il s'était réveillé, il était étendu sur un lit

d'hôpital, en prison, et accusé de vol et d'assassinat. Un revolver était encore dans sa main lorsque les poursuivants l'avaient trouvé, et la balle qui manquait au chargeur fut découverte près du mineur assassiné. Personne n'avait vu le visage du meurtrier...

A moitié endormi, Walter Derrick s'entendit condamné à mort dans un tribunal étouffant et comble. Il était accusé, sous le nom de Cleave, nom qu'il avait reconnu être le sien. Il croyait presque avoir commis ce crime dans son délire, et il essayait d'éviter que le déshonneur atteignît le nom de son père.

C'est pendant la deuxième année de prison (car sa peine avait été commuée en prison à perpétuité), qu'il commença à retrouver la mémoire des faits. Il apprit aussi pourquoi il se nommait Cleave. Lorsqu'on lui avait demandé son nom au moment de son arrestation, c'est celui-là qu'il avait donné. Il appelait sans doute son camarade, et le shériff de l'endroit ne savait probablement pas qu'il eût eu un compagnon. Pendant ce temps, le vrai Cleave était parvenu à la côte, laissant derrière lui une longue suite de boutiques dévalisées.

A Capetown, il avait disparu. Il fallut deux années, dans la prison Centrale, pour que le réel Walter Derrick commençât à rétablir les événements. On lui permit de lire les journaux. Un jour, il apprit la mort de son père et il vit une photographie qui l'intéressa soudain. Il lut ceci : « Mr. Walter Derrick, qui hérite de l'énorme fortune de son père. »

Il avait immédiatement reconnu la photographie. C'était Cleave. Et tout lui parut s'expliquer sur-le-champ. Mais il était en prison. Il tenta d'intéresser le docteur et le chapelain à son histoire. Le premier s'amusa franchement, le second fut même un peu effrayé, car Walter passait pour un peu fou.

Pendant trois mois, il fit projet sur projet. Une nuit, tandis que l'orage grondait, il se sauva.

Il lui fallut cinq mois pour atteindre Capetown, cent cinquante-trois jours de privations et de terreur. Il était à bout de force, lorsqu'une nuit il s'engagea dans un magnifique jardin. Et il s'écroula sur le seuil de la demeure du seul homme qui pût l'aider.

Ce fut Mary Dane qui le découvrit. Elle venait de quitter la carrière de nurse à l'hôpital de Capetown pour seconder son père.

De Villiers était le plus grand détective de l'Afrique du Sud. Il avait commencé par être inspecteur à Kimberley, puis il avait quitté la police et ouvert son agence, alors que ses filles étaient encore des enfants.

On mit le malheureux au lit, et Henry de Villiers allait téléphoner pour qu'on envoyât une ambulance de l'hôpital lorsque Mary lui demanda d'attendre.

Quatre jours plus tard, un homme désespéré et las contait son histoire à Henry de Villiers. Il lui raconta tout, même son évasion. De Villiers commença par douter, mais Mary, avec son intuition féminine, lui fit confiance. Il n'y avait qu'une seule preuve pour qu'il justifiât son identité: c'était le livre de famille. Walter était certain que son père l'avait conservé, il savait aussi qu'il y avait un coffre-fort caché dans la maison et que c'était dans cette cachette sûre que le vieil homme mettait tout ce qui lui était le plus précieux.

Si le faux Walter Derrick découvrait le secret, il n'y avait plus aucun espoir. De Villiers prit quelques renseignements auprès d'une agence londonienne. Puis, il alla lui-même sur l'emplacement du crime et questionna les indigènes. Il découvrit que Cleave existait en effet. Il suivit la trace du bandit jusqu'à la côte, il vérifia les dates, puis, un soir, il revint vers Derrick et lui dit :

« Je tente l'affaire avec vous, Derrick. Le docteur me conseille de prendre des vacances et j'ai l'impression que ce sont là les vacances qui me conviennent. Cela va sans doute me coûter dans les cinq mille

livres, et nous risquons tous de finir en prison. Je vous demanderai cinquante mille livres comme honoraires si nous réussissons, rien si nous échouons. »

Et voilà comment commença toute l'affaire. Ils vinrent en Angleterre, et ce fut Mary qui conseilla l'usage de la voiture roulante. Cela permettait de tenir Derrick hors de vue et de donner à ces quatre personnes une raison d'être toujours ensemble. Jane, qui était plus jeune que sa sœur, devint la nurse de nuit et Mary en fit son sosie.

« Elle était mon meilleur alibi. Chaque fois que j'étais à Londres, j'étais sûre qu'on la verrait à cinquante milles de là. C'est elle qui dansait au bal de Brighton... J'ai pris sa place dix minutes avant votre arrivée. Pauvre Jane ! Elle détestait cela. Elle est naturellement très nerveuse et cette vilaine petite fille a encore tout compliqué en devenant folle de Tommy! Bien sûr, c'était sa bague que je portais! C'est pourquoi la fiancée de Tommy était si aimable la nuit et si froide, le jour. J'aime bien Tommy, mais j'ai horreur qu'il me tapote la main. Pauvre cher garçon, comme j'ai été dure avec lui!

« Je me demande quand Lavinski a commencé à soupçonner que nous le connaissions... Quelqu'un a dû lui parler du livret de famille, poursuivit Mary.

— Oui, c'est le vieil inspecteur Endred qui est le coupable! expliqua Dick.

— Mais je me demande s'il n'avait pas reconnu le véritable Derrick dans son fauteuil roulant? Il a pu câbler en Afrique pour avoir des renseignements sur les de Villiers. Lordy Brown a pu le lui dire aussi.

— C'est bien vous qui avez trouvé Lordy Brown?

— Oui, fit-elle, il est mort quelques instants après notre entrée dans la maison. Quand je l'ai entendu gémir, j'ai été terrifiée. Nous avons fait tout ce que nous avons pu pour qu'il soit un peu heureux. Il m'a reconnue et m'a demandé de prendre l'argent qu'il

avait dans sa poche et de l'envoyer à sa femme, mais il n'a pas voulu me dire qui l'avait tué. Papa lui a dit deux fois de faire une déposition; deux fois il a refusé. Si j'ai bien compris, ils s'étaient querellés. Je suis certaine, bien que Lordy ne me l'ait pas dit, qu'on lui avait demandé de venir en cachette dans la maison où Lavinski l'attendait pour lui imposer silence. Quand avez-vous deviné, vous?

— D'abord, j'ai été étonné qu'il ne sache pas que son père boitait. Lorsqu'il est revenu, le vieillard était presque toujours couché. Il vivait dans la pièce que j'appelle le bureau et où il devait rencontrer sa seconde femme. J'ai été surpris aussi qu'il ne sache rien de miss Belfer. Il a inventé un nom lorsque je lui ai parlé d'elle. Il m'a dit qu'il la connaissait sous le nom de miss Constable... le nom du peintre des tableaux qui sont dans la salle à manger de Tommy.

— Que va-t-on faire de lui?

— Je n'en sais trop rien, reconnut Dick. Il sera bien difficile de démontrer sa culpabilité. Le tribunal n'acceptera jamais, sans preuves formelles, de le condamner à mort. On tâchera de le faire condamner aux travaux forcés à perpétuité. »

Mary frissonna.

« J'ai passé toute mon enfance dans cette atmosphère de recherches des bandits, et je croyais que cela allait continuer toute ma vie... mais, vous savez, Dick, cette idée que nous avions eue... ces deux mariages... Tommy et Jane, vous et moi... Il n'y faut plus penser... Tommy ne veut plus en entendre parler: il a trop peur de me prendre pour Jane! »

Imprimé en France
BRODARD & TAUPIN
Paris-Coulommiers
— 6183-3-1947 —
— Dépôt légal 4296 —

La Collection "l'Enigme" a fait connaître au public français les meilleurs romans d'Edgar Wallace. Elle reprend sa pleine activité et retrouve son vaste public. Aux ouvrages d'Edgar Wallace sont venus ou viendront s'adjoindre les volumes de la série célèbre des "Arsène Lupin" de Maurice Leblanc, ainsi que d'autres romans policiers de premier plan signés d'auteurs contemporains.

L'ÉNIGME
-0-
190

Edgar WALLACE

•

L'ARCHER VERT

LE MYSTÈRE DU TRAIN D'OR

LE SERPENT JAUNE

LA PORTE DU TRAITRE

L'HOMME SANS NOM

UNE LUEUR DANS L'OMBRE

LAQUELLE DES DEUX ?

•

Maurice LEBLANC

L'AIGUILLE CREUSE

ARSÈNE LUPIN, GENTLEMAN CAMBRIOLEUR

LES CONFIDENCES D'ARSÈNE LUPIN

LES TROIS CRIMES D'ARSÈNE LUPIN

"813"

ARSÈNE LUPIN CONTRE HERLOCK SHOLMES

LA DEMOISELLE AUX YEUX VERTS

LES MILLIARDS D'ARSÈNE LUPIN

LES HUIT COUPS DE L'HORLOGE

L'AGENCE BARNETT

HACHETTE

Imprimé en France

Imp. D.M. Paris

EDGAR WALLACE

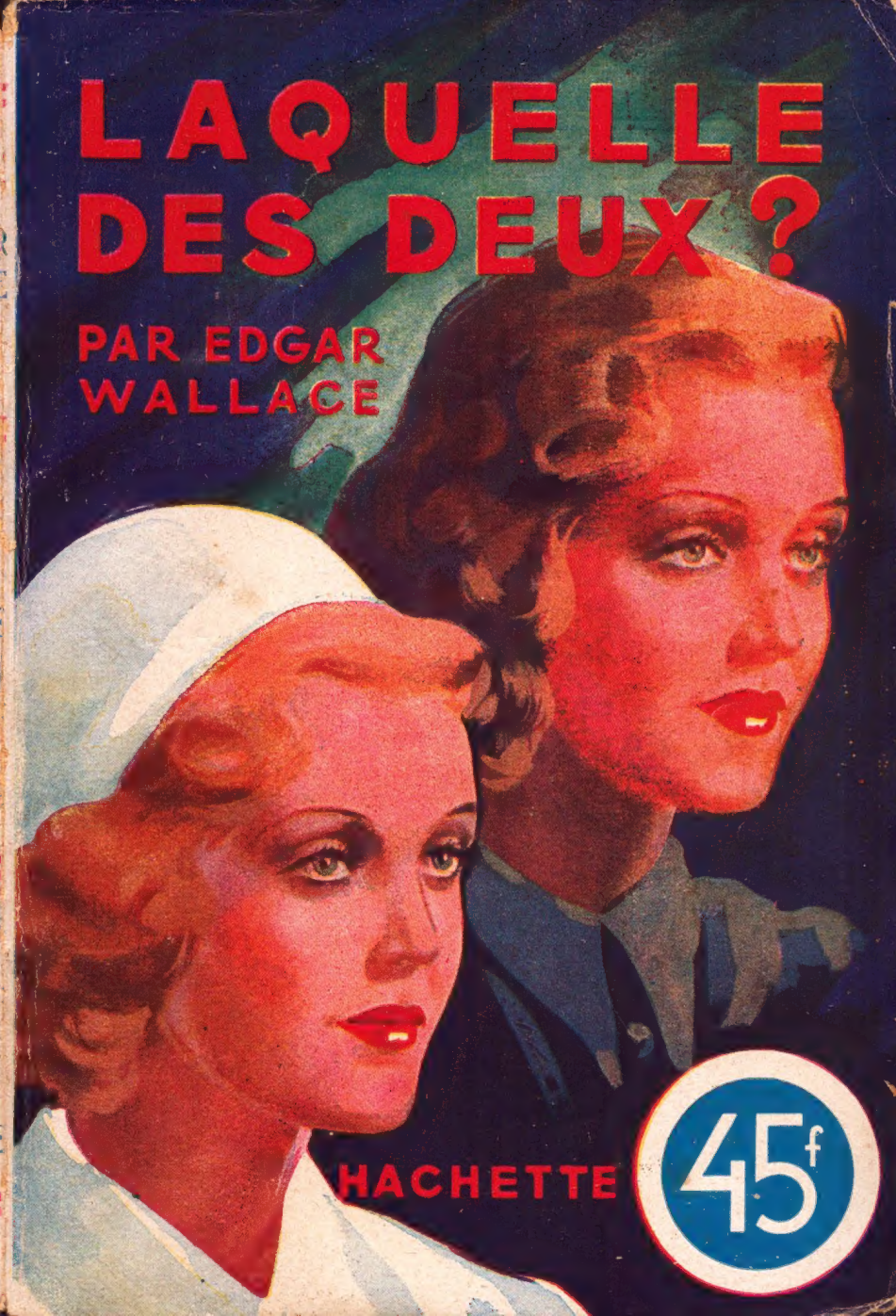
LAQUELLE DES DEUX ?

L'ÉNIGME

HACHETTE

LAQUELLE DES DEUX ?

PAR EDGAR WALLACE



HACHETTE

45f